

0296

226-5



HISTOIRE
AMOUREUSE
DES
GAULES,
PAR LE COMTE
DE
BUSSY RABUTIN.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.
1716.

HISTOIRE
AMOUREUSE
DES
GAULES.



Ous le regne de *Louis* XIV. la guerre qui duroit depuis vingt ans n'empêchoit point qu'on ne fit quelquefois l'amour. Mais comme la Cour étoit remplie de vieux Cavaliers insensibles, ou de jeunes gens nés dans le bruit des armes, & que ce métier les avoit rendu brutaux, cela avoit fait la plupart des Dames un peu moins modestes qu'autrefois, & voyant qu'elles eussent languir dans l'oisiveté, si elles n'eussent fait des avances, ou du moins si elles avoient été cruelles, il y en avoit beaucoup de pitoyables & quelques-unes d'effrontées.

Madame d'Olonne étoit de ces dernières. Elle avoit le visage rond, le nez bien fait, la bouche petite, les yeux brillans & fins, & les traits délicats. Le rire, qui embellit tout le monde, faisoit en elle un effet tout contraire. Elle avoit les cheveux d'un châtain clair, le sein admirable, la gorge, les mains & les bras bien faits. Elle avoit la taille grossière, & sans son visage, on ne lui auroit pas pardonné son air: cela fit dire à ses flatteurs,

A 2

quand

4 *Hist. Amoureuse*
 quand elle commença de paroître, qu'elle avoit affurement le corps bien fait, qui est ce que disent ordinairement ceux qui veulent excuser les femmes, qui ont trop d'embonpoint; & cependant celle-ci fut trop sincere en cette rencontre, pour laisser les gens dans l'erreur, s'éclaircit du contraire qui voulut, car il ne tint pas à elle, qu'elle ne defabusât tout le monde: *Mad. d'Olonne* avoit l'esprit vif & plaisant quand elle étoit libre. Elle étoit peu sincere, inégale, étourdie, point méchante. Elle aimoit les plaisirs jusques à la débauche, & il y avoit de l'emportement jusques dans ses moindres divertissemens. Sa beauté autant que son bien, quoi qu'il ne fût que mediocre, obligea *Mr. d'Olonne* à la rechercher en mariage; cette recherche ne dura pas long-tems, *Mr. d'Olonne* qui étoit homme de qualité & de grands biens, fut reçu agreablement de la Mere de *Mad. d'Olonne*, & n'eut pas le loisir de soupirer pour des charmes, qui avoient fait, deux ans durant, les souhaits de toute la Cour. Ce mariage étant achevé, les amans qui avoient voulu être mariés, se retirerent, & il en vint d'autres qui ne vouloient qu'aimer. Un des premiers qui se presenta fut le *Marquis de Beuvron*, à qui le voisinage de *Mad. d'Olonne* donnoit plus de commodité de la voir, & cette raison fut cause qu'il l'aima assez long-tems sans que l'on s'en aperçût: & je croi que cet amour eût toujours été caché, si le *Marquis de Beuvron* n'eût jamais

eu

des GAULES. 5
 eu de Rivaux: mais le *Duc de Candale*, étant devenu amoureux de *Mad. d'Olonne*, découvrit bien-tôt ce qui étoit caché faute de gens interessez. Ce n'est pas que *Mr. d'Olonne* n'aimât sa femme, mais les maris s'aprivoient & jamais les amans; & la jalousie de ceux-ci est mille fois plus penetrante, que celle des autres. Cela fit donc que le *Duc de Candale* vit des choses que *Mr. d'Olonne* ne voyoit pas, & qu'il n'a jamais vûes; car il est encore à favoir que le *Marquis de Beuvron* aimât sa femme. Le *Marquis de Beuvron* avoit les yeux noirs & le nez bien fait, la bouche petite, le visage long, les cheveux fort noirs, longs & épais, la taille belle. Il avoit assez d'esprit. Ce n'étoit pas de ces gens qui brillent dans les conversations, mais il étoit homme de bon sens & d'honneur, quoi que naturellement il eût de l'averfion pour la guerre. Etant donc devenu amoureux de *Mad. d'Olonne*, il chercha les moyens de lui découvrir son amour. Le voisinage de Paris lui en donnoit assez d'occasions, mais la legereté qu'elle témoignoit en toutes choses lui faisoit apprehender de s'embarquer avec elle. Enfin s'étant un jour trouvé avec elle tête à tête, si je ne voulois, lui dit-il, *Madame*, que vous faire favoir que je vous aime, mes soins & mes regards vous ont assez dit ce que je sens pour vous, mais comme il faut, *Madame*, que vous répondiez un jour à ma passion, il est necessaire aussi que je la découvre, & que je vous assure en même tems, que

A 3

soit

soit que vous m'aimés ou que vous ne m'aimés pas, je suis resolu de vous aimer toute ma vie.

Le Marquis ayant cessé de parler, je vous avoué, Mr. répondit Mad. d'Olonne, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois que vous m'aimés, & quoi que vous ne m'en ayés point parlé plûrôt, je n'ai pas laissé de vous tenir compte de tout ce que vous avez fait pour moi, dès le premier jour que vous m'avez vûë, & cela me doit servir d'excuse quand je vous avouerai que je vous aime. Ne m'en estimés pas moins, puis qu'il y a long-tems que je vous entens soupiner, & quand même on pourroit trouver quelque chose à redire à mon peu de résistance, ce seroit une marque de la force de vôtre mérite, plûrôt que de ma facilité.

Après cela, l'on peut bien juger que la Dame ne fut pas long-tems sans donner les dernières faveurs au Cavalier, & cela dura quatre ou cinq mois de part & d'autre, sans qu'il y eût aucun tracas. Mais enfin la beauté de Mad. d'Olonne faisoit trop de bruit, & cette conquête promettoit trop de gloire à qui la feroit, pour laisser le Marquis en repos, & le Duc de Candale qui étoit l'homme de la Cour le mieux fait, crut qu'il ne manquoit rien à sa reputation que cela. Il se résolut donc, trois mois après la campagne finie, d'être amoureux d'elle si tôt qu'il la verroit; & il fit voir, par une grande passion qu'il eût ensuite pour elle, que l'amour n'est pas toujours un coup du Ciel ou de la fortune.

Ce

Ce Duc avoit les yeux bleus & bien faits, les traits irreguliers, la bouche grande & desagreable, mais de fort belles dens, les cheveux d'un blond doré en la plus grande quantité du monde. Sa taille étoit admirable. Il s'habilloit bien, & les plus propres tâchoient de l'imiter. Il avoit l'air d'un homme de qualité, & tenoit l'un des premiers rangs en France, puis qu'il étoit Duc & Pair du Roiaume. Outre cela, il étoit Gouverneur des Gergoniens en Chef, & des Bourguignons conjointement avec son Pere Bernard d'Angleterre, & General de l'Infanterie Gauloise. Le genie en étoit mediocre, mais dans ses premieres amours il étoit tombé entre les mains d'une Dame qui avoit infiniment de l'esprit, & comme ils s'étoient tous deux fort aimés, elle avoit pris tant de soin de le dresser, & lui de plaire à cette belle, que l'art avoit passé la nature & qu'il étoit beaucoup plus honnête homme que mille gens qui avoient plus d'esprit que lui. Etant donc de retour des confins de l'Espagne, où il avoit commandé l'Armée sous l'autorité du Prince, comme proche parent du Roi, il commença à témoigner à Madame d'Olonne par mille empressemens, l'amour qu'il avoit pour elle, dans la pensée qu'il eût, qu'elle n'avoit jamais rien aimé, & voyant qu'elle ne répondoit pas à sa passion, il résolut enfin de la lui apprendre d'un telle maniere, qu'elle ne pût faire semblant de l'ignorer. Mais comme il avoit pour toutes les femmes un respect qui

A 4

te

8 *Hist. Amoureuse*
tenoit un peu de la honte, il aimait mieux écrire à *Mad. d'Olonne* que de lui parler : voici ce qu'il lui écrivit.

L E T T R E.

JE suis au désespoir, Madame, que toutes les déclarations d'amour se ressemblent, & qu'il y ait tant de différence entre les sentimens. Je sens bien que je vous aime plus que tout le monde n'a de coutume d'aimer, & je ne saurois vous le dire que comme tout le monde vous le dit. Ne prenez donc point garde aux paroles qui sont foibles, & qui peuvent être trompeuses, mais faites réflexion sur la conduite que je veux avoir avec vous, & si elle vous témoigne que pour la continuer toujours de même force il faut être vivement touché, rendez-vous à ces témoignages, & croyez que, puis que je vous aime si fort, n'étant point aimé de vous, je vous adorerai, quand vous m'aurez obligé d'avoir de la reconnaissance

Madame d'Olonne ayant reçu cette lettre y fit aussi-tôt cette réponse.

L E T T R E.

S'il y a quelque chose qui vous empêche d'être scrupuleux, quand vous parlez de vos amours, ce n'est pas qu'ils m'importent, c'est que vous en parlez trop bien. D'ordinaire les grandes passions s'expliquent plus confusement, & il

9
il semble que vous écrivez comme un homme qui a bien de l'esprit, & qui n'est point amoureux, mais qui le veut faire croire. & puis qu'il ne le semble pas à moi qui meurs d'envie que vous disiez vrai, jugez ce qu'il sembleroit à d'autres à qui votre passion seroit indifférente. Ils n'hésiteroient pas à croire que vous vouliez rire. Pour moi qui ne veux faire jamais de jugemens téméraires, j'accepte la partie que vous m'offrez, & je veux bien juger par votre conduite des sentimens que vous avez pour moi.

Cette lettre, que les connoisseurs eussent trouvée fort douce, ne la parut pas trop au *Duc de Candale*. Comme il avoit beaucoup de vanité, il avoit attendu des douceurs moins envelopées : cela l'empêcha de tant presser *Mad. d'Olonne* qu'elle l'eût bien désiré. Il négligeoit sa bonne fortune en dépit d'elle-même, & la chose eût duré plus long-tems, si cette belle n'eût gagné sur sa modestie de lui faire tant d'avances, qu'il jugea qu'il pouvoit tout entreprendre auprès d'elle sans trop s'exposer. Son affaire étant conclue, il s'aperçut bien-tôt du commerce du *Marquis de Beuvron*. Un prétendant d'ordinaire ne regarde que devant lui, mais un amant bien traité regarde à droit & à gauche, & n'est pas long-tems sans découvrir son rival. Sur cela le *Duc de Candale* se plaint, sa Maîtresse le traite de bizarre, & de tyran, & le prend sur un ton si haut qu'il lui demande pardon, & se croit trop heureux de l'avoir adoucie. Ce calme ne dura pas long-tems. Le *Marquis de Beuvron* de son

decent, c'est-à-dire, avec son sac & ses quilles. Quinette l'ayant introduit dans le cabinet de sa Maîtresse, les laissa seuls. Voilà, lui dit-il, Madame, lui montrant ce qu'il portoit, ce qui ne se trouve pas tous les jours, voulez-vous le recevoir? Je le veux bien, dit *Mad. d'Olonne*, & cela nous amusera. Ayant donc compté les deux mille pistoles dont ils étoient convenus, elle les enferma dans une cassette, & se mettant sur un petit lit de repos auprès de lui, personne, lui dit-elle, Mr. n'écrit en Gaule comme vous; ce que je vais dire n'est pas pour faire le bel esprit, mais il est certain que je connois peu de gens qui en ayent. La plupart ne vous disent que des sottises, & quand ils veulent écrire des lettres tendres, ils pensent avoir bien rencontré de vous dire qu'ils vous adorent, & qu'ils vont mourir pour vous, si vous ne les aimez; que si vous leur faites cette grace, ils vous serviront toute leur vie, comme si on avoit bien affaire de leurs services. Je suis ravi, dit *Mr. Paget*, que mes lettres vous plaisent, *Madame*. Je n'en ferai pas de façon, mes lettres ne me coûtent rien. Voilà, interrompit-elle, ce qui est difficile à croire, il faut donc que vous ayiez un fort grands fonds. Après quelques autres discours, que l'amour interrompit deux ou trois fois, ils convinrent d'une autre entrevûe, & à celle-là, encore d'une autre, desorte que deux mille Pistoles valurent à *Mr. Paget* trois rendez-vous. Mais *Mad. d'Olonne* vou-

lant

lant se prevaloient de l'amour de ce Bourgeois, & de son bien, le pria à la quatrième visite de recommencer à lui écrire de ces billets galans, comme celui qu'elle avoit reçu de lui.

Mr. Paget, voyant que cela tiroit à conséquence, lui fit des reproches qui ne lui servirent de rien, & tout ce qu'il en peut obtenir, fut qu'il ne seroit pas chassé de chez elle, & qu'il pourroit y venir jouer lors qu'elle le demanderoit. *Mad. d'Olonne* croyoit qu'en se laissant voir, elle entretiendroit ses desirs, & que peut-être seroit-il assez fol pour les vouloir satisfaire à quelque prix que ce fût. Cependant il étoit assez amoureux pour ne se pouvoir empêcher de la voir, mais il ne l'étoit pas assez pour acheter tous les jours si chèrement ses faveurs.

Les choses étant en ces termes, soit que le depot eût fait parler *Mr. Paget*, soit que ses visites fréquentes, ou l'argent que jouoit *Mad. d'Olonne* eussent pu faire faire des réflexions au *Duc de Candale*, il pria sa maîtresse, lors qu'il partit pour les confins de l'Espagne, de ne plus voir *Mr. Paget*, de qui le commerce nuisoit à sa réputation. Elle le lui promit & n'en fit rien, de sorte que le *Duc de Candale* apprenant par ceux qui mandoient des nouvelles de Paris, que *Mr. Paget* alloit plus souvent chez *Mad. d'Olonne* qu'il n'avoit jamais fait, lui écrivit cette lettre.

A 7

LET.

0303

LET T R E.

EN vous, disant adieu, Madame, je vous priaï de ne plus voir le coquin de Paget. Vous me le promîtes; cependant il ne bouge de chez vous. N'avez-vous point de honte de me mettre en état d'apprehender auprès de vous un miserable Bourgeois, qui ne peut jamais être craint, que par l'audace que vous lui donnez? Si vous n'en rougissez, Madame, j'en rougis pour vous & pour moi; & de peur de mériter cette honte dont vous me voulez accabler, je vais faire un effort sur mon amour pour ne vous plus regarder que comme une infame.

Mad. d'Olonne fut fort surprise de recevoir une lettre si rude: mais comme sa conscience lui faisoit encore des reproches plus aigres que son Amant, elle ne chercha point de raisons pour se défendre, & se contenta de répondre en ces termes.

LET T R E.

MA conduite passée est si ridicule, mon Cher, que je desespererois de pouvoir jamais être aimée de vous, si je ne pouvois sauver l'avenir par les assurances que je vous donne d'un procédé plus honnête. Mais je vous jure par vous même, qui est ce que j'ai de plus cher au monde, que Mr. Paget n'entrera jamais chez moi, & que le Marquis de Beuvron, que mon mari me force de voir, me verra si rarement, que

que vous saurez bien que vous seul me tenez lieu de tout.

Le Duc de Candale fut tout-à-fait rassuré par cette lettre. Il fit ensuite des résolutions de ne point condamner sa Maîtresse, sur des apparences qu'il jugea peut-être trompeuses. Il se jeta en l'autre extrémité de la confiance, & prit en bonne part tout ce qu'elle fit pendant six mois de coquetterie, & d'infidélité; car elle continua de voir Mr. Paget, & de donner des faveurs au Marquis; & quoi que l'on en écrivit de plus de cent endroits au Duc, il crut que cela venoit de son pere & de ses amis qui le vouloient détourner de l'amour qu'il avoit pour elle, croyant que cette passion l'empêcheroit de songer au mariage. Il revint donc de l'Armée plus amoureux qu'il n'avoit jamais été. Mad. d'Olonne aussi, auprès de qui une assez longue absence faisoit passer le Duc de Candale pour un nouvel amant, redoubla ses empressements pour lui, à la vûe même de toute la Cour. Cet amant prenoit toutes les imprudences qu'elle faisoit pour le voir, pour des marques d'une passion dont elle n'étoit plus la maîtresse, quoi que ce ne fussent que des témoignages du dérèglement naturel de sa raison. Quand elle avoit quelque emportement pour lui qui éclattoit, il la croyoit vivement touchée, & cependant elle n'étoit que folle. Il étoit tellement persuadé de la passion qu'elle avoit pour lui que, quand il mourroit

d'a

d'amour pour elle, il apprehendoit encore d'être ingrat. On peut bien juger que la conduite de ces amans fit grand bruit. Ils avoient tous deux des ennemis, & la fortune de l'un & la beauté de l'autre leur avoient fait beaucoup d'envieux. Quand tout le monde les auroit voulu servir, ils auroient tout détruit par leur imprudence, & tout le monde leur vouloit nuire. Ils se donnoient des rendez-vous par tout, sans avoir pris aucune mesure avec personne. Ils se voyoient quelquesfois dans une maison que le *Duc de Candale* tenoit sous le nom d'une *Dame de Campagne*, que *Mad. d'Olonne* faisoit semblant d'aller voir, & le plus souvent la nuit chez elle même. Tous ces rendez-vous n'usoient pas tout le temps de cette perfide. Lors que le *Duc de Candale* sortoit d'auprès d'elle, elle alloit à la conquête de quelque nouvel amant, ou du moins rassuroit le *Marquis de Beuvron* par mille douceurs, de crainte que le *Duc de Candale* ne lui échapât.

L'hyver se passa ainsi sans que le *Duc de Candale* soupçonnât quoi que ce soit des méchans tours qu'elle lui faisoit. Il la quitta pour retourner à l'Armée, aussi satisfait d'elle qu'il l'avoit jamais été. Il n'y fut pas deux mois, qu'il apprit des nouvelles qui troublerent sa joye. Ses amis particuliers, qui prenoient garde à la conduite de sa Maîtresse, ne lui en avoient osé rien dire, tant ils le trouvoient préoccupé de cette infidelle. Mais s'étant passé depuis son absence quelque chose

d'ex-

d'extraordinaire, & voulant détruire les impressions qu'elle lui avoit données, ils hazarderent tous d'accord ensemble, sans qu'ils fissent paroître ce concert, de lui apprendre sa conduite. Ils lui manderent donc, chacun séparément, que *Jeannin de Castille* avoit un fort grand attachement pour *Mad. d'Olonne*, que ses assiduités faisoient croire non seulement un dessein, mais encore un heureux succès, & qu'enfin, quand elle ne seroit pas coupable, il devoit n'être pas content d'elle, de voir qu'elle fût soupçonnée de tout le monde. Mais pendant que ces nouvelles vont porter la rage dans l'ame du *Duc de Candale*, il est à propos de parler de la naissance, du progrès & de la fin de la passion de *Jeannin de Castille*. *Jeannin de Castille* avoit la taille belle, le visage agreable, bien de la propreté, fort peu d'esprit, même naissance & même profession que *Mr. Paget*, beaucoup de bien comme lui. Il étoit assez bien fait pour faire croire, que s'il eût porté l'épée, il eût eu de bonnes fortunes pour son merite seulement; mais sa profession & ses richesses faisoient soupçonner que toutes les femmes qu'il avoit aimées, étoient interessées, si bien que quand on le vit amoureux de *Mad. d'Olonne*, on ne douta point qu'il ne fût aimé pour son argent.

Le *Roi*, après avoir passé les étés sur les frontieres, revenoit d'ordinaire à Paris les hyvers, où tous les divertissemens du monde

de

de occupoient son esprit tour à tour ; le billard , la paume , la chasse , la comedie , & la danse avoient chacun leur temps avec lui : c'étoit alors les loteries dont il étoit question, & elles étoient tellement à la mode, que chacun en faisoit ; les uns d'argent, les autres de bijoux , & de meubles. *Mad. d'Olonne* en voulut faire une de cette dernière sorte, mais au lieu que dans la plupart on y employoit tout l'argent que l'on y avoit eu , & que le sort après faisoit le partage , dans celle-ci , qui étoit de dix mille écus , il n'y en eut pas cinq d'employés , & ces cinq-là furent partagés au choix de *Mad. d'Olonne*. Lors qu'elle fit les premières propositions de la loterie, *Jeannin de Castille* s'y trouva, & comme elle demanda à chacun une somme selon ses forces , & qu'elle lui eut dit qu'il falloit qu'il donnât mille francs , il lui répondit qu'il le vouloit bien , & qu'il lui promettoit de plus de lui faire parmi ses amis jusques à neuf mille livres. Quelque tems après, tout le monde étant sorti , à la réserve de *Jeannin de Castille* , je ne sai pas , Madame , lui dit-il , si ma passion ne vous est pas encore connue ; car il y a long-temps que je vous aime , & je suis déjà en de grandes avances de soins : mais après m'être entièrement donné à vous, il faut que je vous demande la confirmation de mon bail, octroyés-la moi, je vous supplie, & remarqués qu'avec les mille francs à quoi vous m'avez taxé , je vous en donne encore neuf pour être bien auprès de vous ; car ce que je

je vous ai dit de mes amis, n'a été que pour tromper ceux qui étoient ici. Je vous avoué, Monsieur , répondit-elle , que je ne vous ai point cru amoureux jusques ici qu'aujourd'hui. Ce n'est pas que je n'aye remarqué certaines mines en vous , qui me faisoient soupçonner quelque chose , mais je suis tellement rebutée de ces façons , & les soupirs & les langueurs sont à mon gré une si pauvre marchandise & de si foibles marques d'amour, que, si vous n'eussiez pris avec moi une conduite plus honnête , vous eussiez perdu vos peines toute vôtre vie. Pour ce qui est maintenant de reconnoissance , vous devés croire que l'on n'est pas loin d'aimer quand on est bien assuré d'être aimée. Il n'en falut pas davantage à *Jeannin de Castille* pour lui faire croire , qu'il étoit à l'heure du berger. Il se jetta aux pieds de *Mad. d'Olonne* , & comme il se vouloit servir de cette action d'humilité , pour un pretexte à de plus hautes entreprises , non non , lui dit-elle , cela ne va pas comme vous pensés. En quel pays avés-vous ouï dire que les femmes fassent les avances ? Quand vous m'aurez donné de véritables marques d'une grande passion , je n'en serai pas ingrate. *Jeannin de Castille* , qui vit bien que chez elle l'argent se livroit avant la marchandise , lui dit , qu'il avoit deux cens pistoles , & qu'il les lui donneroit si elle vouloit ; & les ayant reçûs , si vous vouliez , lui dit-il , m'accorder quelques faveurs sur & tant moins de ces deniers , je vous serois fort obligé,

0306

obligé, ou si vous voulez toute la somme, faites-moi vôtre billet de ce que je viens de vous donner, comme pour valeur reçue. Elle aimâ mieux le baiser que d'écrire, & un moment après *Jeannin de Castille* sortit, en assurant qu'il lui apporteroit le reste le lendemain. Il n'y manqua pas, aussi l'argent ne fut pas plutôt compté, qu'on lui tint parole, avec tout l'honneur qu'on peut avoir en un tel traité. Quoi que *Jeannin de Castille* fût entré par la même porte que *Mr. Pagnet*, elle en usa mieux avec lui, soit qu'elle esperât en tirer de grands avantages, soit qu'il eût quelque grand mérite caché qui lui tint lieu de libéralité; elle ne lui demanda pas de nouvelles preuves d'amour pour lui donner de nouvelles faveurs, ses dix mille livres le firent aimer trois mois durant, c'est-à-dire traiter comme s'il eût été aimé. Cependant le *Duc de Candale* ayant reçu les lettres, par lesquelles on lui mandoit les nouvelles affaires de sa Maîtresse, lui écrivit celle-ci.

L E T T R E.

Quand vous pourriez vous justifier à moi de toutes les choses dont on vous accuse, je n'oserois plus vous aimer. Quand vous seriez malheureuse, vous y avez trop contribué pour ne me pas desavouer en vous aimant. Tous les amans d'ordinaire sont bien aises d'entendre nommer leurs Maîtresses, mais pour moi, je

trém-

trémble quand je lis ou que j'entends votre nom. Il me semble toujours que je vai apprendre une histoire de vous, pire que la première; cependant je n'ai que faire, pour vous mépriser, d'en savoir davantage. Vous ne pouvez rien ajouter à vôtre infamie. Attendez vous aussi à tous les ressentimens que mérite une femme sans honneur, d'un honnête homme qui l'a fort aimée. Je n'entre en aucun détail avec vous, parce que je ne recherche point vôtre justification, & que non seulement vous êtes convaincu à mon égard, mais que je ne puis jamais revenir pour vous.

Le *Duc de Candale* écrivit cette lettre sur le temps qu'il alloit partir pour retourner à la Cour. Il venoit de perdre un combat, & cela n'avoit pas peu contribué à l'aigreur de sa lettre. Il ne pouvoit souffrir d'être battu par tout, & ce lui eût été quelque consolation dans le malheur de la guerre, s'il eût été plus heureux en amour. Il commença son voyage avec un chagrin épouvantable. En d'autres temps il seroit venu en poste: mais, comme s'il eût eu quelque pressentiment de sa mauvaise fortune, il venoit fort lentement. Il commença dans le chemin de sentir quelque incommodité; à Vienne il se trouva fort mal: mais comme il n'étoit qu'à une journée de Lion, il y voulut aller, sachant bien qu'il y seroit mieux traité. Cependant les fatigues de la campagne l'ayant fort abbatu, les dé-plaisirs l'acheverent, & sa jeunesse avec les

affi-

assistances des Medecins ne purent lui sauver la vie : mais comme les plus grands maux ne lui purent faire perdre le souvenir de l'infidelité de Mad. d'Olonne, il lui écrivit cette lettre la veille de sa mort.

L E T T R E.

S I je pouvois en mourant conserver de l'estime pour vous, il me fâcheroit fort de mourir, mais ne pouvant plus vous estimer, je ne saurois plus avoir de regret à la vie. Je ne l'aimois que pour la passer doucement avec vous. Puis qu'un peu de merite que j'avois & la plus grande passion du monde ne m'en ont pu faire venir à bout, je n'y ai plus d'attachement, & je voi bien que la mort me va delivrer de beaucoup de peines. Si vous étiez capable de quelque tendresse, vous ne me pourriés pas voir en l'état où je suis sans étouffer de douleur. Mais, Dieu merci, la nature y a mis bon ordre, & puis que vous pourriés tous les jours mettre au desespoir l'homme du monde qui vous aimoit le plus, vous me pourriés bien voir mourir sans en être touchée.

La première lettre que ce Duc avoit écrite à Mad. d'Olonne sur le sujet de Jeannin de Castille, lui avoit fait tant de peur de son retour, qu'elle l'apprehendoit comme la mort, & je pense qu'elle souhaitoit de ne le revoir jamais. Cependant le bruit de l'extremité où il étoit, la mit au desespoir, & la nouvelle de sa mort que lui donna la Comtesse

de

de Fiesque son amie, faillit à la faire mourir elle même. Elle fut quelque temps sans connoissance, & elle ne revint qu'au nom d'Amiot, qu'on lui dit qui lui vouloit parler. Amiot étoit le principal confident du Duc de Candale, qui apportoit à Madame d'Olonne, de la part de son Maître, la lettre qu'il lui avoit écrite en mourant, & la cassette où il enfermoit les lettres & toutes les autres faveurs qu'il avoit eues d'elle. Après avoir bien lu cette dernière lettre, elle se mit à pleurer plus fort qu'auparavant. La Comtesse de Fiesque, qui ne la quittoit point dans un état si déplorable, lui proposa pour amuser sa douleur d'ouvrir cette cassette, où elles trouverent d'abord un mouchoir marqué de sang en quelques endroits. Ah mon Dieu ! est-il possible, s'écria Madame d'Olonne, que je voye cela sans mourir ! quoi, ce pauvre garçon qui avoit tant d'autres choses de plus grande conséquence, avoit gardé jusques à ce mouchoir ! y a-t-il rien au monde de plus touchant ? Et là-dessus elle raconta à la Comtesse de Fiesque, que s'étant coupée en travaillant un jour auprès de lui, il lui avoit demandé ce mouchoir dont elle avoit effuyé sa main, & l'avoit toujours gardé depuis. Après cela, elles trouverent des bracelets, des bourses, des cheveux, & des portraits de Madame d'Olonne, & comme elles furent tombées sur les lettres, la Comtesse de Fiesque pria son amie qu'elle en pût lire quelques-unes, à quoi aiant consenti, elle ouvrit celle-ci la première.

L E T-

LETTRE.

ON dit ici que vous avez été battu, c'est peut-être un faux bruit de vos envieux, mais c'est peut-être une vérité. Ah mon Dieu ! dans cette incertitude je vous demande la vie de mon amant, & je vous abandonne l'armée. Oüi, mon Dieu ! & non seulement l'armée, mais l'état & tout le monde ensemble. Depuis qu'on m'a dit cette nouvelle, sans me rien particulariser de vous, je fais vingt visites par jour. F'ouvre des propos de Guerre pour voir si je n'en apprendrai rien qui me puisse consoler. On me dit par tout que vous avez été battu, mais l'on ne me parle point de vous en particulier. Je n'oserois demander ce que vous êtes devenu, non que je craigne de faire voir par là que je vous aime, je suis en de trop grandes alarmes pour avoir rien à ménager, mais je crains d'apprendre plus que je ne voudrois savoir. Voilà l'état où je suis & serai jusques au premier ordinaire, si j'ai la force de l'attendre. Ce qui redouble mes inquietudes, c'est que vous m'avez si souvent promis de m'envoyer des Courriers exprès, à toutes les affaires extraordinaires, que je prens en mauvaise part de n'en avoir pas à celle-ci.

Pendant que la Comtesse de Fiesque lisoit cette lettre avec peine, car elle en étoit touchée, Mad. Olonne fondoit en larmes. Elles furent toutes deux long-temps sans parler après l'avoir lue. Je n'en lirai plus d'aujourd'hui

d'hui dit la Comtesse de Fiesque ; car puisque cela me donne de la peine, il vous en doit donner bien davantage. Non non, reprit Mad. d'Olonne, continués, je vous prie, cela me fait pleurer, mais cela me fait souvenir de lui. La Comtesse de Fiesque ayant donc ouvert une autre lettre, elle y trouva ceci.

LETTRE.

HE quoi ! ne me laisserez-vous jamais en repos ? Serai-je toujours dans des craintes de vous perdre, ou par votre mort, ou par votre changement ? Tant que la Campagne durera je serai dans de cruelles alarmes ; les ennemis ne tirent pas un coup que je ne m' imagine que c'est à vous. F'apprens ensuite que vous perdez un combat sans savoir ce que vous êtes devenu, & quand, après mille mortelles craintes, je sai enfin que ma bonne fortune vous a sauvé, car vous avez bien sçu que vous n'avez nulle obligation à la vôtre, on dit que vous êtes en Avignon entre les bras d'Armide, où vous vous consolez de vos malheurs. Si cela est, je suis bien malheureuse que vous n'ayiez pas perdu la vie avec la bataille. Oüi, mon Cher, j'aimerois mieux vous voir mort qu'inconstant ; car j'aurois le plaisir de croire que si vous aviez vécu davantage, vous m'auriez toujours aimée, au lieu que je n'ai plus que la rage dans le cœur, de me voir abandonnée pour une autre, qui ne vous aime pas tant que moi.

B

Qu'ap-

Qu'apprens-je, dit la Comtesse de Fiesque à Amiot, le Duc de Candale aimoit Armide? Non, Madame, reprit-il, il fut deux jours à Avignon à son retour de l'Armée, pour se rafraichir, & là il vit deux fois Armide, jugés si cela se peut appeller amour; mais Madame, ajouta-t-il, s'adressant à Mad. d'Olonne, qui vous a si bien instruit de tout ce qu'il faisoit? Helas, répondit-elle, je ne sai rien là-dessus que par le bruit public, mais il est si commun sur cette passion, & même qu'elle est en partie cause de sa mort, que personne ici ne l'ignore; & se mettant à pleurer plus fort qu'auparavant, la Comtesse de Fiesque, qui ne cherchoit qu'à faire diversion de sa douleur, lui demanda si elle ne connoissoit pas l'écriture d'un dessus de lettre qu'elle lui montra. Oui, répondit Mad. d'Olonne, c'est une lettre de mon Maître d'hôtel, ceci doit être curieux, il faut voir ce qu'il écrit, & là-dessus elle ouvrit la lettre.

L E T T R E.

Q Uoi que Madame vous mande, la maison ne desemplit point de Normands. Ces Diabes seroient bien mieux dans leur país qu'ici. F'en enrage, Monseigneur, & de mille autres choses que je voi, dont je ne vous mande pas les particularités, parce que j'espere que vous serez bientôt ici, où vous mettrez ordre à tout vous-même.

Par ces Normands, le Maître d'hôtel entendoit parler du Marquis de Beuvron & de ses

ses Freres de Monsieur de Thury, du Chevalier de St. Evremont & de l'Abbé de Villerceau qui étoient fort assidus chez Mad. d'Olonne. La naïveté avec laquelle ce pauvre homme mandoit ces nouvelles au Duc de Candale, toucha si fort cette folle, qu'après avoir regardé quelle mine faisoit la Comtesse de Fiesque, qui n'avoit pas tant de sujet de s'affliger qu'elle, elle se mit à rire à gorge déployée. La Comtesse de Fiesque la voyant rire ainsi, se prit à rire aussi. Il n'y eut que le pauvre Amiot, qui ne pouvant souffrir une joye hors de saison, redoubla ses larmes & sortit brusquement de ce cabinet. Deux ou trois jours après, Madame d'Olonne étant consolée, la Comtesse de Fiesque & ses autres amis lui conseilèrent de pleurer pour son honneur, lui disant que son affaire avec le Duc de Candale avoit été trop publique pour en faire une finesse. Elle se contraignit donc encore trois ou quatre jours, après quoi elle revint à son naturel, & ce qui hâta ce retour, fut le Carnaval, qui, en lui donnant lieu de satisfaire son inclination, lui aida encore à contenter son mari, qui avoit eu de grands soupçons de son intelligence avec le Duc de Candale, & se croyoit fort heureux d'en être délivré. Pour lui faire donc croire qu'elle n'avoit plus rien dans le cœur, elle masqua quatre ou cinq fois avec lui, & voulant entierement regagner sa confiance par une grande sincérité, elle lui avoua non seulement son amour pour le Duc de Candale, non seulement qu'elle lui a-

voit accordé les dernières faveurs, mais encore les particularités de ses jouissances. Et comme elle lui en spécifioit le nombre; il ne vous aimoit guere, lui dit-il, Madame, voulant insulter à la foiblesse du pauvre deffunct, puis qu'il faisoit si peu de chose pour une si belle femme que vous. Il n'y avoit encore que huit jours qu'elle avoit quitté le liét, qu'elle gardoit depuis quatre mois pour une grande incommodité qu'elle avoit à la jambe, lors qu'elle résolut de se masquer, & cette envie avança plus sa guerison, que tous les remédes qu'elle avoit faits depuis si long-temps. Elle se masqua donc quatre ou cinq fois avec son mari: mais comme ce n'étoit que de petites mascarades obscures, elle voulut en faire une grande & fameuse, dont il fût parlé; & pour cet effet, elle se déguisa en Capucin, elle quatriéme, & fit déguiser deux autres de ses amis en Sœurs collettes. Les Capucins étoient, elle, son mari, *Mr. de Thury*, & *l'Abbé de Villerceau*. Les Sœur collettes, étoit *Grassard Anglois*, & *Refilly*. Cette troupe courut toute la nuit du Mardi gras toutes les assemblées. Le Roi & la Reine Mere ayant appris cette masquerade, s'emportèrent fort contre *Madame d'Olonne*, & dirent publiquement qu'ils vengeroient le mépris qu'on avoit fait de la Religion en cette rencontre. On adoucit quelque temps après Leurs Majestez, & toutes ces menaces aboutirent

tirent à n'avoit plus d'estime pour *Mad. d'Olonne*.

Pendant que toutes ces choses se passaient, *Jeannin de Castille* jouissoit paisiblement de sa Maîtresse, lors qu'elle fit tirer la loterie. J'ai déjà dit que des dix mille écus qu'elle avoit reçus, elle n'en avoit employé tout au plus que la moitié, & la plus grande part de cette loterie fut attribuée aux Capucins, aux Sœurs Colletes & au reste de la cabale. Le *Prince de Marillac*, qui alloit jouer le premier rôle sur ce theatre, eut le premier gros lot, qui étoit un grand brasier d'argent. *Jeannin de Castille*, avec toutes les faveurs qu'il recevoit, n'eut qu'un bijou de fort peu de valeur. Le grand bruit qui couroit de l'infidélité de cette loterie, lui donna du chagrin de n'être pas mieux traité que les plus indifférens, il s'en plaignit à *Madame d'Olonne*. Elle qui ne vouloit pas lui faire confidence de sa friponerie, reçut ses plaintes le plus aigrement du monde, de sorte qu'avant de se quitter, ils vinrent de part & d'autre aux reproches, l'un de son argent, l'autre de ses faveurs. Pour conclusion *Mad. d'Olonne* lui deffendit son logis, & *Jeannin de Castille* lui dit, qu'il ne lui avoit jamais obeï de si bon cœur qu'il faisoit en cette rencontre, & que ce commandement lui alloit sauver de la peine & de la dépense. Cependant le commerce du *Marquis de Beuvron* duroit toujours, soit qu'il ne fût guere amoureux, soit qu'il se

tint trop heureux d'avoir de ses faveurs à quelque prix que ce fût. Il la tourmentoit peu sur sa conduite, elle aussi le traittoit de son pis aller, & l'aimoit toujours mieux que rien. Peu de temps après la rupture de *Jeannin de Castille*, le *Prince de Marillac*, qui avoit des amis plus éveillés que lui, fut conseillé de s'attacher à *Madame d'Olonne*, & on lui dit qu'il étoit en âge de faire parler de lui; que les femmes donnoient de l'estime aussi bien que les armes; que *Madame d'Olonne* étant une des plus belles femmes de la Cour, outre de grands plaisirs pourroit encore bien faire de l'honneur à qui en seroit aimé, & qu'en tout cela la place du *Duc de Candale* étoit quelque chose de très-considérable. Avec toutes ces raisons ils poussèrent le *Prince de Marillac* à rendre des assiduités à *Mad. d'Olonne*: mais parce que naturellement il se desffoit fort de lui-même, sa cabale, qui s'en desffoit aussi, jugea qu'il ne le falloit point laisser sur sa bonne foi auprès d'elle, & il fut arrêté qu'on lui donneroit *Resilly* pour le conduire & assister dans les rencontres. Le *Pr. de Marillac* lui avoit rendu de grandes assiduités pendant deux mois, sans lui avoir parlé d'amour qu'en termes généraux. Il avoit pourtant dit à *Resilly*, il y avoit plus de six semaines, qu'il lui avoit fait sa déclaration, & lui avoit inventé même une réponse un peu rude, afin qu'il ne trouvât pas mauvais qu'il fût si long-temps à recevoir des

fa-

faveurs, quand ce Gouverneur pour servir son pupile, parla aussi à *Madame d'Olonne*, & lui dit: je fai bien, Madame, qu'il n'y a rien de si libre que l'amour, & que si le cœur n'est touché par inclination, on ne persuade guere par les paroles; mais je ne laisserai pas de vous dire que, quand on est jeune & qu'on est à marier comme vous, je ne comprends pas pourquoi on refuse un jeune Gentilhomme amoureux, & qui a de quoi, ou je suis fort trompé, autant que personne de la Cour; c'est du pauvre *Prince de Marillac* dont je parle, Madame, puis qu'il vous aime si éperdûment, pourquoi êtes-vous ingrate, ou si vous sentés que vous ne le pouvez aimer, pourquoi l'amusez-vous? Aimés le, ou vous en défaites. Je ne fai pas, interrompit *Madame d'Olonne*, depuis quand les hommes prétendent que nous les aimions sans qu'ils nous l'ayent demandé; car j'ai ouï dire qu'autrefois c'étoit eux qui faisoient les avances. Je savois bien qu'ils traitoient dans ces derniers temps la galanterie d'une étrange maniere, mais je ne favois pas qu'elle eût été reduite au point de vouloir que les femmes fissent les premiers pas. Quoi, Madame, reprit *Resilly*, le *Prince de Marillac* ne vous a pas dit qu'il vous aimoit. Non, Monsieur, lui dit-elle, c'est vous qui me l'avez appris; ce n'est pas que les soins qu'il m'a rendus ne m'ayent fait soupçonner qu'il avoit quelque dessein, mais jusques à ce qu'on nous ait parlé,

B 4

nous

32 *Hist. Amoureuse*
 nous n'entendons pas le reste. Ah, Madame, répliqua Resilly, vous n'avez pas tant de tort que je pensois, la jeunesse du *Prince de Marillac* le rend timide, c'est ce qui l'a fait faillir, mais cette jeunesse aussi fait excuser bien des fautes avec les femmes. On n'a guere de tort à l'âge qu'il a, & pour les gens de vingt-deux ans il y a bien du retour à la misericorde. J'en demeure d'accord, dit-elle, un jeune homme de vingt-deux ans donne de la pitié, & jamais de colere, mais aussi je veux qu'il ait du respect. Appelés-vous respect, Madame, reprit Resilly, de n'oser dire que l'on est amoureux? C'est sottise toute pure, je dis même à l'égard d'une femme qui ne voudroit pas aimer, & en ce cas-là l'on ne perdrait pas son temps, & l'on sçauroit bien à quoi s'en tenir. Mais ce respect ne vous est bon, Madame, qu'avec ceux pour qui vous n'avez nulle inclination; car si celui que vous voudriés aimer, en avoit un peu trop, vous seriés bien embarrassée. Comme il acheva de parler, il entra des gens, & quelque temps après étant sorti, il alla trouver le *Prince de Marillac*, à qui ayant fait mille reproches de sa timidité, il lui fit promettre qu'avant la fin du jour il feroit une déclaration à sa Maîtresse. Il lui dit même une partie des choses qu'il falloit qu'il lui dît, dont le *Prince de Marillac* ne se souvint pas un moment après, & l'ayant encouragé le mieux qu'il put il le vit partir pour cet-
 te

des GAULES. 33
 te grande expedition. Cependant le *Prince de Marillac* étoit dans d'étranges inquietudes, tantôt il trouvoit que son Carosse alloit trop vite, tantôt il souhaitoit de ne pas trouver *Madame d'Olonne* à son logis, ou de trouver quelqu'un avec elle. Enfin il craignoit la même chose qu'un honnête homme eût désiré de tout son cœur. Cependant il fut assez malheureux de trouver sa Maîtresse, & de la trouver toute seule. Il l'aborda avec un visage si embarrassé, que si elle n'eût déjà sçu son amour par *Resilly*, elle l'eût découvert à le voir cette seule fois-là. Cet embarras lui servit à la persuader plus que tout ce qu'il lui put dire, voila pourquoi en amour les fots sont plus heureux que les habiles. La premiere chose que fit le *Prince de Marillac* après s'être assis, fut de se couvrir, tant il étoit hors de lui-même. Un instant après s'étant apperçu de sa sottise, il ôta son chapeau & ses gans, & puis en remit un, & tout cela sans dire mot. Qu'y a-t-il? dit *Madame d'Olonne*, vous me paroissés avoir quelque chose dans l'esprit. Ne le devinez-vous pas, Madame, lui dit le *Prince de Marillac*? Non, dit-elle, je n'y comprends rien. Comment entendrois-je ce que l'on ne me dit pas, moi qui ai bien de la peine à concevoir ce que l'on me dit? C'est, je m'en vais vous le dire, répliqua le *Prince de Marillac* en se radoucissant naïvement, c'est que je vous aime. Voila bien des façons, dit-elle, pour peu de chose. Je ne voi pas qu'il y ait tant
 B 5 de

de difficulté à dire qu'on aime ; il m'en paroît bien plus à bien aimer. Ah, *Madame*, repliqua-t-il en l'interrompant, j'ai bien plus de peine à le dire qu'à le faire. Je n'en ai point du tout à vous aimer & j'en aurois tellement à ne vous aimer pas, que je n'en pourrois jamais venir à bout, quand vous me l'ordonneriez mille fois. Moi, *Monsieur*, reprit *Madame d'Olonne* en rougissant, je n'ai rien à vous commander. Tout autre que le *Prince de Marsillac*, eût entendu la maniere fine dont *Madame d'Olonne* se seroit pour lui permettre de l'aimer ; mais il avoit l'esprit trop bouché, c'étoit de la delicateffe perduë, que d'en avoir avec lui. Quoi, *Madame*, lui dit-il, vous ne m'estimez pas assez pour m'honorer de vos commandemens ? Hé bien, dit-elle, serés-vous bien aise que je vous ordonne de ne me plus aimer ? Non, *Madame*, interrompit-il brusquement. Que voulez-vous donc ? reprit *Madame d'Olonne*. Vous aimer toute ma vie, reprit le *Prince de Marsillac*, & me faire aimer de vous. Hé bien aimez tant qu'il vous plaira, lui dit-elle, & espérez. C'en étoit assez à un amant plus pressant que le *Prince de Marsillac*, pour en venir aux dernières faveurs, cependant quoi que *Mad. d'Olonne* put faire, il la fit durer encore deux mois, & enfin quand elle se rendit, elle en fit toutes les avances. L'établissement de ce nouveau commerce ne lui fit pas rompre celui qu'elle avoit avec le *Marquis de Beuvron*. Le

der-

dernier amant étoit toujours le mieux aimé, mais il ne l'étoit pas assez pour chasser le *Marquis de Beuvron*, qui étoit un second mari pour elle.

Un peu de temps avant la rupture de *Jean-nin de Castille* avec *Madame d'Olonne*, le *Chevalier de Grammont* en étoit devenu amoureux ; & comme c'est une personne fort extraordinaire, il est à propos d'en faire la description. Le *Chevalier* avoit les yeux rians, le nez bien fait, la bouche belle, une petite foffette au menton qui faisoit un agreable effet sur son visage, je ne sai quoi de fin dans la Physionomie, la taille assez belle, s'il ne se fût point vouté, l'esprit galant & délicat, cependant ses mines & son accent faisoient bien souvent valoir ce qu'il disoit, qui devoit rien dans la bouche d'un autre. Une marque de cela est, qu'il écrivoit le plus mal du monde, & il écrivoit comme il parloit. Quoi qu'il soit superflu de dire qu'un rival soit incommode, le *Chevalier* l'étoit au point, qu'il eût mieux valu, pour une pauvre femme, en avoir quatre sur les bras que lui seul : il étoit libéral jusques à la profusion, & par là sa *Maîtresse* ni ses rivaux ne pouvoient avoir de valets fidelles, d'ailleurs le meilleur garçon du monde. Il y avoit douze ans qu'il aimoit la *Comtesse de Fiesque*, femme aussi extraordinaire que lui, c'est-à-dire aussi singuliere en mérite, que lui en méchantes qualités. Mais comme de ces douze ans il y en avoit cinq qu'elle étoit exilée auprès de la *Princesse*

se Leonor fille de la Gornande Gaule, Princesse que la fortune persécutoit à cause qu'elle avoit de la vertu, & qu'elle ne pouvoit réduire son grand courage aux bassesses que la Cour demande; pendant leurs absences le Chevalier n'étoit pas addonné à une constance fort réguliere, & quoi que la Comtesse de Fiesque fût aimable, il méritoit quelque excuse de sa légèreté, puis qu'il n'en avoit jamais reçu de faveurs. Il y avoit pourtant des gens à qui il avoit donné de la jalousie. Le Comte de Vorel en étoit un. Comme un jour celui-là reprochoit à la Comtesse de Fiesque, qu'elle aimoit le Chevalier, cette Belle lui répondit qu'il étoit fou de croire qu'elle pût aimer le plus grand fripon du monde. Voilà une plaisante raison, lui dit-il, Madame, que vous m'alléguez pour votre justification, je sai que vous êtes encore plus friponne que lui, & je ne laisse pas de vous aimer. Quoi que le Chevalier aimât par tout, il avoit pourtant un si grand foible pour la Comtesse de Fiesque, que, quelque engagement qu'il eût ailleurs, si-tôt que quelqu'un la voyoit un peu plus assidûment qu'à l'ordinaire, il quittoit tout pour venir à elle. Il avoit raison aussi; car la Comtesse de Fiesque étoit une femme admirable. Elle avoit les yeux bruns & brillans, le nez bien fait, la bouche agreable & de belle couleur, le teint blanc & uni, la forme du visage longue, il n'y avoit eu qu'elle au monde qui s'étoit embellie d'un menton pointu. Elle avoit les cheveux cendrés, toujours fort propre

&

& fort galamment vêtue, mais sa parure venoit plus de son air que de la magnificence de ses habits. Son esprit étoit vif & naturel, son humeur ne se peut décrire; car avec la modestie de son sexe, elle étoit de l'humeur de tout le monde. A force de penser à ce que l'on doit faire, chacun pense d'ordinaire mieux à la fin qu'au commencement, il arrivoit tout le contraire à la Comtesse de Fiesque. Ses réflexions gâtoient ses mouvemens je ne sai pas si la confiance qu'elle avoit en son mérite lui ôtoit le soin de chercher des amans, mais elle ne se donnoit aucune peine pour en avoir. Véritablement quand il lui en arrivoit quelqu'un de lui-même, elle n'avoit ni rigueur pour s'en défaire, ni douceur pour le retenir. Il s'en retournoit s'il vouloit, s'il vouloit il demeuroit, & quoi qu'il fit il ne subsistoit point à ses dépens. Il y avoit donc, comme j'ai dit, cinq années que le Chevalier ne la voyoit plus, & durant cette absence, pour ne point perdre de tems, il avoit fait mille Maîtresses, entre autres la Duchesse de Victoire, & trois jours après Lariffe. Ce fut Prospere qui fit ce Sonnet au Chevalier.

*Quoi! vous vous consolez, après ce coup de foudre,
Tombé sur un objet qui vous parut si beau?
Un véritable amant bien loin de se résoudre,*

B 7

S 4

Se seroit enfermé dans le même tombeau.
 Quoi ! ce cœur si touché brûle d'un feu
 nouveau ?
 Quelle infidélité ! qui peut vous en absou-
 dre ?
 Venir tout fraîchement de pleurer comme un
 veau ,
 Puis faire le galant & mettre de la poudre.
 O l'indigne foiblesse & qu'il vous en cuira ,
 Vous manquez à l'amour , l'amour vous
 manquera.
 Et déjà vous donnez où tout le monde é-
 chouë.
 Je connois la beauté pour qui vous soupi-
 rez.
 Je l'aime , & puis qu'il faut enfin que je
 l'avouë ;
 C'est qu'en vous consolant vous me deses-
 perez.

Quelque tems après cette affaire ébau-
 chée, la Comtesse de Fiesque étant revenue à
 Paris, le Chevalier qui n'étoit retenu auprès
 de Larisse par aucune faveur, la quitta pour
 retourner à la Comtesse de Fiesque. Mais com-
 me il n'étoit pas long tems en même état,
 & qu'il s'ennuyoit avec celle-ci, il s'attacha
 à Madame d'Olonne, dans le même tems que
 le Prince de Marillac s'embarqua avec elle. Et
 quoi qu'il fût moins heureux que lui avec
 les Dames, il n'étoit pas plus pressant, au
 contraire, pourvu qu'il pût badiner, fai-
 re dire au monde qu'il étoit amoureux,
 trou-

trouver quelques gens de légère croyance
 pour flatter sa vanité, donner de la peine à un
 rival, être mieux venu que lui, il ne se met-
 toit guere en peine de la conclusion. Une
 chose qui faisoit qu'il lui étoit plus difficile
 de persuader qu'à un autre, étoit qu'il ne
 parloit jamais sérieusement, de sorte qu'il
 falloit qu'une femme se flattât beaucoup,
 pour croire qu'il fût amoureux d'elle.

J'ai déjà dit que jamais amant qui n'étoit
 pas aimé, n'a été plus incommode que lui.
 Il avoit toujours deux ou trois laquais sans
 livrées, qu'il apelloit ses Grifons, par qui
 il faisoit suivre ses rivaux & ses Maîtresses.
 Un jour Madame d'Olonne, étant en peine
 comme elle iroit à un rendez-vous, qu'elle a-
 voit avec le Prince de Marillac, sans que le
 Chevalier de Grammont le découvrit, se ré-
 solut pour le dépaïser de sortir en cape, avec
 une femme de chambre, & d'aller passer la
 Seine en batteau, après avoir donné ordre à
 ses gens de l'aller trouver au Fauxbourg
 Saint Germain. Le premier homme qu'elle
 trouva pour lui donner la main pour monter
 en batteau, fut un des Grifons du Chevalier
 de Grammont; devant qui s'étant réjouie a-
 vec sa femme de chambre, d'avoir trompé le
 Chevalier, & ayant parlé de ce qu'elle alloit
 faire ce jour-là, ce Grifon alla aussi-tôt aver-
 tir son Maître, lequel dès le lendemain sur-
 prit étrangement Madame d'Olonne, quand
 il lui dit le détail de son rendez-vous de la
 veille. Un honnête homme qui convainc sa
 Maî-

Maîtresse d'en aimer un autre quelui, se retire promptement & sans bruit, particulièrement si elle ne lui a rien promis: mais le *Chevalier* n'en étoit pas de même, quand il ne pouvoit se faire aimer, il eût mieux aimé se faire tuer, que de laisser en repos son rival & sa Maîtresse. *Madame d'Olonne* avoit donc compté pour rien, toutes les assiduités que le *Chevalier* lui avoit rendues trois mois durant, & tourné en raillerie tout ce qu'il lui avoit dit de sa passion, & d'autant plus qu'elle étoit persuadée qu'il en avoit une plus grande pour la *Comtesse de Fiesque*, que pour elle; mais elle le haïssoit encore comme le Diable, lors que cet amant crut qu'une lettre auroit plus d'effet que tout ce qu'il avoit fait & dit jusque-là. Dans cette pensée il lui écrivit celle-ci.

L E T T R E.

Est-il possible, ma Déesse, que vous n'ayiez point la connoissance de l'amour que vos beaux yeux, mes Soleils, ont allumé dans mon cœur. Quoi qu'il soit inutile d'avoir recours à vous, avec des déclarations communes aux beautés incomparables, & que les oraisons mentales vous doivent suffire, je vous ai dit mille fois que je vous aimois, cependant vous ne me répondez rien. Est-ce bon ou mauvais signe, ma Reine, je vous conjure de vous expliquer là-dessus, afin que le plus passionné des humains continue de vous adorer, ou qu'il cesse de vous déplaire.

Madame

Madame d'Olonne ayant reçu cette lettre, l'alla porter aussi-tôt à la *Comtesse de Fiesque*, avec qui elle crut qu'elle eût été concertée, mais elle ne lui témoigna rien de ce qu'elle en croyoit d'abord. Comme elles vivoient bien ensemble, elle lui fit valoir, en raillant, le refus qu'elle faisoit de son amant, & l'avis qu'elle lui donnoit de l'infidélité qu'il lui vouloit faire. Quoi que la *Comtesse de Fiesque* n'aimât point le *Chevalier*, cela ne laissa pas de la fâcher; la plupart des femmes ne veulent non plus perdre de leurs amans, qu'elles ne veulent point aimer que ceux qu'elles favorisent, & leur chagrin ne vient pas tant de la perte qu'elles font, que de la préférence de leurs rivales: voila comme fut la *Comtesse de Fiesque* en cette rencontre.

Cependant elle remercia *Madame d'Olonne* de l'intention qu'elle avoit de l'obliger, mais elle l'affura qu'elle ne prenoit aucune part au *Chevalier*, & qu'au contraire, on l'obligeroit de l'en défaire. *Madame d'Olonne* ne se contenta pas d'avoir montré cette lettre à la *Comtesse de Fiesque*, elle s'en fit encore honneur à l'égard du *Prince de Marillac*, & soit que la *Comtesse de Fiesque* en parlât encore à d'autres, soit quelle le dit elle-même, deux jours après tout le monde fut que le pauvre *Chevalier* avoit été sacrifié, & il lui revint bien-tôt à lui-même, les plaisanteries que l'on faisoit de sa lettre. Le mépris offense tous les amans, mais quand on y mêle la raillerie, on les pousse dans le desespoir.

Le

Le Chevalier se voyant éconduit & moqué, ne garda plus de mesures. Il n'y a rien qu'il ne dit contre Madame d'Olonne, & l'on vit bien en cette rencontre, que cette folle avoit trouvé le secret de perdre sa réputation, en conservant son honneur.

De tous ses rivaux, le Chevalier n'en haïssoit pas un tant que le Prince de Marillac, tant parce qu'il le croyoit le mieux traité, que parce qu'il sembloit qu'il le méritât le moins. Il appelloit les amans de Madame d'Olonne les Philistins, & disoit que le Prince de Marillac, à cause qu'il avoit peu d'esprit, les avoit tous défaits avec une machoire d'âne.

Dans ce même tems, le Comte de Guiche, jeune & beau comme un ange & plein d'amour propre, crut que la conquête de Madame d'Olonne lui seroit aisée & honorable, de sorte qu'il résolut de s'y embarquer par les motifs de la gloire. Il en parla à Manicamp son bon ami, qui approuva son dessein & s'offrit de l'y servir. Le Comte de Guiche & Manicamp ont trop de part à cette Histoire, pour ne parler d'eux qu'en passant. Il les faut faire connoître à fonds, & pour cet effet il faut commencer par la description du premier. Le Comte de Guiche avoit de grands yeux noirs, le nez bien fait, la bouche un peu grande, la forme du visage ronde & platte, le teint admirable, le front grand & la taille belle. Il avoit de l'esprit. Il étoit moqueur, léger, présomptueux, brave, étour-

étourdi & sans amitié. Il étoit Mestre de Camp du régiment de la Garde Gauloise, conjointement avec le Maréchal son Pere.

Manicamp avoit les yeux bleus & doux, le nez aquilin, la bouche grande, les lèvres fort rouges & relevées, le teint un peu jaune, le visage plat, les cheveux blonds, & la tête belle, la taille bien faite, s'il ne se fût un peu trop négligé. Pour de l'esprit il en avoit assez & de la maniere du Comte de Guiche, excepté qu'il n'avoit pas tant d'aquis que lui, mais il avoit le génie pour le moins aussi beau. La fortune de celui-ci n'étoit pas à beaucoup près si bien établie que celle de l'autre, & lui faisoit avoir un peu plus d'égard, mais ils avoient à peu près les mêmes inclinations à la dureté & à la raillerie, aussi s'aimoient-ils fortement, comme s'il eussent été de différent sexe.

Dans le même tems que Madame d'Olonne montroit à tout le monde la lettre du Chevalier de Grammont, celui-ci découvrit l'amour de son neveu pour la Comtesse de Fiesque: cela ne servit pas peu pour le faire emporter contre Madame d'Olonne, croyant sa réconciliation plus aisée avec la Comtesse de Fiesque, moins il garderoit de mesures avec l'autre; mais cependant qu'il essaye de se racomoder, voyons ce que fit le Comte de Guiche pour se rendre agréable.

Il faut savoir premièrement que le Comte de Guiche avoit une grande passion pour Madame

dame

dame de Beauvais, fille de peu de naissance, mais de beaucoup d'esprit. Il faut savoir encore qu'il avoit été tellement tracassé par ses parens dans cet amour, qui craignoient qu'elle ne lui fit faire la même sottise que sa soeur avoit fait faire à Armand, que cette considération, aussi-bien que les rigueurs de la belle, l'avoient fort rebuté & l'avoient engagé dans le dessein d'aimer la *Comtesse de Fiesque*, mais il n'avoit point pour celle-ci toute l'inclination qu'elle méritoit, & c'étoit moins une nouvelle passion, qu'un remede à la précédente. Il ne faisoit pas beaucoup de chemin, tout ce qu'il pouvoit faire, étoit d'émouvoir la *Comtesse de Fiesque*, & mettre au desespoir le *Chevalier*, & pour cela il s'en tenoit aux regards & aux assiduités, sans se foucher d'aller plus vite. La *Comtesse de Fiesque*, qui, à ce qu'on croit, n'avoit jamais eu le cœur touché que du mérite du Seigneur d'Hiere, favori du Prince des Bithuringiens, qu'elle ne pouvoit plus voir, il y avoit quatre ou cinq ans, & avec qui elle entretenoit un commerce par lettre, sentit sa confiance ébranlée par ces pas que fit le *Comte de Guiche* pour elle; & quoi que Zerige, ami du Seigneur d'Hiere, lui put dire pour l'obliger à chasser le *Comte de Guiche*, elle n'y donna pas d'abord les mains; & faisant semblant de traiter ses amours de ridicules, elle étudia long-temps sa maniere d'agir, mais enfin voyant que le *Comte de Guiche* ne s'aidoit pas, elle se résolut de se faire honneur de la nécessité

té où elle se voyoit de le perdre; & afin que cela ne parût pas un sacrifice au *Chevalier*, qui s'étoit vanté de faire chasser son Neveu, elle les chassa tous deux, déferant pour lors au conseil de Zerige, à ce qu'elle lui dit, & là-dessus se fit une plaisanterie, que la *Comtesse de Fiesque* alloit séeler les congés de ses meilleurs amans: mais le *Chevalier* la fit tant presser par ses meilleurs amis, qu'il obtint enfin permission de la revoir au bout de quinze jours. Ce fut sur cela qu'il fit ce couplet de Sarabande.

*Lorsque l'excez d'une tendresse extrême,
 Qu'elle a toujours pour son ami flamand,
 Sut obliger la personne que j'aime
 Au dur séelé qui cause mon tourment;
 Las! je pensois, comme il pensoit lui-même,
 Ne revenir, Filis, qu'au jour du jugement,
 Mais ce n'étoit qu'un pur bannissement.*

Cinq ou six mois s'étant passés, pendant lesquels le *Chevalier*, trop heureux de n'avoir plus son Neveu sur les bras, avoit goûté auprès de *Filis* le plaisir d'aimer seul; quelques amis du *Comte de Guiche* lui remontrent, qu'étant le plus beau garçon de la Cour, il lui étoit honteux de trouver une Dame cruelle, & que le mauvais succès qu'il avoit eu auprès de la *Comtesse de Fiesque*, lui avoit fait tort dans le monde. Ces raisons le firent refoudre de se rembarquer. Il revint blessé de la campagne; sa blessure étoit à la main droite,

droite, mais comme il y avoit déjà quelque tems, sa blessure, quoi que grande, ne l'empêchoit pas de se promener. Lors qu'il rencontra la *Comtesse de Fiesque* au jardin du *Roi*, il étoit avec l'*Abbé Fouquet*, ami particulier de cette *Dame*, qui croiant leur faire plaisir, les engagea dans une conversation tête à tête, & les laissa là seuls assez long-tems. Le *Comte de Guiche* ne parla point d'amour, mais il fit des mines & jeta des regards qui ne parloient que trop à la *Comtesse de Fiesque*, qui entendoit encore plus qu'il ne vouloit dire. Cette conversation finit par une foiblesse qui prit le *Comte de Guiche*, d'où le secours de la *Comtesse de Fiesque* & de l'*Abbé Fouquet* le tirèrent. Leurs opinions furent partagées sur la cause de cette foiblesse. L'*Abbé Fouquet* l'attribua à la blessure du *Comte de Guiche*, & la *Comtesse de Fiesque* à sa passion. Il n'y a rien qu'une femme croye plus facilement que d'être aimée, parce que l'amour propre lui fait croire qu'on la doit aimer, & parce que l'on ne se persuade pas moins vîtement ce que l'on desire. Ces raisons-là firent que la *Comtesse de Fiesque* ne douta point du tout de l'amour du *Comte de Guiche*. Dans ce tems-là *Madame d'Olonne*, qui ne vouloit pas qu'un jeune homme bien fait lui échapât, pria *Genouville* de lui amener le *Comte de Guiche*, ce qu'il fit : mais l'heure du *Chevalier* n'étant pas encore venuë, il en sortit aussi libre qu'il y étoit entré, & continua dans son dessein pour la *Comtesse de Fiesque*.

que. Ses assiduités ayant renouvelé la jalousie du *Chevalier de Grammont*, celui-ci voulut s'éclaircir de l'état auquel étoit son neveu auprès de la *Comtesse de Fiesque* sa Maîtresse, & pour le mieux contrefaire, il écrivit de la main gauche à cette belle le billet que voici.

BILLET.

L'On est bien embarrassé quand on n'a qu'une pauvre main gauche ; je vous supplie, Madame, que je vous puisse parler aujourd'hui à quelque heure du jour, mais que mon cher Oncle n'en sache rien ; car je courrois fortune de la vie, & peut-être vous même n'en seriez-vous pas quitte à meilleur marché.

La *Comtesse de Fiesque* ayant lu ce billet, donna ordre à son portier de faire favoir à celui qui en viendroit querir réponse, qu'il dit à son Maître, qu'il lui envoyât *Manicamp*, à trois heures après midi. Lors que le *Chevalier* eut reçu cette réponse, il crut avoir dequoi convaincre la *Comtesse de Fiesque* de la dernière intelligence avec le *Comte de Guiche*, & sur cette réponse il s'en alla chez elle. La rage qu'il avoit dans le cœur avoit tellement changé son visage, que pour peu que la *Comtesse de Fiesque* y eût pris garde, elle eût tout découvert à son abord. Y a-t-il long-tems, Madame, lui dit-il, que vous n'a-

n'avez vû le *Comte de Guiche* ? Il y cinq ou six jours, répondit-elle. Mais il n'y a pas si long-tems, répondit le *Chevalier de Grammont*, que vous en avez reçu des lettres. Moi des lettres du *Comte de Guiche* ! pour quoi m'écrirait-il ? est-il en état d'écrire à quelqu'un ? Prenés garde à ce que vous dites, répondit le *Chevalier* ; car cela tire à conséquence. La vérité est, dit la *Comtesse de Fiesque*, que *Manicamp* vient de m'envoier demander, si le *Comte de Guiche* me pourroit voir aujourd'hui, & je lui ai mandé qu'il vint sans son ami. Il est vrai, répondit brusquement le *Chevalier*, que vous venez de mander à *Manicamp* qu'il vint sans le *Comte de Guiche*, mais c'est sur une lettre de celui-ci, que vous lui avez mandé cela, & je ne le fai, *Madame*, que parce que c'est moi qui l'ai écrite, & à qui on a rendu la réponse. N'est-ce pas assez de ne pas reconnoître l'amour que j'ai pour vous depuis douze ans, sans me préférer un petit garçon, qui ne paroît vous aimer que depuis quinze jours, & qui ne vous aime point du tout ? Ensuite de ce discours, il fit des actions d'un homme enragé un quart d'heure durant. La *Comtesse de Fiesque*, qui se vit convaincuë, voulut tourner l'affaire en raillerie ; mais, dit-elle, puis que vous ne doutez point de cette intelligence de vôtre neveu & de moi, que ne me demandés-vous des choses de plus grande conséquence qu'une heure à me voir ? Ah *Madame*, s'écria-t-il, j'en fai assez pour vous

vous croire la plus ingrate de toutes les femmes, & moi le plus malheureux de tous les hommes. Comme il achevoit ces paroles, *Manicamp* entra, & lui sortit pour cacher le desordre où il étoit. Qu'y-a-t-il, *Madame*, lui dit *Manicamp* ? je vous trouve toute embarrassée. La *Comtesse de Fiesque* lui conta la tromperie du *Chevalier*, & leur conversation ; & après quelques discours sur ce sujet, il sortit & lui rapporta dans la même heure ce billet de la part du *Comte de Guiche*.

LETTRE.

DE peur que les faussaires ne me puissent nuire, & que vous ne vous mépreniez au caractère, & au stile, je vous ai voulu faire connoître l'un & l'autre. Le dernier est plus difficile à imiter, étant dicté par quelque chose qui est au dessus de leurs sentimens.

La *Comtesse de Fiesque* ayant lu ce billet ; mon Dieu ! lui dit-elle, que votre ami est fou ; j'ai bien peur qu'il ne se fasse & à moi aussi des affaires, dont nous n'avons pas besoin ni l'un ni l'autre. Pourvu, *Madame*, lui répondit *Manicamp*, que vous vous entendiez bien vous deux, vous ne sauriez avoir de méchantes affaires ; mais, répondit la *Comtesse de Fiesque*, ne sauroit-il prendre avec moi un autre parti que celui d'aimant ? Non, *Madame*, répliqua-t-il, il lui

C est

est impossible, & ce qui vous le doit persuader, c'est qu'il revient à la charge après avoir été battu. Cette recherche marque en lui une furieuse nécessité à vous aimer. Comme il alloit continuer cette conversation, il entra du monde, qui l'interrompit, & Manicamp étant sorti, il alla un moment après conter à son ami, ce qui venoit de se passer entre lui & la Comtesse de Fiesque. Le Comte de Guiche, ne croyant pas que le billet qu'il avoit écrit à la Comtesse de Fiesque suffisoit pour lui parler de son amour, lui en écrivit un autre qui parloit plus clairement. Il en chargea Manicamp, qui, le lendemain le portant à cette belle, le perdit par les chemins, de sorte qu'il retourna sur ses pas, dire au Comte de Guiche l'accident qui lui étoit arrivé, celui-ci écrivit cette lettre à la Comtesse de Fiesque.

LET T R E.

SI vous étiez persuadée de mes sentimens, vous comprendriez aisément qu'on est mal satisfait d'un homme qui est aussi négligent que Manicamp. Vous allez voir la plus grande querelle du monde si vous n'y mettez la main. Fugez de ce que je sens pour vous, puis que je romps avec le meilleur de mes amis, sans retour de mon côté. Mais comme il lui reste encore votre assistance, & que vous n'êtes pas si en colère que moi, j'ai peur qu'il ne me force à lui pardonner par votre entremise.

Ma-

Manicamp alla chercher par tout la Comtesse de Fiesque qui n'étoit pas chez elle, & l'ayant trouvée chez Nobelle, qui jouoit, je porte, lui dit-il, le bonheur aux gens que j'approche, Madame, & s'étant mis auprès d'elle, il lui fourra adroitement dans la pochette la lettre de son ami, & sortit quelque tems après. La Comtesse de Fiesque s'étant retirée chez elle le jeu fini, trouva, en tirant son mouchoir, la lettre du Comte de Guiche cachetée, & sans dessus. & si elle avoit songé à ce que ce pouvoit être, elle ne l'auroit pas ouverte; mais de peur d'être obligée de ne la pas ouvrir, elle n'y voulut pas songer & l'ouvrit brusquement sans faire la moindre réflexion. Toute la vivacité de la Comtesse de Fiesque ne lui put faire imaginer ce que vouloit dire le Comte de Guiche, sur le sujet du mécontentement qu'il témoignoit contre Manicamp, desorte qu'elle commanda à un de ses gens, de lui aller dire qu'il la vint trouver le lendemain, resoluë de le gronder de la lettre qu'il lui avoit donnée du Comte de Guiche & de lui défendre de s'en charger à l'avenir. Comme il entra le lendemain dans sa chambre, sa curiosité lui fit oublier sa colere. Hé bien, dit-elle, apprenez moi votre brouillerie avec votre ami. C'est, Madame, lui dit-il, qu'avant-hier je vous apportois une lettre & je la perdus en chemin. Il est enragé contre moi, je ne fai que lui dire; car j'ai tort. La Comtesse de Fiesque craignant que cette lettre perduë ne fût trouvée par

quelqu'un qui fit une Histoire d'elle pour réjouir le Public, allez, lui dit-elle, la chercher par tout, & ne revenez point que vous ne la rapportiez. *Manicamp* sortit aussi-tôt, & revint le soir lui dire, qu'il n'avoit rien trouvé, que le *Comte de Guiche* ne le vouloit plus voir, & qu'il venoit la supplier de les remettre bien ensemble. Je le ferai, dit-elle, quoi que vous ne le méritiez pas: j'irai demain chez Madame de *Cronwal*, où s'il se rencontre, je tâcherai de faire votre paix. Ha, Madame! lui dit *Manicamp*, vous avez tant de bonté que je ne doute point que vous ne soyez fâchée d'avoir seulement eu la pensée de me faire languir jusques à demain. Je vous supplie de mettre fin à mes peines & de me donner un Billet que je rendrai au *Comte de Guiche* de votre part, étant certain qu'il a tant d'amour pour vous, que... Moi d'écrire au *Comte de Guiche*! interrompit la *Comtesse de Fiesque*, vous êtes fort plaisant de me parler de cela. Quoi que nous soyons brouillez, Madame, repartit *Manicamp*, je ne saurois m'empêcher de vous dire qu'il mérite bien cette grace: mais ne le regardez pas en ce rencontre; donnez ce Billet à l'amitié que vous avez pour moi: Je vous promets que quand il aura fait son effet, je vous le remettraï entre les mains. La *Comtesse de Fiesque* lui ayant fait donner sa parole que le lendemain il lui rapporteroit son Billet, écrivit ainsi au *Comte de Guiche*.

BIL:

BILLET.

JE ne vous écris que pour vous demander la grace du pauvre *Manicamp*: s'il faut pourtant vous en dire davantage, pour vous obliger à me l'accorder, croyez ce qu'il vous dira de ma part, il est assez de mes Amis pour faire que je ne lui refuse rien de tout ce qui peut lui être utile.

Le *Comte de Guiche* ayant reçu ce Billet, le trouva trop doux pour le rendre, il crut qu'il en seroit quitte pour desavouer *Manicamp*, & cependant il le chargea de cette réponse.

REPONSE.

JE souhaiterois infiniment que vous eussiez autant de penchant à m'accorder ce que je desirerois de vous, qu'il m'a été facile d'accorder la grace à ce Criminel, je vous assure qu'avec une telle recommandation il étoit impossible de lui rien refuser. Si j'étois assez heureux pour vous en donner des preuves par quelque chose de plus difficile, vous connoîtriez que vous m'avez fait injustice, lors que vous avez douté de la vérité de mes sentimens, ils sont, je vous proteste, aussi tendres qu'une personne aussi aimable que vous les pouvez inspirer, & seront toujours aussi discrets que vous les souhaitez, quoi qu'en di-

C 3

sent

54 *Hist. Amoureuse*
sent nos Gouverneurs. Je vous conjure de
déférer toujours beaucoup aux avis du Crimi-
nel; car quoi qu'il soit homme assez mal soi-
gneux, il mérite qu'on le loue de son zèle pour
notre service.

Cet avis étoit de se défier fort du *Chevalier*
de Grammont, qui faisoit tout ce qu'il pou-
voit pour traverser son Neveu, & pour le
faire paroître à *Fiesque* indiscret & infidèle.
Après cela, *Manicamp* lui dit que le *Comte*
de Guiche étoit tellement transporté de joie,
pour le Billet qu'elle lui avoit écrit, qu'il lui
avoit été impossible de le retirer, mais qu'elle
ne se mit pas en peine, qu'il étoit aussi sû-
rement entre les mains de son Ami que dans
le feu; qu'au reste, il n'avoit pas vu d'homme
plus amoureux que le *Comte de Guiche*,
& qu'assûrement il l'aimeroit toute sa vie.
Mais, interrompit la *Comtesse de Fiesque*,
qu'est-ce que veulent dire tant de visites de
votre Ami chez la *Comtesse d'Olonne*? La
va-t-il prier de le servir auprès de moi? Il
n'y va point, *Madame*, répondit *Manicamp*,
c'est-à-dire, il y a été une fois ou deux, mais
je voi déjà l'esprit du *Chevalier* dans ce que
vous me dites, & je suis assuré que le *Comte*
de Guiche reconnoîtra son Oncle à ce trait
de fripon. Mais, *Madame*, écoutez mon
Ami avant que de le condamner. J'en suis
d'accord, dit-elle. *Manicamp* avoit fort
bien jugé, que le *Chevalier* pour supplanter
son neveu, avoit dit à *Madame de Fiesque*
qu'il

DES GAULES. 55
qu'il étoit amoureux de la *Comtesse d'Olon-*
ne, qu'elle ne servoit que de prétexte, & mille
autres choses de cette nature, qui lui paru-
rent si vraisemblables, qu'encore qu'elle se
désistât du *Chevalier* sur le chapitre du *Comte*
de Guiche, elle ne se put empêcher d'y ajout-
ter foi en ce rencontre. Le lendemain une de
ses Amies l'étant venue presser d'aller à la
Campagne, elle se laissa persuader. La cer-
titude qu'elle avoit de la tromperie du *Com-*
te de Guiche, fit qu'elle ne voulut point d'é-
claircissement avec lui, & pour ne pas tout
perdre, elle voulut prévenir le Seigneur
d'*Hière* par une fausse confiance, de peur
qu'il fût par d'autres voyes la vérité de tou-
tes choses. Elle lui envoya donc la copie de
la dernière lettre du *Comte de Guiche*, &
partit après cela avec son Amie. Le *Chevalier*
qui étoit alerte sur toutes les actions de la
Comtesse de Fiesque, & qui avoit gagné
tous ses gens, eut le paquet qu'elle envoyoit
au Seigneur d'*Hière* deux heures après qu'il
fut fermé. Il tira copie de la lettre du *Com-*
te de Guiche, & jeta le paquet au feu, &
deux jours après, ayant appris que la *Com-*
tesse de Fiesque étoit partie, il lui écrivit cet-
te lettre.

LET T R E.

SI vous eussiez eu autant d'envie de vous
éclaircir des choses dont vous témoignez
douter, que j'en avois par mille raisons de
vous

vous ôter toutes sortes de scrupules ; vous n'eussiez pas entrepris un si long voyage , ou du moins eussiez-vous témoigné du chagrin de paroître si bonne amie : je ne voudrais pas vous défendre d'avoir de la tendresse ; mais je souhaiterois d'avoir quelque part à l'application , & je vous avoue que si j'étois assez heureux pour y parvenir par la mienne , j'essayerois de n'en être pas indigne par ma conduite.

Dans le tems qu'on porta cette Lettre à la Comtesse de Fiesque , le Chevalier alla trouver son Nèveu , chez lequel il rencontra Manicamp. Après quelque petit prélude de plaisanterie sur les bonnes fortunes du Comte de Guiche en général ; Ma foi , mes pauvres Amis , leur dit-il , vous êtes plus jeunes & plus gentils que moi , & je ne vous disputerai jamais une Maîtresse que je ne connoitrai pas de plus longue main que vous , pourtant aussi il faut que vous me cédiez sans contester , celles qui ont quelqu'engagement avec moi. La vanité que leur donne le grand nombre d'Amants , les peut obliger à vous laisser prendre quelque'esperance ; il n'y en a guere qui rebute d'abord les vœux des soupirans , mais tôt ou tard elles se remettent à la raison , & c'est alors que le nouveau venu passe mal son tems , & que le Galant dit d'abord avec sa Maîtresse , serviteur Messieurs de la Sérénade. Vous m'avez promis , Comte de Guiche , de ne me plus tourmenter auprès de la Comtesse de Fiesque , vous m'avez manqué de

de parole , & fait une infidélité qui ne vous a servi de rien ; car cette Comtesse m'a donné toutes les lettres que vous lui avez écrites , je vous en montrerai les originaux quand vous voudrez. Cependant voici la copie de la dernière que je vous ai apportée : disant cela il tira une lettre du Comte de Guiche , & l'ayant luë : Et bien , mes Chers , leur dit-il , vous jouerez-vous une autre fois à moi ? Pendant que le Chevalier parloit , le Comte de Guiche & Manicamp se regardoient avec étonnement , ne pouvant comprendre que la Comtesse de Fiesque les eût si méchamment trompez. Enfin Manicamp prenant la parole , & l'adressant au Comte de Guiche , vous étiez traité , dit-il , comme vous les méritiez ; mais puis que la Comtesse de Fiesque n'a point eu de considération pour nous , ajoûta-il , se tournant du côté du Chevalier , nous ne sommes pas obligez d'en avoir pour elle , nous voyons bien qu'elle nous a sacrifiez ; mais il y a eu un tems où vous l'avez été aussi , nous avons grand sujet de nous plaindre d'elle ; mais vous n'en avez point du tout de vous en louer , quand nous nous sommes réjouis à vos dépens , nous en avons été pour le moins de moitié avec elle : Il est vrai , reprit le Comte de Guiche , que vous n'auriez pas raison d'être satisfait de la préférence de la Comtesse de Fiesque en votre faveur , si vous saviez l'estime qu'elle fait de vous , & cela fait tirer des conséquences infaillibles , qu'elle est forte entre vos mains ,

puis qu'après les choses qu'elle m'a dites, elle ne me trahit que pour vous satisfaire. Hé bien, *Chevalier*, jouissez en repos de cette *Perfide*, si personne ne le trouble que moi vous vivrez bien content auprès d'elle. Là-dessus s'étant tous réconciliés de bonne foi, & donné mille assurances d'amitié à l'avenir, ils se séparèrent. Le *Comte de Guiche* & *Manicamp* s'enfermèrent pour faire une lettre de reproches à cette Comtesse au nom de *Manicamp*; mais elle qui étoit innocente, lui répondit que son Ami & lui avoient été pris pour dupes, & que le *Chevalier* en savoit plus qu'eux; qu'elle ne leur pouvoit mander comment il avoit eu la lettre qu'il leur avoit montrée; mais qu'un jour elle leur feroit voir clairement qu'elle ne les avoit point sacrifiés. Cette lettre ne trouvant plus *Manicamp* à Paris, qui en étoit sorti la veille avec le *Comte de Guiche* pour suivre Louis XIV. en son voyage de Lyon, il ne la reçut qu'en arrivant à la Cour, & ne pensa plus d'avantage à la *Comtesse de Fiesque*. Pendant que tout cela se passoit, le Prince de Marillac entretenoit toujours son commerce avec la *Comtesse d'Olonne*. Cet Amant la voyoit le plus commodement du monde la nuit chez elle, & le jour chez *Madame de Cornwall*, personne aimable de sa personne & de beaucoup d'esprit. La *Comtesse d'Olonne* avoit dans la ruelle de son lit un cabinet, au coin duquel elle avoit fait faire une trappe qui répondoit à un autre cabinet au dessous, où le

Prin-

Prince de Marillac entroit quand il étoit nuit, un tapis de pied cachoit la trappe, & une table la couvroit. Ce Prince passoit ainsi les nuits avec sa Maîtresse, & selon le bruit commun, ne s'y endormoit pas. Cela dura jusques à ce qu'elle alla aux Eaux & pendant qu'elle y fut, il lui écrivit mille Billets qu'on ne rapporte pas ici, parce qu'ils n'en valent pas la peine; il lui écrivit cette lettre un jour avant qu'il allât lui dire adieu.

LETTRE.

Je n'ai jamais senti une douleur si vive que celle que je sens aujourd'hui, ma Chère, parce que je ne vous ai point encore quitté depuis que nous nous aimons. Il n'y a que l'absence, & une première absence comme celle-ci, qui me puisse réduire au pitoyable état où je suis. Si quelque chose pouvoit adoucir mon chagrin, ma Chère, ce seroit la croyance que j'aurois, que vous souffririez autant que moi. Ne trouvez pas mauvais que je vous souhaite de la peine, puis que c'est une marque de mon amour. Adieu, croyez bien que je vous aime & que je vous aimerai toujours; car si une fois vous en étiez bien persuadée, il ne seroit pas possible que vous ne m'aimassiez toute votre vie.

C 6

RE-

R E P O N S E.

Consolez vous, mon Cher, si ma douleur vous soulage, elle est au point où vous la pouvez souhaiter. Je ne vous la saurois mieux faire voir, qu'en vous disant que je souhaite que vous m'aimiez autant que je vous aime. En doutez-vous, mon Cher? Venez me trouver, mais venez de bonne heure, afin que je sois plus long-tems avec vous, & que je me récompense en quelque manière de l'absence que je vais souffrir. Adieu, mon Cher, soyez en repos du côté de mon amour; il sera pour le moins aussi grand que le vôtre.

Le Prince de Marillac ne manqua pas de se trouver au rendez-vous bien plutôt qu'à l'ordinaire, & abordant sa Maîtresse il se jette dessus son lit, où il fut long-tems à fondre en larmes, sans pouvoir parler. La Comtesse d'Olonne de son côté ne paroïssoit pas moins touchée, mais comme elle eût encore bien souhaité de son Amant d'autres marques d'amour que celle de sa douleur, Hé quoi, mon Cher, lui dit-elle, vous me mandiez tantôt que mes déplaisirs soulageroient les vôtres, cependant l'affliction où vous me voyez ne vous rend pas moins désespéré. A ces mots le Prince de Marillac redoubla ses soupirs sans lui répondre, l'abattement de l'ame avoit causé celui du corps, & je croi que cet Amant pleuroit l'absence de sa

sa vigueur plutôt que celle de sa Maîtresse, toutefois comme les jeunes gens reviennent de loin, & qu'il étoit de bon tempérament, il commença de se ravoïr & se rétablit en bien peu de tems, de maniere que la Comtesse d'Olonne eut tout sujet d'en être satisfaite. Après qu'il lui eut donné mille témoignages de bonne santé, elle lui recommanda d'en avoir soin sur toutes choses, & lui dit qu'elle jugeroit par là de l'amour qu'il avoit pour elle; là-dessus ils se firent mille protestations de s'aimer toute leur vie. Ils convinrent des moyens de s'écrire & se dirent adieu, l'un pour aller à la Cour, & l'autre pour prendre le chemin de Bourbon.

Le lendemain le Prince de Marillac étant allé dire adieu à Madame de Cornwall, il la pria de bien persuader à sa Maîtresse de prendre plus garde à sa conduite, qu'elle n'avoit encore fait. Repondez vous sur moi, lui dit cette Fille, elle sera bien incorrigible si je ne la mets sur le bon pied. Deux jours après, Madame de Cornwall alla chez la Comtesse d'Olonne, où elle demeura toute la journée, qu'elle employa à lui donner des préceptes pour régler sa conduite, & sur tout lui recommanda la fidélité qu'elle devoit à son Amant.

Après qu'elle eut cessé de parler, Bon Dieu! dit la Comtesse d'Olonne, les belles choses que vous venez de me dire, mais qu'elles sont difficiles à pratiquer, j'y trou-

ve même un peu d'injustice ; car enfin, puisque nous trompons bien nos Maris, que les Loix ont fait nos Maîtres, pourquoi nos Amans en seront-ils quittes à si bon marché, eux que rien ne nous oblige d'aimer que l'estime que nous en faisons, & que nous prenons pour nous en servir tant & si peu qu'il nous plaira ? Je ne vous ai pas dit, repartit *Madame de Cornwall*, que nous ne devions quitter nos Amans quand ils nous déplaisent ou par leur faute ou par dégoût, mais je vous ai fait voir la manière délicate dont il nous falloit dégager, pour ne pas donner sujet de nous décrier dans le Monde ; car enfin, *Madame*, puis que l'on a mis si tyranniquement l'honneur des Dames à n'aimer pas ce qu'elles trouvent aimable, il faut s'accorder à l'usage & se cacher au moins quand il faut aimer. Hé bien, ma Chere, repartit la *Comtesse d'Olonne*, je m'en vais faire merveille, & j'y suis tout-à-fait résoluë, mais avec cela je fonde les plus grandes espérances de ma conduite sur la fuite des occasions. Que ce soit fuite ou résistance, repartit *Madame de Cornwall*, il n'importe, pourvu que votre Amant soit satisfait de vous, & là-dessus l'ayant exhortée de demeurer ferme dans ces bonnes intentions, elle s'en alla.

Pendant l'absence de la *Comtesse d'Olonne* & du *Prince de Marillac*, ils s'écrivirent fort souvent : mais comme il n'arriva rien de remarquable, je ne parlerai point de leurs let-

tres qui ne parloient que de leur amour & de l'impatience qu'ils avoient de se revoir. La *Comtesse d'Olonne* revint la première à Paris. Le *Comte de Guiche*, qui étoit aussi arrivé de la Cour, commença de rendre des visites assez fréquentes à cette Belle. Ce Comte, pendant le voyage de Lyon, avoit persuadé au *Duc d'Anjou*, Frère de Louis XIV. auprès duquel il étoit fort bien, de faire une galanterie à son retour à Paris avec la *Comtesse d'Olonne*, & s'étoit offert de l'y servir, & de lui faire bien-tôt avoir le consentement. Ce Prince avoit promis de faire les pas nécessaires, en sorte qu'en toutes les conversations que le *Comte de Guiche* avoit avec la *Comtesse d'Olonne*, il ne lui parla que de l'amour que le *Duc d'Anjou* avoit pour elle. Il lui dit qu'il l'avoit donné à connoître plus de cent fois pendant le voyage, & qu'assurément elle le verroit soupirer aussi-tôt qu'il seroit de retour. Une Femme qui avoit aimé des Bourgeois & des Gentilhommes, les uns bien beaux, & les autres bien laids, pouvoit bien aimer un beau Prince. La *Comtesse d'Olonne* reçut la proposition du *Comte de Guiche* avec une joye qu'on ne peut exprimer, & si grande qu'elle ne fit pas seulement les façons que les Coquettes font ordinairement. Une autre eût dit, qu'elle ne vouloit aimer personne, mais moins un Prince, que qui ce soit, parce qu'il ne pouvoit avoir d'attachement.

La *Comtesse d'Olonne*, qui étoit la plus na-

naturelle de toutes les Femmes, & la plus emportée, ne garda pas de bienfiance, & répondit au Comte de Guiche, qu'elle s'estimoit bien plus qu'elle n'avoit encore fait, puis qu'elle plaisoit à un si grand Prince & si raisonnable.

Lors que la Cour fut revenuë à Paris, le Duc d'Anjou ne répondit point aux empressements auxquels la Comtesse d'Olonne avoit été préparée par le Comte de Guiche, ils ne lui servirent qu'à lui faire connoître que ce Prince n'avoit que de l'indifférence pour elle.

Le Comte de Guiche voyant que le Duc d'Anjou ne mordoit pas à l'hameçon, changea de dessein, & voulut au moins que les services qu'il avoit voulu rendre à la Comtesse d'Olonne lui tinssent lieu de quelque chose auprès d'elle, il résolut d'en faire l'Amoureux, & parce que le commerce qu'il avoit eu avec elle sur les amours prétendus du Duc d'Anjou lui avoit donné de grandes habitudes & familiaritez, il ne balança point de lui écrire cette lettre.

L E T T R E.

Nous avons travaillé jusque ici en vain, Madame; la Reine vous bait, & le Duc d'Anjou appréhende de la facher. J'en suis au désespoir pour vos intérêts. Vous m'en pourriez bien consoler, Madame, si vous vouliez, & je vous conjure de le vouloir faire, puis

puis que l'aigreur naturelle de la Mere difficile, & la foiblesse du Fils ont ruiné tous mes desseins, il faut prendre d'autres mesures. Aimons-nous, Madame, cela est déjà fait de mon côté; Et si le Duc d'Anjou vous eût aimée, je voi bien que je me fusse brouillé avec lui, parce que je n'aurois pu résister à l'inclination que j'ai pour vous. Je ne doute pas, Madame, que la différence ne vous choque d'abord, mais défaites vous de votre ambition, & vous ne vous trouverez pas si malheureuse que vous pensez, & je suis assuré, Madame, que quand le dépit vous aura jettée entre mes bras, l'amour vous y retiendra.

Quoi qu'on veuille dire contre les Femmes, il y a souvent plus d'imprudence que de malice en leur conduite; la plupart ne pensent pas, quand on leur parle d'amour, qu'elles doivent jamais aimer. Cependant elles vont plus loin qu'elles ne pensent, elles font les choses comme si elles devoient toujours être cruelles, dont elles se repentent fort, quand elles sont devenuës plus humaines. La même chose arriva à la Comtesse d'Olonne, elle eut un chagrin insupportable d'avoir manqué un cœur, après l'avoir compté parmi ses conquêtes, & cherchant quelqu'un à qui s'en prendre pour amuser sa douleur, elle trouva fort vraisemblable de croire que le Comte de Guiche, pour son propre intérêt, avoit empêché le Duc d'Anjou de l'aimer, de sorte que pour s'en vanger, & pour

pour se rassurer du *Prince de Marillac*, que toute cette intrigue avoit étrangement alarmé, elle lui sacrifia la lettre du *Comte de Guiche*, sans considérer que l'amour, peut-être, l'obligeroit à la même chose des lettres du *Prince de Marillac*. Celui-ci, à qui la *Comtesse d'Olonne* faisoit tant de faveurs, en usa comme un homme fort satisfait de sa Maîtresse. Il lui rendit mille grâces de sa sincérité, & se contenta de triompher de son Rival sans en vouloir tirer une gloire indiscrete.

Cependant le *Comte de Guiche*, qui ne savoit pas le destin de sa lettre, alla le Dimanche chez la *Comtesse d'Olonne*; mais il y vint tant de monde ce jour-là, qu'il ne lui put parler d'affaire. Il remarqua seulement qu'elle l'avoit fort regardé, & de chez elle, il en alla faire confidence à la *Comtesse de Fiesque*, à qui il ne céloit rien depuis son retour de Lyon. Il dit aussi son affaire à Mr. *de Vinevil*, qui tous deux séparément jugèrent sur la fragilité de la Dame, & la gentillesse du Chevalier, que sa poursuite ne seroit ni trop longue ni infructueuse, & en effet la *Comtesse d'Olonne* avoit trouvé le *Comte de Guiche* si bien fait, qu'elle s'étoit repentie du sacrifice qu'elle venoit de faire au *Prince de Marillac*. Le lendemain le *Comte de Guiche* retourna chez elle, & l'ayant trouvée seule lui parla de son amour. La Belle en fut fort aise, & reçut cette déclaration le plus agréablement du monde, mais après

après être convenus de s'aimer, comme ils étoient dessus de certaines conditions, des gens entrèrent, qui obligèrent le *Comte de Guiche* à sortir un moment après.

La *Comtesse d'Olonne* s'étant aussi débarrassée de sa Compagnie le plutôt qu'elle put, monta en carrosse, & voulant découvrir si la *Comtesse de Fiesque* ne prenoit plus d'intérêt au *Comte de Guiche*, elle la fut trouver. Après quelques conversations sur d'autres sujets, elle lui demanda son avis sur le dessein qu'elle lui dit que le *Comte de Guiche* avoit pour elle. La *Comtesse de Fiesque* lui répondit, qu'il ne falloit que consulter son cœur en une pareille rencontre. Mon cœur ne me dit pas beaucoup de choses en faveur du *Comte de Guiche*, répondit la *Comtesse d'Olonne*, & ma raison m'en dit mille contre lui; c'est un étourdi, je ne l'aimerai jamais, & en disant cela elle prit congé d'elle, sans attendre de réponse.

D'un autre côté le *Comte de Guiche* étant retourné à son logis, y rencontra Monsieur *de Vinevil*, qui l'attendoit avec une impatience extrême de savoir l'état de ses affaires. Le *Comte de Guiche* lui dit assez froidement, qu'il croyoit que tout étoit rompu de la maniere dont la *Comtesse d'Olonne* le traittoit: Et comme Monsieur *de Vinevil* vouloit savoir le détail de la conversation, le *Comte de Guiche*, qui avoit peur de se découvrir, changeoit de propos à tout moment, ce qui donna quelque soupçon à Monsieur

sieur de Vinevil, qui étoit fin & amoureux de la Comtesse d'Olonne, & qui ne se mêloit des affaires du Comte de Guiche, que pour se prévaloir auprès de sa Maîtresse des choses qu'il auroit apprises. Il sortit voyant qu'il ne lui pouvoit rien faire avouer, & fut trois jours durant dans des inquiétudes mortelles de ne pouvoir apprendre ce qu'il fouhaittoit. Il alloit chez la Comtesse de Fiesque avec un visage disgracié, depuis qu'il voyoit que le Comte de Guiche ne lui donnoit plus de part dans l'honneur de sa confiance; il n'en disoit rien à cette Belle, pour ne pas se dé-créditer en faisant voir son malheur. Enfin au bout de trois jours étant allé chez le Comte de Guiche, qu'ai-je fait, lui dit-il, Monsieur, qui vous oblige à me traiter ainsi? Je voi bien que vous vous cachez de moi sur l'affaire de la Comtesse d'Olonne, apprenez m'en la raison, ou si vous n'en avez point, continuez à me dire ce que vous savez, comme vous avez accoutumé. Je vous demande pardon, mon pauvre Monsieur de Vinevil, lui dit le Comte de Guiche, mais la Comtesse d'Olonne, en m'accordant les dernières faveurs, avoit exigé de moi que je ne vous en parlasse point, & à la Comtesse de Fiesque encore moins qu'au reste du monde, parce qu'elle disoit que vous êtes un méchant homme, & la Comtesse de Fiesque jalouse. Quelque indiscret que l'on soit, il n'y a point d'affaire que l'on ne tienne secrète au commencement, quand on a pu se passer de Con-

fident

fident pour en venir à bout. Je l'éprouve aujourd'hui; car naturellement j'aime assez à conter une Avanture amoureuse, cependant j'ai été trois jours sans vous conter celle-ci, vous à qui je dis toutes choses. Mais donnez-vous patience, mon Cher, je m'en vais vous dire tout ce qui s'est passé entre la Comtesse d'Olonne & moi, & par un détail le plus exact du monde, pour réparer en quelque sorte l'offence que j'ai faite à l'amitié que j'ai pour vous.

Vous saurez donc qu'à la première visite que je lui rendis, après lui avoir écrit la lettre que vous avez vuë, il ne me parut à la mine ni rudesse ni douceur, & la compagnie qui étoit chez elle m'empêcha de m'en éclaircir mieux. Tout ce que je pus remarquer d'elle, c'est qu'elle m'observoit de temps en temps depuis les pieds jusques à la tête. Le lendemain l'ayant trouvée seule, je lui représentai si bien mon amour, & la pressai si fort d'y répondre, qu'elle m'avoua qu'elle m'aimoit, & me promit qu'elle m'en donneroit des marques à la condition que je vous ai dite. Vous savez bien que je dûs lui promettre, & dans ce moment la Comtesse d'Olonne me dit de venir le lendemain un peu devant la nuit déguisé en Fille, qui lui apporteroit des dentelles à vendre. Etant donc retourné chez moi, je vous y trouvai, comme vous le savez, & vous pûtes bien voir par la froideur avec laquelle je vous reçus, que tout le monde m'importunoit, & particulièrement

culièrement vous, mon Cher, de qui j'avois plus de sujet de me défier que de tout autre. Vous vous en aperçûtes aussi, & c'est ce qui vous fit soupçonner que je ne vous disois pas tout. Lors que vous fûtes parti, je donnai ordre que l'on dît à ma porte, que je n'étois pas au logis, & je me préparai pour ma mascarade du lendemain. Tout ce que l'imagination peut donner de plaisir par avance, je l'eus vingt-quatre heures durant. Les quatre ou cinq dernières me durèrent plus que toutes les autres. Enfin celle que j'attendois avec tant d'impaticence étant arrivée, je me fis porter chez la Comtesse d'Olonne. Je la trouvai en cornette sur son lit, avec un déshabillé de couleur de rose. Je ne vous saurois exprimer, mon Cher, combien elle étoit belle ce jour-là. Tout ce que l'on peut dire étoit au dessous des agrémens qu'elle avoit, sa gorge étoit à demi ouverte, elle avoit plus de cheveux abbas qu'à l'ordinaire, & tous annelez, ses yeux étoient plus brillans que les Astres, & l'amour animoit son teint du plus beau vermillon du monde. Et bien, mon Cher, me dit-elle, me saurez-vous gré de ce que je vous épargne la peine de soupirer long-tems? Trouvez-vous que je vous fasse acheter trop cher les graces que je vous fais? Mais quoi! vous me paroissez interdit. Ah! Madame, interrompis-je, je serois bien insensible si je conservois du sang froid en l'état où je vous vois. Mais puis-je m'asseurer, me dit-elle, que vous ayez per-

du le souvenir de Madame de Beauvais & de la Comtesse de Fiesque? Oui, lui dis-je, vous voyez bien que je me suis presque oublié moi-même. Je ne crains, repliqua-t-elle, que l'avenir; car pour le présent je me trompe fort, mon Cher, si je vous laisse penser à d'autres qu'à moi; & en achevant ces paroles elle se jetta à mon cou, & me serrant avec les bras elle me tira dessus elle sur le lit. Ainsi tous deux couchés nous nous baisâmes mille fois, elle n'en vouloit pas demeurer-là, & cherchoit quelque chose de plus solide, mais de ma part, ce fut inutilement. Il faut se connoître, Monsieur de Vinevil, & savoir à quoi on est propre, pour moi je voi bien que ce n'est pas mon fait que les Dames; il me fut impossible d'en sortir à mon honneur, quelque effort que fit mon imagination, & l'idée de la présence du plus bel objet du monde. Qu'y-a-t-il, dit-elle, Monsieur, qui vous met dans un si pauvre état? Est-ce ma personne qui vous donne du dégoût? Ou bien m'apportez-vous les restes d'une autre? Ce discours me fit tant de honte, qu'il acheva de m'ôter les forces qui me restoit. Je vous prie, lui dis-je, de ne point accabler un misérable de reproches, puis qu'assûrement je suis enforcé. Au lieu de me répondre, elle appella sa Femme de chambre, & lui dit: Mais Quinette, dites-moi la vérité, comment suis-je faite aujourd'hui? Ne suis-je pas mal propre? Ne trompez pas votre Maîtresse, il y a quelque chose

chose à mon fait qui ne va pas bien. Quinette n'osant répondre dans la colère où elle la vit, la *Comtesse d'Olonne* lui arracha un miroir qu'elle tenoit, & après avoir fait toutes les simagrées qu'elle avoit accoutumé de faire, quand elle vouloit plaire à quelqu'un, pour juger si mon impuissance venoit de sa faute ou de la mienne, elle secoua sa juppe, qui étoit un peu froissée, & entra brusquement dans un cabinet qu'elle avoit à la ruelle de son lit. Pour moi, qui étois comme un condamné, je me demandois à moi-même si tout ce qui s'étoit passé n'étoit pas un songe, avec toutes les réflexions qu'on peut faire en de pareilles rencontres. Je m'en allai au logis de *Manicamp*, où lui ayant conté mon aventure, je vous ai bien de l'obligation, me dit-il, mon Cher; car c'est pour l'amour de moi que vous avez été insensible auprès d'une aussi belle Femme. Quoi que peut-être vous en soyez cause, lui dis-je, je ne l'ai pas fait pour vous obliger. Je vous aime fort, ajoutai-je, mais je vous avoué, que je vous avois oublié en ce rencontre. Je ne comprends pas une aussi extraordinaire foiblesse; je pense qu'en quittant les habits d'un homme, j'en avois dépouillé la vigueur, cette partie est morte en moi, par laquelle j'ai été jusques ici une espèce de Chancelier. Comme j'achevois de parler, un de mes gens m'apporta une lettre de la part de la *Comtesse d'Olonne* qu'un des siens lui avoit donnée: la voici dans ma poche, je vous la vais lire, & le

Comte

Comte de Guiche l'ayant tirée la lut à *Monsieur de Vinevil*.

LET TRE.

SI j'aimois beaucoup le plaisir de la chair, je me plaindrois d'avoir été trompée; mais bien loin de m'en plaindre, j'ai de l'obligation à votre foiblesse, elle est cause que dans l'absence du plaisir que vous n'avez pu me donner, j'en ai goûté d'autres par imagination, qui ont duré plus long-tems que ceux que vous m'eussiez donné, si vous eussiez fait comme un autre homme. J'envoie maintenant savoir ce que vous faites, si vous avez pu gagner votre logis: ce n'est pas sans raison que je vous fais cette demande; car je ne vous ai jamais vu en si méchant état que celui où je vous ai laissé. Je vous conseille de mettre ordre à vos affaires: avec le peu de chaleur naturelle que je vous ai vu, vous ne sauriez vivre long-tems. En vérité, Monsieur, vous me faites pitié, & quelque outrage que j'aye reçu de vous, je ne laisse pas de vous donner un bon avis. Fuyez *Manicamp*, si vous êtes sage; vous pourrez recouvrer votre santé si vous êtes quelque tems sans le voir: c'est assurément de lui que vient votre foiblesse; car pour moi, à qui mon miroir & ma réputation ne mentent pas, je ne crains point qu'on m'en puisse accuser.

Je n'eus pas plutôt achevé de lire cette lettre, ajouta le *Comte de Guiche*, que je fis cette réponse.

D

RE-

R E P O N S E .

JE vous avoue, Madame, que j'ai bien fait des fautes; car je suis homme, & encore jeune, mais je n'en ai jamais fait une plus grande que celle de la nuit passée; elle n'a point d'excuse, & vous ne me sauriez condamner à quoi que ce soit, que je n'aye bien mérité. J'ai tué, j'ai trahi, j'ai fait des sacrilèges, & pour tous ces crimes là vous n'avez qu'à inventer des supplices. Si vous voulez ma mort, je vous irai porter mon épée; si vous ne me condamnez qu'au fouët, je vous irai trouver tout nud en chemise. Souvenez-vous toujours, Madame, que j'ai manqué de pouvoit, & non pas de volonté. J'ai été comme un brave soldat sans armes quand il faut qu'il aille au combat. De vous dire, Madame, d'où cela est venu, je serois bien empêché; peut-être m'est-il arrivé comme à ceux à qui l'appetit se passe quand ils ont trop à manger; peut-être que la force de l'imagination a consumé la force naturelle. Voilà ce que c'est, Madame, de donner tant d'amour; une médiocre Beauté n'auroit pas troublé l'ordre de la Nature, & auroit été plus satisfaite. Adieu, Madame, je n'ai rien à vous dire davantage, sinon que peut-être me pardonneriez-vous le passé, si vous me donnez lieu de faire mieux à l'avenir. Je ne demande pour cela pas plus de tems que demain à la même heure qu'hier.

Après

Après avoir envoyé par un de mes Laquais ces belles promesses à celui de la Comtesse d'Olonne qui attendoit la réponse, je m'y en allai à la même heure, ne doutant pas que mes offres ne fussent bien reçues. Mais auparavant je voulus prendre un soin particulier de ma personne. Je me baignai, je me fis frotter avec des essences & des senteurs, je mangeai des œufs frais & des culs d'artichaux, je pris un peu de vin, ensuite je fis cinq ou six tours de chambre & me mis au lit sans Manicamp. J'avois à la tête de reparer ma faute, je fuyois mes Amis comme la peste, enfin m'étant levé gaillard de corps & d'esprit, je dînai de fort bonne heure aussi légèrement que j'avois soupé, & ayant passé l'après-dinée à donner ordre à mon petit équipage d'amour, je m'en allai chez la Comtesse d'Olonne à la même heure que l'autre fois. Je la trouvai sur son même lit, ce qui me donna quelque apprehension qu'il ne me portât malheur; mais enfin m'étant rassuré le mieux que je pus, je m'en allai me jeter à ses genoux. Elle étoit à demi deshâillée, & tenoit un évantail dont elle se jouoit. Si-tôt qu'elle me vit, elle rougit un peu, dans le souvenir assurément de l'affront qu'elle avoit reçu la veille, & Quinette s'étant retirée, je me mis aussi-tôt sur le lit avec elle. La première chose qu'elle fit, ce fut de mettre son évantail devant ses yeux, & cela l'ayant renduë aussi hardie que s'il y eût eu une muraille entre nous deux: Hé bien, me dit-

D 2

elle

elle, pauvre Paraltique, êtes-vous-venu aujourd'hui tout entier? Ha, Madame, lui répondis-je, ne parlons plus du passé, & là-dessus je me jettai à corps perdu entre ses bras, je la baisai mille fois & la priai qu'elle se laissât voir toute nuë. Après un peu de résistance, qu'elle fit pour augmenter mes desirs, & pour affecter la modestie qui sied si bien aux femmes, plutôt que par aucune défiance qu'elle eût d'elle-même, elle me laissa voir tout ce que je voulus. Je vis un corps en bon point, le mieux proportionné du monde, & un fort grand éclat de blancheur: après cela je recommençai à l'embrasser; déjà nous faisons du bruit avec nos baisers; déjà nos bras entrelassez les uns dans les autres exprimoient les dernières tendresses d'amour; déjà le mélange de nos âmes faisoit l'union de nos corps, quand elle s'aperçut du pauvre état où j'étois. Ce fut alors que voyant que je continuois à l'outrager, elle ne songea plus qu'à la vengeance. Il n'y a point d'injures qu'elle ne me dit; elle me fit les plus violentes menaces du monde. Pour moi, sans faire ni prières ni plaintes, parceque je savois ce que j'avois mérité, je sortis brusquement de chez elle, & me retirai chez moi, où m'étant mis au lit, je tournai toute ma colere contre la cause de mon malheur.

*D'un juste dépit tout plein
Je pris un rasoir en main,
Mais mon envie étoit vaine,*

Puisque

*Puisque l'auteur de ma peine,
Que la peur avoit glacé,
Tout malotru, tout plissé,
Comme allant chercher son ancre
S'étoit sauvé dans mon ventre.*

Ne pouvant donc lui rien faire, voici à peu près comme la rage me lui fit parler: Hé bien, traître, qu'as-tu à dire? Infame partie de moi-même, & véritablement honteuse; car on seroit bien ridicule de te donner un autre nom, dis-moi, t'ai-je jamais obligé à me traiter de la sorte? à me faire recevoir le plus sanglant affront du monde? me faire abuser des faveurs que l'on me donne? & donner à vingt-deux ans les infirmités de la vieillesse? Mais en vain la colere me faisoit parler ainsi.

*L'œil attaché sur le plancher,
Rien ne le sauroit toucher,
Aussi lui faire des reproches,
C'est justement en faire aux roches.*

Je passai le reste de la nuit dans des inquiétudes mortelles: je ne savois si je devois écrire à la Comtesse d'Olonne, ou la surprendre par des visites imprévuës. Enfin après avoir long-tems balancé, je pris ce dernier parti, au hazard de trouver quelque obstacle à mes plaisirs; mais je fus assez heureux de la rencontrer seule à l'entrée de la nuit. Elle s'étoit mise au lit, aussi-tôt que je partis d'au-

près d'elle; & entrant dans la chambre je lui dis, Madame, je viens mourir à vos genoux, ou vous satisfaire, ne vous emportez, pas je vous prie, que vous ne sachiez si je le mérite. La Comtesse d'Olonne qui craignoit autant que moi un semblable malheur à ceux qui m'étoient arrivez, n'eut garde de m'épouvanter par des reproches, au contraire, elle me dit tout ce qu'elle put pour rétablir en moi la confiance de moi-même, que j'avois presque perduë; & en effet, si j'avois été enforcelé deux jours auparavant, comme je lui avois dit, je rompis le charme à la troisième fois. Vous jugez bien, mon Cher, ajouta le Comte de Guiche, qu'elle ne me dit point d'injures en la quittant comme elle avoit fait les autres jours. Voilà l'état de mes affaires, que je vous prie de faire semblant d'ignorer. Monsieur de Vineville lui ayant promis, ils se séparèrent. Le Comte de Guiche alla chez la Comtesse de Fiesque, à qui entr'autres choses il dit, qu'il ne s'engageoit plus à la Comtesse d'Olonne.

Cet Amant ne fut pas long-tems avec sa nouvelle Maîtresse, sans que le Prince de Marillac s'en apperçût. Quelques soins qu'il prit de tromper celui-ci, & quelque peu d'esprit qu'il eût; la jalousie qui tient lieu d'ordinaire de finesse, lui fit découvrir en elle moins d'empressement pour lui qu'elle n'avoit accoutumé: de sorte que lui ayant fait quelque plainte douce au commencement, & puis après un peu plus aigre, voyant
 enfin

enfin quelle n'en faisoit pas moins, il se résolut de se vanger tout d'un coup de son Rival & de sa Maîtresse. Il donna donc à tous ses amis les lettres de la Comtesse d'Olonne, & les pria de les montrer par tout, & sachant que la Princesse Leonor haïssoit fort le Comtesse de Guiche, il lui donna la lettre qu'il avoit écrite à sa Maîtresse, dans laquelle il parloit fort mal de la Reine & du Duc d'Anjou. La premiere chose que fit la Princesse, fut de montrer cette lettre au Prince, croyant l'animer d'autant plus contre lui, qu'il savoit que ce Prince l'aimoit fort. Cependant il n'eut pas l'emportement que la Princesse avoit espéré: il se contenta de dire à Esteban, que son Cousin étoit un ingrat. & qu'il ne lui avoit jamais donné sujet de parler de lui comme il faisoit; que tout le ressentiment qu'il avoit aboutiroit à n'avoir plus pour lui la même estime qu'il avoit eu, mais si la Reine savoit la manière dont il parloit d'elle, elle n'auroit pas tant de considération que lui.

La Princesse n'étant pas satisfaite de voir tant de bonté au Prince pour le Comte de Guiche, se résolut d'en parler à la Reine, & comme elle dit son dessein à quelqu'un, le Maréchal de Grammont, qui en fut averti, l'alla supplier de ne point pousser son fils. Elle le lui promit & n'y manqua pas aussi. Cette grande Princesse étoit fiere & ne pardonnoit pas aisément aux gens qui n'avoient pas pour elle tout le respect dû à sa grande naissance. & à son mérite extraordinaire: mais

quand une fois elle étoit persuadée qu'on l'aimoit, il n'y avoit rien de si bon qu'elle. Pendant que le *Maréchal de Grammont* & ses amis tâchoient d'étouffer le bruit qu'avoit fait le *Prince de Marsillac* avec la lettre du *Comte de Guiche*, on apprit que la *Comtesse d'Olonne* montrait celle-ci pour ruiner un mariage qui faisoit la fortune du *Prince de Marsillac*.

L E T T R E.

NE songez-vous point, Madame, à la contrainte où je suis ? Il faut que deux ou trois fois la semaine j'aille rendre visite à Mademoiselle de la Roche, que je lui parle comme si je l'aimois, & que je lui donne des heures que je ne devois employer qu'à vous voir, à vous écrire & à songer à vous. En quelque état que je puisse être, ce me seroit une grande peine d'être obligé à entretenir un enfant, mais maintenant que je ne vis que pour vous, vous devez bien juger que c'est une mort pour moi. Ce qui me fait prendre patience en quelque manière, c'est que j'espère de me vanger d'elle, en l'épousant sans l'aimer; & qu'après cela voyant de plus près la différence qu'il y a de vous à elle, je vous aimerai toute ma vie, encore plus, si cela se peut, que je ne vous aime à présent.

Cela d'abord surprit tout le monde; on avoit vu jusques-là des Amans indiscrets, & point encore de Maîtresse; on ne pouvoit s'imaginer qu'une femme, pour se vanger d'un

d'un homme qu'elle n'aimoit pas, aidât elle-même à se convaincre. Cette indiscretion ne fit pourtant pas le même effet que la *Comtesse d'Olonne* s'étoit promise: le Seigneur de *Limanecourt*, grand-Père de Mademoiselle de la Roche, sachant que la *Comtesse d'Olonne* le vouloit aigrir contre le *Prince de Marsillac*, répondit à ceux qui lui parloient de cette lettre, que hors l'offense de Dieu, le *Prince de Marsillac* ne pouvoit pas mieux faire, jeune comme il étoit, que s'appliquer à gagner le cœur d'une aussi belle Dame que celui de la *Comtesse d'Olonne*; que ce n'étoit pas d'aujourd'hui qu'on décrioit les femmes dans les ruelles des Maîtresses; mais que comme la passion, qu'on avoit pour elles, étoit bien plus violente que celle qu'on avoit pour les autres, elle ne duroit pas d'ordinaire si longtemps, comme par exemple celle du *Prince de Marsillac* pour la *Comtesse d'Olonne* qui étoit éteinte; cela ne ruina donc pas les affaires du *Prince de Marsillac*, comme elle l'avoit espéré, elle confirma seulement ce qu'on pouvoit dire d'elle & ôta à ses amis les moyens de la défendre.

Ces choses étant en ces termes, & le *Comte de Guiche* étant demeuré le Maître en apparence, alla trouver un soir la *Comtesse de Fiesque*. & après quelques discours généraux, elle le pria de remercier de sa part l'Abbé *Fouquet* de quelque service qu'elle prétendoit avoir reçu de lui, mais de bien exagérer l'obligation qu'elle lui avoit. Etant un des prin-

0337

cipaux personnages de cette Histoire, il est à propos de faire voir comme il étoit fait.

L'Abbé *Fouquet*, Frère du Procureur du Roi, Grand Thrésorier des Gaules, étoit d'origine Andegavien, d'une famille de robe avant sa fortune, mais depuis Gentilhomme. Comme le Roi, il avoit les yeux bleus & vifs, le nez bien fait, le front grand, le menton un peu avancé, la forme du visage platte, les cheveux d'un châtain clair, la taille médiocre, & la mine basse. Il avoit de l'esprit & ne favoit pas vivre, il avoit un air honteux & embarrassé, il avoit la conduite du monde la plus éloignée de sa profession. Il étoit agissant, ambitieux, & fier avec les gens qu'il ne connoissoit pas, mais le plus chaud & le meilleur ami qui fût au monde : il s'étoit embarqué à aimer plus par gloire que par amour; mais après, l'amour étoit demeuré le Maître. La première femme qu'il avoit aimée, étoit *Bellamire*, de la Maison de *Lotharinge*, dont il avoit été fort aimé. L'autre étoit *Madame de Chastillon*, qui dans les faveurs, qu'elle lui avoit fait, avoit beaucoup plus considéré son intérêt que son plaisir. Comme c'étoit la plus extraordinaire femme de France, il faut voir la suite de sa vie.

Fin de l'Histoire de la Comtesse d'Olonne.

HISTOIRE

DE

Monsieur & de Madame

DE

CHASTILLON.

MAdame de *Chastillon*, Fille du Seigneur de *Bouteville*, qui eut la tête coupée pour s'être battu en duel, contre les Edits du Pere de *Louis XIV.* Femme de Monsieur de *Chastillon*, avoit les yeux noirs & vifs, le front petit, les nez bien fait, la bouche rouge, petite & relevée, le teint comme il lui plaisoit, mais d'ordinaire elle le vouloit avoir blanc & rouge; elle avoit un rire charmant, & qui alloit éveiller la tendresse jusques au fond des cœurs. Elle avoit les cheveux fort noirs, la taille grande, l'air bon, les mains longues, seiches & noires, les bras de la même couleur & carrez, ce qui tiroit à de méchantes conséquences pour ce que l'on ne voyoit pas, elle avoit l'esprit doux, accord, flateur & imaginant: elle étoit infidèle, intéressée, & sans amitié. Cependant quelque prévenuë qu'elle fût de ses

mauvaises qualitez, quand elle vouloit plaire, il n'étoit pas possible de se défendre de l'aimer, elle avoit des manières qui charmoient, elle en avoit d'autres qui attiroient le mépris de tout le monde. Pour de l'argent & des honneurs, elle se feroit deshonorée, & auroit sacrifié Pere, Mere, & Amant. Monsieur de *Chastillon* après la mort d'Irondat son Pere, & de son Frère aîné, devint amoureux de Madame de *Chastillon*, & parce que le Prince de *Condé* en devint aussi amoureux, Monsieur de *Chastillon* le pria de se déporter de son amour, puisqu'il n'avoit pour but que la galanterie, & que lui songeoit au mariage. Le Prince de *Condé* parent & ami de Monsieur de *Chastillon*, ne put honnêtement lui refuser sa demande, & comme sa passion ne faisoit que de naître, il n'eut pas beaucoup de peine à s'en defaire, & il promit à Monsieur de *Chastillon* non seulement qu'il n'y songeroit plus, mais aussi qu'il le serviroit en cette affaire contre le Maréchal son Pere & ses parens, qui s'y opposoient. Et en effet, malgré tous les Arrêts du Senat, & tous les obstacles que le Maréchal son Pere y pût apporter, le Prince de *Condé* assista si bien Monsieur de *Chastillon*, qu'on appelloit alors Monsieur de *Chastillon*, par la mort de son Frère, qu'il lui fit enlever Madame de *Chastillon* & lui prêta vingt mille livres pour sa subsistance. Monsieur de *Chastillon* mena sa Maîtresse à Château-Thierry, où il consumma le mariage. De là ils allèrent à Ste-

nai,

nai, place de sûreté, que le Prince de *Condé*, à qui elle étoit, leur avoit donné pour séjour. Mais soit que Monsieur de *Chastillon* ne trouvât pas sa femme si bien faite qu'il se l'étoit imaginé, soit que l'amour, dont il étoit satisfait, lui donnât le loisir de faire des réflexions sur le mauvais état de ses affaires, soit qu'il craignît d'avoir donné à sa femme le mal qu'il avoit, il lui prit un chagrin épouvantable le lendemain de son mariage, & pendant qu'il fut à Ste-nai, le chagrin lui continua de telle sorte, qu'il ne sortoit non plus des bois qu'un sauvage. Deux ou trois jours après, il s'en alla à l'Armée, & sa femme dans un convent de Religieuses à deux lieux de Paris. Ce fut-là où Vascovie, qui savoit sa nécessité, lui envoya mille pistoles, & Monsieur de *Vinevil* deux mille écus qu'on leur doit encor, quoi que Madame de *Chastillon* soit riche & que cet argent ait été employé à son usage.

Le défaut d'âge de Monsieur de *Chastillon*, lors qu'il épousa Madame de *Chastillon*, rendant son Mariage invalide, & se trouvant Major à son retour, on passa un contract de Mariage dans le Palais que le Prince de *Condé* avoit à Paris, devant tous les Parens de Madame de *Chastillon*, & enfin ils furent épouzez à Nôtre-Dame par Monsieur le Coadjuteur. Quelque tems après, Madame de *Chastillon* se sentant incommodée, alla prendre des eaux, où le Duc de Nemours se rencontra & devint amoureux d'elle.

D 7

Ce

Ce Duc avoit les cheveux fort blonds, le nez bien fait, la bouche petite & de belle couleur, il avoit la plus jolie taille du monde, & dans ses moindres actions une grace qu'on ne pouvoit assez admirer, l'esprit fort enjoué & badin. La liberté de se voir à toute heure, que l'usage a introduit dans les lieux où on prend des eaux, donna mille occasions au Duc de *Nemours* de faire connoître son amour à sa Maîtresse; mais sachant qu'on n'a jamais réglé d'affaire amoureuse qu'en faisant une déclaration de bouche, ou d'écrit, il se résolut d'en parler. Un jour qu'il étoit seul chez elle, il y a plus d'une semaine, Madame, lui dit-il, que je balance à vous dire ce que je sens pour vous; & quand à la fin je me détermine à vous en parler, c'est après avoir vu toutes les difficultés que je puis trouver en ce dessein. Je me fais justice, Madame, & par cette raison je ne devois pas espérer, d'ailleurs vous venez d'épouser un Amant aimé, c'est une difficile entreprise de l'ôter de votre cœur, & de se mettre en sa place. Cependant je vous aime, Madame, & quand vous devriez, pour n'être pas ingrate, vous servir de cette raison contre moi, je vous avouë que c'est mon étoile & non pas mon choix, qui m'oblige à vous aimer.

Madame de *Chastillon* n'avoit jamais eu tant de joye que ce discours lui en donna: aussi ce Duc lui avoit paru si aimable, que si c'eût été l'usage que les femmes eussent parlé les premières de leur amour, celle-ci n'eût

pas

pas si long-tems attendu, que fit son Amant; mais la peur de ne paroître pas assez précieuse, l'embarassa si fort, qu'elle fut quelque tems sans savoir que répondre. Enfin s'efforçant de parler, & pour cacher le désordre que son silence témoignoit: Vous avez raison, lui dit-elle, Monsieur, avec toutes les façons imaginables, de croire que j'aime fort mon Mari, mais vous voulez bien qu'on prenne la liberté de vous dire, que vous avez tort d'avoir sur votre chapitre tant de modestie; & si on étoit en état de reconnoître les bontez que vous avez pour les gens, vous verriez qu'ils vous estiment plus que vous ne le croyez. Madame, repartit le Duc de *Nemours*, il ne tient qu'à vous que je ne sois le plus honnête homme de France. A peine eut-il achevé, que la *Comtesse de Mora* entra dans la chambre, devant laquelle il falut changer de conversation. Quoique ces deux Amans ne changeassent point de contenance, leurs distractions, leur embarras, fit juger à cette Dame que leur affaire étoit plus avancée qu'elle n'étoit, & cela fut cause qu'elle se préparoit à faire sa visite plus courté, lors que le Duc de *Nemours* la prévint. Ce Prince amoureux & discret, sachant bien qu'il jouoit un méchant personnage devant une femme clairvoyante, comme étoit la *Comtesse de Mora*, sortit & s'en alla chez lui écrire cette lettre.

LET.

L E T T R E.

*J*E fors d'auprès de vous, Madame pour être plus avec vous que je n'étois. La Comtesse de Mora m'observoit, & je n'osois vous regarder, je craignois même, comme elle est habile, que cette affectation ne me découvrit. Car enfin, Madame, on sait si bien qu'il faut vous regarder quand on est auprès de vous, que l'on croit que qui ne vous regarde pasy entend finesse. Si je ne vous vois point maintenant, Madame, au moins on ne s'apperçoit pas que j'ai de l'amour, & j'ai la liberté de ne l'apprendre qu'à vous: mais que je serois heureux, si je pouvois vous le persuader au point qu'il est! Et que vous seriez injuste en ce cas-là, Madame, si vous n'aviez quelque bonté pour moi!

Madame de Chastillon se trouva fort ébranlée, ayant lu cette lettre; Elle ne savoit quel parti prendre, de la douceur ou de la sévérité: celui-ci lui pouvoit faire perdre le cœur de son Amant, l'autre son estime, & tous les deux le rebuter. Enfin elle se résolut de suivre le plus difficile, comme étant le plus honnête, & quoi que lui dit son cœur, elle aima mieux faire ce que lui conseilla sa raison. Elle ne fit point de réponse au Duc de Nemours, & comme il entra le lendemain dans sa chambre; Venez-vous encore, Monsieur, lui dit-elle, faire quelque nouvelle offence, parce que l'on a l'humeur dou-

ce comme le visage? Croyez-vous qu'il n'y ait qu'à entreprendre sur les gens? S'il ne faut qu'être rude pour avoir votre estime, on en fait assez de cas pour se contraindre quelque tems. Ouy, Monsieur, on sera fière, & je voi bien qu'il le faut être avec vous. Ces paroles furent un coup de foudre tombé sur ce pauvre Amant. Les larmes lui vinrent aux yeux, & ses larmes lui parlèrent bien mieux que tout ce qu'il put dire. Après avoir été un moment sans parler:

Je suis au désespoir, Madame, lui répondit-il, de vous voir en colère, & je voudrois être mort, puis que je vous ai déplu; vous allez voir, Madame, dans la vengeance que j'ai résolu de prendre de l'offence que vous avez reçue, que vos intérêts me sont bien plus chers que les miens propres; je m'en vai si loin de vous, Madame, que mon amour ne vous importunera plus. Ce n'est pas ce que je vous demande, interrompit cette Belle, vous pourriez bien, sans me fâcher, demeurer encor ici, ne sauriez-vous me voir sans me dire que vous m'aimez? ou du moins sans me l'écrire? Non, Madame, repliqua-t-il, il m'est absolument impossible. Hé bien, Monsieur, voyez moi donc, reprit Madame de Chastillon, j'y consens, mais remarquez tout ce qu'on fait pour vous. Ha, Madame, interrompit le Duc de Nemours, se jettant à ses pieds, si je vous ai adorée toute cruelle que vous étiez, jugez ce que je ferai quand vous aurez de la douceur; Ouy, Madame, ju-

gez en s'il vous plaît; car je ne vous saurois exprimer ce que je sens. Cette conversation ne finit pas comme elle avoit commencé, Madame de *Chastillon* se dispensa de garder toute la rigueur qu'elle s'étoit promise, & si ce Duc n'eut pas de grandes faveurs, au moins eut-il sujet d'espérer de n'être pas haï. Dans cette confiance, aussi-tôt qu'il fut chez lui il écrivit à sa Maîtresse.

L E T T R E.

*A*près m'avoir dit, Madame, que vous consentiez que je vous visite; puis qu'il m'étoit impossible de vous voir sans vous dire que je vous aime, ou du moins sans vous l'écrire, je vous devois écrire avec confiance que ma lettre ne seroit par mal reçue. Cependant je tremble, Madame, & l'amour qui n'est jamais sans crainte de déplaire, me fait imaginer que vous avez pu changer de sentiment depuis trois heures. Faites moi, Madame, la grace de m'en éclaircir par deux lignes. Si vous sachiez avec quelle ardeur je les souhaite, & avec quels transports de joye je les recevrai, vous ne me jugeriez pas indigne de cette grace.

Madame de *Chastillon* n'eut pas plutôt reçu cette lettre, qu'elle lui fit cette réponse.

R E-

R E P O N S E.

*P*ourquoi seroit-on changée, Monsieur? Mais, mon Dieu, que vous êtes pressant! n'êtes-vous pas satisfait de connoître vos forces, sans vouloir encore triompher de la foiblesse d'autrui?

Le Duc de *Nemours* reçut ce billet avec une joye qui le mit presque hors de lui-même; il le baïsa cent fois, & ne pouvoit cesser de le relire. Cependant l'amour de ces Amans augmentoit tous les jours, & Madame de *Chastillon*, qui avoit déjà rendu son cœur, ne défendoit plus le reste que pour le rendre plus confiderable par la difficulté. Enfin le tems de prendre des eaux étant expiré, il falut se séparer; & quoi que l'un & l'autre s'en retournât à Paris, ils jugèrent bien tous deux qu'ils ne se reverroient plus avec tant de commodité qu'ils avoient fait à Bourbon. Dans la vûe de ces difficultez, leur adieu fut pitoyable; le Duc de *Nemours* assura plus sa Maîtresse par les larmes qu'il répandit, que par les choses qu'il lui dit; & la contrainte, qu'il parut que Madame de *Chastillon* se faisoit pour ne pas pleurer, fit le même effet sur l'esprit de son Amant. Il se quitterent fort tristes, mais fort persuadés qu'ils s'aimoient bien, & qu'ils s'aimeroient toujours. Le reste de l'Automne ils se virent peu, parce qu'ils étoient observez, mais ils s'écrivirent fort souvent.

Au

Au commencement de l'Hiver, la Guerre Civile, qui commençoit de s'allumer, obligea Louis XIV. de fortir de Paris assez brusquement, & de se retirer au Château du Pec. En ce tems-là, le Maréchal pere de Monsieur de *Chastillon* vint à mourir, & le Prince de *Condé*, alors le bras du Cardinal, obtint le Brevet de Duc & Pair pour son cousin Monsieur de *Chastillon*. Les Troupes arriverent de toutes parts, on bloqua la Ville, la Cour ne paroissoit pas si triste, & les Courtisans & les gens de guerre étoient ravis du mauvais état des affaires: le Cardinal seul, qui les pouvoit ruiner, en cachoit une partie à la Reine, & le tout au jeune Louis XIV. à qui on ne parloit de la guerre, que pour dire les défauts des Rebelles, & le reste du tems on l'amusoit à des passetems proportionnez à son âge. Entr'autres personnes avec qui il aimoit à jouer, Madame de *Chastillon* tenoit le premier rang, & ce fut pour cela que Prosper fit le couplet de Chançon sous le nom de son Mari:

Chastillon gardez vos appas &c.

Dans tous ces petits jeux, le Duc de *Nemours* ne perdit pas son tems, & il n'y en avoit guère où Madame de *Chastillon* & lui ne se donnassent des témoignages de leur amour: mais à mesure que cette passion croissoit, leur prudence ne faisoit pas de même, on remarquoit qu'ils se mettoient toujours vis-à-vis l'un de l'autre, & en état de se pouvoir dire le secret; à Colin-maillart, que quand

l'un

l'un avoit les yeux bouchés, l'autre venoit se livrer, afin qu'en cherchant à connoître celui qu'il avoit pris, il eût le prétexte de le tâter par tout; enfin il n'y avoit point de jeu où l'amour ne leur fit trouver moyen de se faire des tendresses.

Monsieur de *Chastillon*, que la connoissance de l'humeur de sa femme obligeoit à l'observer, vit quelque chose de l'intelligence du Duc de *Nemours* & d'elle; la gloire plus que l'amour lui fit recevoir ce déplaisir avec une impatience extrême; il en parla à un de ses amis, qui prenant à son chagrin toute la part qu'il y devoit prendre, en alla parler à Madame de *Chastillon*: le service, lui dit-il, que j'ai voué à la maison de Monsieur votre Mari, m'oblige à vous venir donner un avis qui vous est de consequence. Belle comme vous êtes, Madame, il n'est pas possible que vous ne soyiez aimée, & comme assurément vos intentions étant bonnes, vous ne prenez pas garde assez à vos actions, la plupart des femmes qui vous envient, & des hommes qui sont jaloux de la gloire de Monsieur votre Mari, leur fait prendre en mauvaise part tout ce que vous faites. Monsieur votre Mari lui-même s'est apperçu que vous aviez une conduite, qui, bien qu'elle fût plus imprudente que criminelle, ne laisse pas de vous faire tort dans le monde, & de lui donner du chagrin. Vous savez comme il est jaloux de la gloire, & combien il craindroit la risée sur cette matière; je vous en donne avis, & vous

sup-

supplie très-humblement d'y prendre garde; car si vous vous reposez sur la netteté de votre conscience, & que vous négligiez trop votre réputation, Monsieur votre Mari se pourroit porter à des violences contre vous, qui ne vous laisseroient point en état de lui faire voir votre innocence. Ce que vous dites, Monsieur, lui repliqua Madame de *Chastillon*, ne me doit pas surprendre; Monsieur le Duc m'a de bonne heure accoutumée à ses caprices; dès le lendemain qu'il m'eut épousée, il prit une si furieuse jalousie de *Vasovic*, qui l'avoit servi à mon enlèvement, qu'il ne la put cacher, & cependant on ne lui en peut donner moins de sujet; aujourd'hui, le voilà qui commence à avoir des soupçons, je ne saurois deviner de qui, tout ce que je puis dire est, que je doute qu'il eût là-dessus l'esprit en repos quand je serois à la campagne, & que je ne verrois que mes Domestiques. Je n'entre pas, Madame, reprit cet Ami, dans un plus long détail avec vous; je ne sai même si Monsieur votre Mari regarde quelqu'un, quand il me témoigne de n'être pas satisfait de vous; mais vous pouvez sur ce que je vous dis, prendre des mesures sur votre conduite; & là-dessus ayant pris congé d'elle, il la laissa dans une inquiétude épouvantable. D'abord elle en avertit le Duc de *Nemours*, avec qui il fut résolu qu'ils se contraindroient plus qu'il n'avoient fait par le passé.

Cependant le Prince de *Condé*, qui ne songeoit

geoit qu'à réduire le Peuple de Paris par la famine, & à livrer le Senat, qui avoit mis la tête du Cardinal à prix, crut qu'une des choses qui pouvoit autant avancer ce succès, étoit la prise de *Bouchemat*, que *Clanleu* gardoit avec six ou sept cens hommes à la tête desquels se voulut mettre Monsieur, Oncle du Roi, Lieutenant Général de la Régence, & il vint attaquer *Bouchemat* par trois endroits. Comme il n'y avoit que des retranchemens aux avenues assez mauvais, il ne fut pas fort difficile aux Troupes de *Louis XIV.* de les forcer. Mais Monsieur de *Chastillon* qui commandoit les attaques sous le Prince de *Condé*, poussant vigoureusement les Ennemis, fut blessé au bas du ventre d'une mousquetade, dont il mourut la nuit suivante. Le Prince le regretta fort, & la douleur fut si violente qu'elle ne put pas durer. Par ce qui s'étoit passé, l'on peut juger que le Duc de *Nemours* fut fort médiocrement touché, & l'on le jugera encore mieux par ce qui arriva ensuite. Cependant Madame de *Chastillon* pleura, elle s'arracha les cheveux, & donna des apparences du plus grand désespoir du monde. Le public fut tellement trompé, qu'il en fit le Sonnet suivant.

S O N N E T.

Chastillon est donc mort, au moment que la
 Cour
 Lui préparoit l'honneur que meritoient ses Armes;
 Mars

Mars vient de le ravir au milieu des allarmes;
 Et malgré sa Victoire il a perdu le jour.
 Quand on vous eut ôté l'espoir de son retour,
 Quels furent vos transports, Beauté pleine de charmes ?
 Quiconque les a vus, s'il les a vu sans larmes,
 Il faut qu'il ait le cœur insensible à l'amour.
 En un pareil état & pareille surprise,
 Mausolée jamais, ni jamais Artémise,
 N'eurent tant de sujet de se plaindre du sort.
 O discorde funeste, en misère féconde !
 Que ne feras tu-point, si ton premier effort
 A déjà fait pleurer les plus beaux yeux du monde ?

Le Duc de Nemours, qui étoit mieux averti que le reste du monde, ne s'étonna point de l'affliction de Madame de Chastillon, & il prit si bien le tems, que l'excès de la douleur avoit altéré cette pauvre Désespérée, & la pressa si fort de lui accorder des faveurs, que la crainte qu'elle avoit eue de son Mari l'avoit empêchée de lui faire pendant sa vie, qu'elle lui donna rendez-vous le jour de son Enterrement. La Bordeaux, l'une de ses Filles, qui croyoit que la mort de Monsieur de Chastillon ruinoit la fortune de Riconnet, qui la cherchoit en mariage, étoit en une véritable affliction, de sorte que lors qu'elle vit le Duc de Nemours au point de recevoir les dernières faveurs de sa Maîtresse, un jour que les plus emportez se contraignent, l'horreur de cette action redoubla sa douleur, & sans sortir de la chambre elle troubla le plaisir de ces Amans

Amans par ses soupirs & par ses larmes. Le Duc de Nemours, qui voyoit bien que s'il n'appaisoit cette Fille, il n'auroit pas à l'avenir dans son amour toute la douceur qu'il se promettoit, prit soin de la consoler: Et sortant il lui dit, qu'il savoit bien la perté qu'elle faisoit en feu Monsieur de Chastillon, & qu'il vouloit être son ami, & prendre, ainsi que le défunt, soin de sa fortune, qu'il avoit autant de bonne volonté que lui, & peut-être plus de pouvoir, & qu'en attendant qu'il pût faire quelque chose de considérable pour elle, il la prioit de recevoir quatre mille écus qu'il lui enverroit le lendemain. Ces paroles eurent tant de vertu, que la Bordeaux essuya ses larmes, & promit au Duc de Nemours d'être toute sa vie dans ses intérêts, & lui dit que sa Maîtresse avoit toutes les raisons du monde de ne rien ménager pour lui donner des marques de son amour. Le lendemain la Bordeaux eut les quatre mille écus que ce Duc lui avoit promis; aussi le servit-elle depuis préféablement à tous ceux qui ne lui en donnèrent pas tant.

Au commencement du Printems, la Paix de Paris s'étant faite, la Cour y revint. Le Prince de Condé, qui venoit de tirer Monsieur le Cardinal d'une méchante affaire, lui vendit chèrement les services qu'il lui avoit rendus en cette guerre: non seulement le Cardinal ne pouvoit fournir aux graces qu'il lui demandoit; le Pont de l'Arche, que le Prince lui avoit arraché pour son beau-frere le Duc

de Longueville ; le mariage d'Erlachie, qu'il avoit fait hautement avec Irite, contre l'intention de la Cour, & l'audace avec laquelle il avoit exigé de la Reine qu'elle vît Sienge, après la hardiesse que celui-là avoit eu d'écrire à Sa Majesté une lettre d'amour, fit enfin refoudre Monsieur le Cardinal à se délivrer de la tyrannie où il étoit, sous le prétexte de venger les mépris qu'on faisoit de l'autorité Royale, & communiqua ce dessein à Gornan de Gaules, qui se souvenoit du Bâton rompu de son Exempt, par le Prince de Condé, & qui pour cela & pour jalousie de son mérite, avoit des raisons de le haïr ; & parce que le Cardinal lui fit connoître, que le Seigneur du Petit-Bourg, qui le gouvernoit, étoit Pensionnaire du Prince, il tira parole de lui qu'il cacheroit cette affaire à son favori. L'on arrêta au Palais Royal, où logeoit pour lors Louis XIV. le Prince de Condé, le Prince de Conti, & le Duc de Longueville. Cependant Monsieur de Turenne, qui pour les liaisons qu'il avoit avec le Prince de Condé, pouvoit craindre d'être pris, & qui d'ailleurs étoit enragé contre la Cour pour la Principauté de Stenai, qu'on avoit ôtée à sa maison, se retira à Stenai, où Madame de Longueville arriva bientôt après. Les Officiers du Prince se jetterent dans Bellegarde, Madame de Chastillon, s'attacha auprès de la Mere du Prince de Condé, & mit dans ses intérêts le Duc de Nemours son amant. Quelque tems après, la Princesse fut mise en prison, & la Mere du Prince

Prince de Condé eut permission d'aller voir sa cousine, Madame de Chastillon. Un Prêtre nommé Cambiac, qui s'étoit introduit chez Mademoiselle de Velitobulie, par le moyen de Monsieur de Luxembourg, fut envoyé à Madame de Chastillon par sa Mere ; il n'y fut pas long-tems qu'il se rendit maître de son esprit de telle sorte, qu'il se mit entre elle & le Duc de Nemours. Ce commerce lui donnant lieu d'avoir de grandes familiaritez avec Madame de Chastillon, il en devint amoureux jusques au point de s'en évanouir en disant la Messe. La Mere du Prince de Condé étant tombée malade de la maladie dont elle mourut, le Prêtre Cambiac qui s'étoit acquis beaucoup de crédit sur son esprit, l'employa en faveur de Madame de Chastillon, à laquelle il fit donner pour cent mil écus de pierres, & la jouissance sa vie durant de la Seigneurie de Marlou, qui valoit 20000. livres de rente. Le Duc de Nemours cependant avoit été un peu alarmé, mais quand il eut vu le Testament de la Princesse, il fut tout-à-fait jaloux ; il ne crut pas qu'il fût aisé de résister à des services si considérables ; & quoi qu'il ne pût blâmer sa Maîtresse de les avoir reçus, il étoit enragé qu'elle les tint de la main d'un homme, qu'il regardoit déjà comme son Rival ; car il avoit sujet de craindre, qu'elle n'eût acheté par ses faveurs, ce que le Prêtre Cambiac avoit fait pour elle. Quoi qu'elle aimât le Duc de Nemours, elle aimoit encore mieux les richesses. Cependant, comme

elle n'eut plus affaire du Prêtre *Cambiac* après la mort de la Mere du Prince de *Condé*, il ne lui fut pas difficile de guérir l'esprit de son Amant, en chassant le pauvre Prêtre.

Le Coadjuteur de Paris, & Madame de *Chevreuse*, qui avoient été du complot d'arrêter les Princes, trouvant que le Cardinal devenoit trop insolent, firent entrer Mr. le Duc d'*Orléans* dans cette considération, & lui représentèrent, que s'il contribuoit à la liberté des Princes, non seulement il se reconcilieroit avec eux, mais encore il les mettroit tout-à-fait dans ses intérêts. Outre le dessein d'affoiblir le parti du Cardinal, qui donnoit de l'ombrage à celui qu'on appelloit la Fronde, chacun avoit encor son intérêt particulier. Madame de *Chevreuse* vouloit que le Prince de *Conti*, pour qui la Cour avoit demandé le Chapeau de Cardinal à Rome, épousât sa fille, & Mr. le Coadjuteur vouloit être subrogé à la nomination du Prince; & ce fut sur cette promesse que les Princes de *Condé* & de *Conti* donnèrent signée de leurs mains à Madame de *Chevreuse*, à condition qu'elle & le Coadjuteur travailleroient à les faire sortir de prison. La chose ayant réussi, comme ils l'avoient projeté, & le Cardinal même ayant été contraint de sortir de France, le Prince de *Condé* n'eut pas de modération dans sa nouvelle prospérité, & cela obligea la Cour à faire de nouveaux desseins sur sa personne. Il se retira d'abord en sa maison de *Saint Maur*, & quelque tems après à *Monron*, &

& delà à son Gouvernement d'Aquitaine. Le Duc de *Nemours* le suivit, & Madame de *Longueville* qui étoit avec son Frere, étant éprise du mérite du Duc de *Nemours*, lui fit tant d'amitié, que ce Prince, quoi que fort amoureux d'ailleurs, ne lui put résister, mais il se rendit par la fragilité de la chair, plutôt que par l'attachement du cœur. Le Duc de *la Rochefoucault*, qui étoit depuis trois ans Amant aimé de Madame de *Longueville*, vit l'infidélité de sa Maîtresse avec toute la rage qu'on peut avoir en une pareille rencontre. Elle qui étoit remplie d'une grande passion pour le Duc de *Nemours*, ne se mit guère en peine de ménager son premier Amant. La première fois qu'elle vit le Duc de *Nemours* en particulier, dans le moment le plus tendre du rendez-vous, elle lui demanda, comment il avoit été avec Madame de *Castillon*. Le Duc de *Nemours* lui ayant répondu qu'il n'en avoit jamais eu aucune faveur; Ah je suis perduë, lui dit-elle, & vous ne m'aimez pas, puis que dans l'état où nous sommes à présent vous avez la force de me cacher la vérité. Ce commerce ne dura guère; car ce Duc ne pouvoit se contraindre à témoigner de l'amitié qu'il ne sentoit pas, & l'on peut bien croire, que la Princesse qui étoit mal propre & qui sentoit mauvais, ne pouvoit pas cacher ses mauvaises qualitez à un homme qui aimoit ailleurs éperdument. Ces dégoûts ne retarderent pas aussi le voyage que le Duc de *Nemours* devoit faire en Flandre,

pour amener au parti du Prince de *Condé* un secours d'Etrangers ; mais la véritable cause de son impatience étoit le desir de revoir Madame de *Chastillon* , qu'il aimoit toujours plus que sa vie. Il vint donc passer à Paris, où il la revit, & la mit dans le malheureux état qu'on peut appeller l'écueil des Veuves. Lors qu'elle s'aperçut de son malheur, elle chercha du secours pour s'en délivrer. *Des Fongerais* célèbre Medecin entreprit cette cure, & ce fut dans le tems qu'il la traitoit de cette maladie, que le Prince de *Condé* revint de *Guienne* à Paris, & amena avec lui le Duc de *la Rochefoucault*.

Le Prince de *Condé* avoit les yeux vifs, le nez aquilin & ferré, les jouës creuses & décharnées, la forme du visage longue, la physionomie d'un Aigle, les cheveux frisez, les dens mal rangées & mal propres, l'air négligé, & peu de soin de sa personne, la taille belle, il avoit du feu dans l'esprit, mais il ne l'avoit pas juste, il rioit beaucoup & fort désagréablement, il avoit le génie admirable pour la Guerre, & particulièrement pour les Batailles. Le jour du combat il étoit doux aux Amis, fier aux Ennemis, il avoit une netteté d'esprit, une force de jugement, & une facilité sans égale, il étoit né fourbe, mais il avoit de la foi & de la probité aux grandes occasions, il étoit né insolent & sans égard, mais l'adversité lui avoit appris à vivre. Ce Prince se trouvant quelques dispositions à aimer Madame de *Chastillon*, le Duc de

de *la Rochefoucault* l'échauffa encore davantage, par le grand desir qu'il avoit de se venger du Duc de *Nemours* ; & comme la résistance de cette belle augmenta l'amour de ce Prince, le Duc de *la Rochefoucault* lui persuada de lui donner la propriété de la Seigneurie de *Marlou*, dont elle n'avoit que l'usufruit, lui disant que Madame de *Chastillon* étant plus jeune que lui, ce présent ne faisoit tort qu'à sa posterité, & qu'une terre de 20000. livres de rente de plus ou de moins, ne le rendroit ni plus pauvre ni plus riche.

Lors que le Prince devint amoureux de Madame de *Chastillon*, elle étoit entre les mains de *Des Fongerais*, qui se servoit de vomitifs pour la tirer d'affaire. Le Prince de *Condé*, qui étoit toujours au pied de son lit, lui demandoit sans cesse quelle étoit sa maladie. Cet Amant désespéré de voir sa Maîtresse en danger de la vie, disoit à son Apoticaire qu'il le feroit pendre. Celui-ci, qui n'osoit se justifier, alloit dire à la *Bourdeaux* qui avoit épousé *Ricoux*, qui si on le pressoit davantage il découvroit tout. Enfin les remédes firent l'effet qu'on s'étoit promis. Ce fut peu de tems après cette guérison que le Prince de *Condé* ayant fait la donation de *Marlou*, Madame de *Chastillon* n'en fut pas ingrate, mais elle ne lui donna que l'usufruit de ce dont le Duc de *Nemours* avoit la propriété. Cependant le Duc de *la Rochefoucault* se vengea pleinement du Duc de *Nemours*, & lui donna des déplaisirs d'autant plus cuisans qu'il

n'eut pas la force de se guerir de sa passion, comme avoit fait le Duc de *la Rochefoucault* de celle qu'il avoit eu pour Madame de *Longueville*. Outre cela, le Prince de *Condé* avoit encore Monsieur de *Vineuil* son Confident, qui en le servant auprès de sa Maîtresse tâchoit aussi de s'en faire aimer. Monsieur de *Vineuil* étoit frère du Président *Hardier*, d'assez bonne famille de Paris, agréable de visage, assez bien fait de sa personne, il étoit savant, & honnête homme, il avoit l'esprit plaisant & satyrique, quoi qu'il craignît tout; & cela lui avoit attiré souvent de méchantes affaires, il étoit entreprenant avec les femmes, & cela l'avoit toujours fait réussir, il avoit été bien avec Madame de *Montbazou*, bien avec Madame de *Movy*, & bien avec la Princesse de *Wirtemberg*: & cette dernière galanterie l'avoit tellement brouillé avec feu *Chastillon*, que sans la protection de Mr. le Prince, il eût souffert quelques violences; aussi la haine de *Chastillon* pour lui avoit assez disposé sa femme à l'aimer. Mais laissons-là *Vineuil* pour quelque tems, & revenons au Duc de *Nemours*.

La jalousie le transportoit tellement, qu'un jour ayant trouvé chez Madame de *Chastillon* Mr. le Prince parlant tout bas avec elle, il s'écorcha toutes les mains de rage & de dépit sans s'en apercevoir, & ce fut un de ses gens qui lui fit prendre garde à l'état où il s'étoit mis. Enfin, ne pouvant plus souffrir les visites du Prince, il la pria de s'en aller pour quelque

que tems chez elle. Elle qui l'aimoit fort, & qui ne croyoit pas que cette petite absence rallentît la passion du Prince, ne se fit pas presser, & lui promit même de chasser la *Bourdeaux* qui avoit quitté ses intérêts, pour ceux de son Rival. Madame de *Chastillon* ne fut pas longtems à la campagne, & à son retour la jalousie reprit si fort au Duc de *Nemours*, qu'il fut vingt fois sur le point de faire tirer l'épée au Prince de *Condé*, & il eût enfin succombé à la tentation, sans le combat qu'il fit avec son Beau-frère, dans lequel il perdit la vie. Madame de *Chastillon* qui de vingt Amans qu'elle a favorisé en sa vie n'en a jamais aimé que le Duc de *Nemours*, fut dans un véritable desespoir de sa mort. Un de ses amis qui lui en apporta la nouvelle, lui dit en même tems, qu'il falloit qu'elle retirât des mains d'un des Valets de Chambre du feu Duc de *Nemours* une cassette pleine de ses lettres. Elle l'envoya querir, & sur la promesse qu'elle lui fit de lui donner cinq cens écus, elle retira cette cassette, mais le pauvre garçon n'en a jamais rien pu tirer.

Pour le Prince de *Condé*, quelque obligation qu'il eût au Duc de *Nemours*, la jalousie les avoit tellement desunis, qu'il fut fort aise de sa mort: la gloire aussi-bien que l'amour avoit mis tant d'émulation entre eux qu'ils ne se pouvoient plus souffrir l'un l'autre; & cela étoit si vrai, que si le Prince de *Condé* eût voulu prendre toutes les précautions nécessaires pour empêcher le Duc de *Nemours* de se

battre, ce malheur-là ne feroit point arrivé. Une chose encore qui fit voir qu'il y avoit dans le cœur du Prince de *Condé* autant de gloire que d'amour, c'est qu'un moment après la mort de son Rival, il n'aima presque plus Madame de *Chastillon*, & se contenta de garder des mesures de bienveillance avec elle, pour s'en servir dans les rencontres qu'il jugeroit à propos.

En effet dans ce tems-là le Cardinal, qui croyoit qu'elle gouvernoit le Prince de *Condé*, lui envoya le Grand Prévôt de France, lui offrir de sa part cent mille écus comptant, & la Surintendance de la Maison de la Reine future, en cas qu'elle obligeât le Prince d'accorder les articles qu'il souhaittoit, & d'abandonner le Comte d'*Oignon*, le Duc de *la Rochefoucault*, & le Président *Viole*. Pendant la negociation du Grand Prévôt, un Chevalier, nommé *Mouchette*, négocioit aussi de la part de la Reine auprès de Madame de *Chastillon*: mais celle-ci voyant qu'elle ne pouvoit porter le Prince à faire les choses que la Cour désiroit, manda à la Reine qu'elle lui conseilloit d'accorder au Prince tout ce qu'il lui demanderoit, & qu'après cela Sa Majesté savoit bien comment il en faisoit uset avec un sujet, qui se prévalant du désordre des affaires de son Maître, lui avoit arraché des conditions honteuses & préjudiciables à son autorité.

Dans ce tems-là l'Abbé *Fouquet*, ayant été pris par les ennemis, fut amené dans l'Hôtel de *Condé*: d'abord il eut une conversation

tion un peu fâcheuse avec le Prince, mais le lendemain les choses s'adoucirent, & quelques jours après on commença de traiter la Paix avec lui. Comme il étoit prisonnier sur sa parole & qu'il alloit par tout où il lui plaisoit, il rendit quelques visites à Madame de *Chastillon*, croyant que rien ne se faisoit auprès du Prince de *Condé* que par son entremise; & ce fut dans ces visites qu'il en devint amoureux. *Vineuil* gouvernoit alors assez paisiblement Madame de *Chastillon*. *Cambiac* s'étoit retiré depuis que Mr. le Prince étoit amoureux, & que le Duc de *Nemours* étoit mort, & cela avoit fort diminué la passion du Prince, de sorte que peu de tems après ayant été en Flandre par l'accommodement de Paris avec la Cour, il fut sur le point de partir de Paris sans dire adieu à Madame de *Chastillon*, & quand il l'alla voir il ne fut qu'un moment avec elle.

Le Roi étant revenu à Paris, l'Abbé *Fouquet* crut que si Madame de *Chastillon* y demuroit, il auroit des Rivaux sur les bras qui lui pourroient être préférés, de sorte qu'il persuada au Cardinal de l'éloigner, disant, qu'elle auroit à Paris tous les jours mille intrigues contre la Cour, qu'elle ne pourroit pas avoir ailleurs, & cela obligea le Cardinal de l'envoyer à *Marlou*. L'Abbé *Fouquet* l'y alla voir le plus souvent qu'il put; mais il y avoit encore dans son voisinage deux hommes, qui lui rendoient de bien plus fréquentes visites: l'un étoit Milord *Graf*, qui avoit loué une

maison auprès de Marlou, où il tenoit d'ordinaire son équipage, & venoit quelquefois demeurer; & l'autre étoit le Comte *Digby* Gouverneur de Mantes & de l'Isle-Adam. Ces deux Chevaliers devinrent amoureux de Madame de *Chastillon*. Milord *Graf* étoit homme de paix & de plaisir, le Comte *Digby* brave, fier, & plein d'ambition.

Lors que le Prêtre *Cambiac* avoit vu le Prince de *Condé* sortir de la Cour de France, il s'étoit encore attaché à Madame de *Chastillon*, de sorte qu'il demouroit avec elle à Marlou, & comme il ne craignoit pas tant l'Abbé *Fouquet* ni *Digby* que le Prince de *Condé*, il disoit franchement son sentiment à Madame de *Chastillon*, sur la conduite qu'elle avoit avec tous ses Amans. Elle qui ne vouloit point être contrariée sur ses nouveaux dessein, & particulièrement par un intéressé, reçut fort mal ses remontrances, de sorte que les choses s'aigrissant de plus en plus tous les jours, le Prêtre *Cambiac* enfin se retira en grondant & comme un homme que l'on devoit craindre. Quelque tems après il lui écrivit une lettre sans nom & d'une autre écriture que la sienne, par laquelle il lui donnoit avis de ce qui se disoit dans le monde contre elle. Elle se douta pourtant bien que cette lettre venoit de lui, parce qu'il lui mandoit des choses qu'un autre que lui ne pouvoit savoir. Enfin Madame de *Chastillon* apprenant de toutes parts que le Prêtre *Cambiac* se déchainoit contre elle, pria Madame

de

de *Piseux*, qui le connoissoit fort & avoit du pouvoir sur son esprit, de retirer quelque lettre de conséquence qu'il avoit d'elle. Madame de *Piseux* le lui promit, & en même tems manda au Prêtre *Cambiac* de l'aller trouver chez elle à Marine proche Ponthoise. Il faut remarquer que depuis que le Prêtre *Cambiac* étoit sorti d'auprès d'elle, elle avoit fait mille plaintes à *Digby*. Cet Amant, qui ne songeoit qu'à plaire à sa Maîtresse, & qui se consommoit en dépense pour elle, ne balançoit pas de lui promettre une vengeance qui ne lui coûteroit rien, & dans laquelle il trouveroit son intérêt particulier. Il prit le tems que *Cambiac* étoit à Marine, étoit un jour monté à cheval pour se promener, & l'ayant enlevé avec 5. ou 6. Cavaliers, il l'envoia à Marlou. Madame de *Chastillon*, qui savoit qu'on ne doit jamais offencer les Amans à demi, fut fort embarrassée de la manière, dont on venoit de traiter le Prêtre *Cambiac*, qu'elle voyoit bien qui n'en pouvoit soupçonner d'autre qu'elle, & elle eût bien plutôt pardonné à *Digby* la mort du Prêtre *Cambiac* que son enlèvement: mais enfin ne pouvant faire autre chose que ce qui venoit d'être fait: je suis au desespoir, lui dit-elle, de ce qui vous vient d'arriver, je voi bien que l'impertinent qui vous a fait cet outrage me veut rendre suspecte auprès de vous, mais vous verrez bien par le repentiment que j'en aurai, que je n'ai point de part à ces violences. Cependant, Monsieur, si vous-voulez

E 7

de;

demeurer ici vous y ferez le maître : voulez-vous retourner à Marine, je vous donnerai mon carosse. Je sai, Madame, répondit froidement le Prêtre Cambiac, ce que je dois croire de tout ceci, je vous rends grâces des offres que vous me faites, je m'en retournerai sur mon cheval si vous le trouvez bon. Dieu qui me veut garantir des entreprises des méchans aura soin de moi, & en achevant ces mots il sortit brusquement de la chambre de Madame de Chastillon & s'en retourna seul à Marine. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que lui & Madame de Piseux écrivirent ces deux lettres à un de leurs amis à Paris.

LET TRE

de Cambiac à Monsieur de Brienne.

Vous serez bien surpris lors que vous apprendrez l'avanture qui m'est arrivée : mais pour vous la dire telle qu'elle est, il faut le prendre un peu de haut, & vous dire que Madame de Chastillon vint ici pour obliger Madame de Piseux à tirer de moi certaines choses qu'elle souhaitoit. Madame de Piseux m'écrivit, & vous savez encore que j'ai fait le voyage. Le même jour que j'arrivai, Madame de Chastillon envoya la Fleur savoir si j'y étois, & le lendemain un homme inconnu sous de fausses enseignes me vint demander & savoir si je m'en retournois bientôt à Paris. Hier au matin je partis d'ici à quatre heures, & comme j'étois à cent pas de Ponthoise, après avoir passé la rivière je fus investi par six Cavaliers le pistolet à la main, à la tête
desquels

desquels étoit le Comte de Digby, qui me dit d'abord que si Madame de Chastillon m'avoit fait justice, elle m'auroit fait donner cent coups de poignard, mais que je ne craignisse rien. Je vous dirai qu'il fut sincère en ce rencontre, & que dans cette affaire il ne m'a pas fait faire la moindre bassesse: il me traita fort civilement à l'Iste-Mada; & après avoir dîné il me mena lui même à Marlou, & m'envoya avec quatre Cavaliers pour faire satisfaction à cette digne personne. Elle fit semblant d'être fâchée de cela, & le fut effectivement. La hauteur avec laquelle je lui parlai, lui a bien fait comprendre que c'est la plus méchante affaire qu'elle se soit jamais faite. Je m'en retournai à Marine, pour dire à Madame de Piseux ce que Madame de Chastillon lui avoit fait aussi bien qu'à moi. Elle en a le ressentiment que doit avoir une personne de sa qualité, de son honneur, & de son courage. Voilà une chose assez extraordinaire: je vous conjure de me mander quels sont vos sentimens là-dessus, & ce que vous croyez que je doive faire: vous voyez bien, ce me semble, que je n'en dois pas demeurer là. Depuis, cette lâche personne a écrit à Madame de Piseux pour la conjurer de faire en sorte, que j'étouffe mon ressentiment, en l'assurant qu'elle n'a rien sçu de tout cela. La réponse qui lui a été faite est digne de la générosité de Madame de Piseux. J'ai résolu d'être trois ou quatre jours ici pour me donner le loisir de penser à ce que je dois faire, & pour m'empêcher de m'emporter à rien dont je puisse me repentir: outre que de s'évaporer en plaintes, c'est se vanger trop foiblement, & j'ai dessein d'en user autrement

112 *Hist. Amoureuse.*
ment si je puis. J'attendrai de vos nouvelles avec
impatience, & suis tout à vous. Une lettre ne me
permet pas de mander en détail ce qui est fort long,
je le ferai quand je vous verrai, adieu. Le 18.
Juillet mil six cens cinquante-cinq.

L E T T R E

de Madame de Piseux à Monsieur de
Bricenne.

*J*Ai trop de part à l'aventure de Mr. de Cam-
biac, pour ne pas joindre un mot de ma main à la
rélation qu'il vous en a faite; il n'y a point de cir-
constance, qui ne soit surprenante, & tout le
mieux que l'on puisse penser de moi en cette affaire,
c'est que l'on ne m'a guère considérée; car toutes les
apparences sont que je dois être complice d'une si
indigne action. Il est vrai que l'offence me justifie
assez, puisqu'il s'est venu retirer au même lieu
où l'on lui avoit dressé le piège. Toute mon étude
est à présent de me conduire de façon que sans
m'emporter d'une juste colère, je démente toute ma
vie passée assez pour faire voir que j'étois utile
amie à Madame de Chastillon. Vous savez mon
nom & mon courage, je vous en ai toujours parlé
avec sincérité, je vous avoué de plus que je fais
profession d'être Chrétienne & assez régulière, &
que je fais dessein de servir mon Dieu mon Crea-
teur sans art & sans fourbe; ce fondement posé, de
tout ce que le ressentiment & la justice me peu-
vent permettre, je ne manquerai à rien. Obli-
gez moi de faire part de ceci à Madame d'Aubi-
gny.

des GAULES. 113
gny, & ne passez pas outre: ce régal ne sera pas
mauvais à la Princesse Palatine, à qui je vous per-
mets d'en parler. Je ne croi pas que le crime de
Cambiac fût assez grand, de s'être mis dans son de-
voir par le moyen de M. l'Evêque d'Amiens, ni le
mien de lui avoir conseillé, pour s'être attiré une
si méchante affaire. Je retournerai exprès à Pa-
ris pour entretenir mes amis du particulier &
vous tout le premier. Il faut que ce petit mot de
vengeance m'échappe, Madame de Chastillon
n'est pas oubliée, quand l'occasion de parler d'elle
se présente; je vous donne le bon jour, je suis trop
en colère pour en attendre un aujourd'hui.

Peu de tems après ces deux lettres écrites,
le Prêtre Cambiac s'en retourna à Paris, ne
gardant plus aucunes mesures avec Madame
de Chastillon, il la déchira par tout où il se
trouva; & pour assouvir pleinement sa ven-
geance, il montra à la Reine les lettres les plus
emportées de Madame de Chastillon. La mo-
destie de l'Histoire ne permet pas que l'on les
puisse rapporter, mais par les fragmens les
plus honnêtes que voici, on jugera du reste.

Elle mandoit en beaucoup d'endroits au
Prêtre Cambiac, qu'il pouvoit s'affurer qu'elle
ne lui donneroit jamais sujet de se plaindre
d'elle; qu'il en pouvoit parler comme il lui
plairait, mais qu'il étoit plus généreux à lui
d'en dire du bien qu'autrement; que depuis
qu'on s'étoit mis entre les mains des gens,
comme elle avoit fait entre les siennes, ils
pouvoient en abuser, & que le parti qu'une
pauvre femme pouvoit prendre en ce rencon-
tre,

tre, étoit d'écouter & de se taire. Dans un autre endroit elle lui mandoit, qu'il avoit beau faire, qu'elle l'aimeroit toujours, & bien qu'elle se préparât à faire une Confession générale à Pâque, il n'y avoit rien qui le regardât.

La Reine fut fort surprise de l'emportement de Mad. de *Chastillon* dans ses lettres, elle ne fut pourtant pas fâchée du mépris que cela lui attiroit, & lors qu'elle eut appris l'insulte qu'on avoit fait au Prêtre *Cambiac*, elle en fit un fort grand bruit, & dit publiquement, que puis que l'on maltraitoit les gens qui rentraient dans leur devoir, le Roi fauroit bien leur faire justice.

Lors que le Comte de *Digby* vint voir la Duchesse, après l'enlèvement du Prêtre *Cambiac*, il fut fort étonné de ne recevoir d'elle que des reproches, au lieu de remerciemens qu'il attendoit. Quand on vous témoignoit, lui dit-elle, d'avoir du chagrin contre le Prêtre *Cambiac*, cela ne vouloit pas dire qu'il le fallût enlever, il est assez aisé de voir que dans cette belle action vous vous êtes plus considéré que moi-même : mais j'aurai soin de mes intérêts à mon tour & j'oublierai les vôtres. *Digby* se voulut excuser sur ses intentions qui avoient été bonnes, & comme il vit qu'elle ne s'appaisoit point pour tout cela, il se fâcha aussi de son côté, & Madame de *Chastillon* craignant en le perdant de perdre un Protecteur & un Amant libéral, le radoucit & le pria de considérer une autre fois qu'il falloit dissimuler les injures avec des gens comme le Prê-

Prêtre *Cambiac*, ou qu'il falloit les perdre. Dans le tems que *Digby* commença à devenir amoureux de Madame de *Chastillon*, Milord *Graf*, qui dans le tems du désordre d'Angleterre avoit suivi *Charles* en France, avoit loué une maison dans le voisinage de *Marlou*; l'oisiveté, la commodité & la manière insinuante de Madame de *Chastillon* avoit fait naître l'amour dans le cœur du Milord. Mais comme il étoit plus doux que le Comte de *Digby*, sa passion n'avoit pas tant fait de chemin que celle du Comte.

Les choses étoient dans cet état, lors que l'Abbé *Fouquet* voyant que ses affaires ne s'avancoient pas auprès de Madame de *Chastillon*, se servit de ce stratagème ici pour les hâter; il avoit appris que *Ricoux*, beau-frère d'une des Demoiselles de Madame de *Chastillon*, étoit caché dans Paris, où il avoit des commerces avec elle pour les intérêts de Monsieur le Prince; il mit tant de gens en quête de *Ricoux*, qu'il fut pris & mené à la Bastille. L'Abbé *Fouquet* l'ayant fait interroger, il accusa Madame de *Chastillon* de plusieurs choses, & entre autres de lui avoir promis dix mille écus pour tuer le Cardinal, & dit qu'elle lui en avoit déjà donné deux mille d'avance. L'Abbé *Fouquet* supprima ces informations, & en fit faire d'autres, par lesquelles *Ricoux* confessoit toujours qu'il étoit à Paris dans le dessein de tuer le Cardinal; mais il n'accusoit point la Duchesse de tremper dans cette conjuration, & tout ce qu'il disoit

disoit contre elle, étoit qu'elle avoit intelligence avec le Prince, & recevoit quatre mille écus de pension des Espagnols. Il montra ces dernières informations au Cardinal, & les premières à Madame de *Chastillon*, par lesquelles l'ayant épouvantée au point qu'on peut s'imaginer, il lui dit qu'il la sauveroit, si pour lui faire voir sa reconnoissance, elle lui vouloit donner les dernières marques de son amour. Madame de *Chastillon* qui craignoit la mort plus que toutes choses, ne balança de contenter l'Abbé *Fouquet*, qu'autant de tems qu'elle crut qu'il en falloit pour lui faire valoir cette dernière faveur. L'Abbé *Fouquet* ne songeoit plus qu'à faire sauver sa Maîtresse: pour cet effet il la fit sortir la nuit de Marlou, & la mena en Normandie, où il la faisoit changer tous les huit jours de demeure, déguisée tantôt en Cavalier, tantôt en Religieuse, & tantôt en Cordelier. Cela dura six semaines, pendant lesquelles l'Abbé *Fouquet* alloit & venoit de la Cour au lieu où étoit Madame de *Chastillon*; enfin il lui fit prendre une amnistie, lors que *Ricoux* eut été roué, & la fit revenir à Marlou, où elle ne fut pas long-tems en repos; car elle jeta les yeux sur le Maréchal d'*Hocquincourt*, tant pour les avantages qu'elle pouvoit tirer de lui, par les postes qu'il tenoit sur la Somme, que pour la délivrer de la tyrannie de l'Abbé *Fouquet*, qui commençoit à lui devenir insupportable.

Charles, Maréchal d'*Hocquincourt* avoit les

les yeux noirs & brillants, le nez bien fait, & le front un peu ferré, le visage long, les cheveux noirs & crépus, & la taille belle; il avoit fort peu d'esprit, cependant il étoit fin à force de défiance, il étoit brave & toujours amoureux, & sa valeur auprès des Dames lui tenoit lieu de gentillesse. Madame de *Chastillon* qui le connoissoit de réputation, crut qu'il étoit tout propre à faire les folies dont elle avoit besoin. De *Vignacourt*, Gentilhomme Picard son voisin, fut celui qu'elle employa auprès de lui. Le Maréchal donc convint avec *Vignacourt*, qu'en s'en allant commander l'Armée de Catalogne, il la verroit en passant à Marlou; comme si c'étoit le hazard qui eût fait cette entrevûe. La chose arriva ainsi qu'elle avoit été projetée, & Madame de *Chastillon* monta à cheval pour aller conduire le Maréchal jusques à deux lieues de Marlou. Durant le chemin, elle lui conta le pitoyable état de sa fortune, le pria de vouloir être son Protecteur, le flatta du titre de refuge des affligés, & ressource des misérables: enfin elle le piqua tellement de générosité, qu'il lui promit de la servir envers & contre tous, & lui donna même ses tablettes, sur lesquelles il donnoit ordre aux Lieutenans de ses places, de la recevoir elle & les siens toutes les fois qu'elle en auroit besoin. Cette entrevûe fut découverte par l'Abbé *Fouquet*, qui voyant le Maréchal d'*Hocquincourt* sur le point de revenir en Cour, & jugeant le voisinage de Madame de *Chastillon*

tilton & de lui dangereux pour les intérêts de la Cour, & les siens propres, persuada au Cardinal de l'éloigner de la frontière de Picardie, & lui fit donner ordre d'aller à son Duché. Madame de *Chastillon* s'étant mise en chemin, rencontra le Maréchal d'*Hocquincourt* à Montargis, avec lequel elle renouvela les mesures qu'elle avoit prises six mois auparavant; & après s'être donnez reciproquement, lui des paroles positives de la proteger contre la Cour, & elle des espérances de lui accorder un jour des marques de sa passion, ils se séparèrent: le Maréchal alla trouver le Roi; & elle à son Duché, où elle passa l'hyver, pendant lequel le Maréchal d'*Hocquincourt* lui écrivoit, & l'Abbé *Fouquet*, qui comme patron étoit le plus difficile à contenter, supportoit impatiemment les entrevûes qui s'étoient faites entre le Maréchal d'*Hocquincourt* & Madame de *Chastillon*, & le commerce qu'elle conservoit avec lui. Pour s'excuser, elle lui disoit que le Maréchal s'employoit auprès du Cardinal pour faire revenir *Bourdeaux* qu'on lui avoit ôtée, & pour lui faire obtenir à elle même la permission de retourner à la Cour; elle ajoutoit, qu'elle eût bien souhaité ne devoir ces graces-là qu'à lui, mais qu'elle vouloit ménager son credit pour de plus grandes affaires. Ce qui persuada l'Abbé *Fouquet*, que l'intrigue du Maréchal & d'elle, pouvoit ne regarder que la Cour, c'est qu'au printems elle revint par son entremise, premierement à Paris

Paris, & *Bourdeaux* avec elle. Pendant la Campagne du Maréchal en Catalogne, le Roi d'Angleterre, que les malheurs de sa Maison obligeoient de demeurer en France, & qui avoit trouvé la Duchesse fort à son gré, la revoit à Marlou dans de petits voyages qu'il faisoit chez *Graf*, & ce commerce avoit donné tant d'amour pour elle à ce Prince, qu'il étoit résolu de l'épouser: *Graf* persuadant à son Maître de la contenter à quelque prix que ce fût, sur les promesses que Madame de *Chastillon* avoit faites à ce Milord de lui donner les dernières faveurs, s'il contribuoit à la faire Reine: & en effet elle l'eût été, si Dieu, qui avoit soin de la réputation de ce Roi, n'eût amusé Madame de *Chastillon* d'une folle espérance, qui lui fit manquer une si belle occasion.

Charles, Roi d'Angleterre avoit de grands yeux noirs, les sourcils fort épais & qui se joignoient, le teint brun, le nez bien fait, la forme du visage longue, les cheveux noirs & frisés. Il étoit grand, & avoit la taille belle, il avoit l'abord froid, & cependant il étoit doux & civil dans la bonne, plus que dans la mauvaise fortune; il étoit brave, c'est-à-dire qu'il avoit le courage d'un soldat, & l'ame d'un Prince; il avoit de l'esprit, il aimoit ses plaisirs, mais il aimoit encore plus son devoir: enfin il étoit un des plus grands Rois du monde: mais quelque heureuse naissance qu'il eût, l'adversité qui lui avoit servi de Gouverneur, avoit été la principale cause de son mérite extraordinaire.

Mon-

Monfieur le Prince en fortant de France, avoit témoigné, comme j'ai dit, fort peu de considération pour Madame de Chastillon; mais ayant sçu le cas que les Espagnols en faisoient, par la pension qu'ils lui avoient donnée, & le credit qu'elle avoit à la Cour de France par le moyen de l'Abbé Fouquet, il s'étoit rechauffé pour elle. Et cela étoit si violent, qu'il lui écrivoit des lettres les plus passionnées du monde, & entre autres on intercepta celle-ci, écrite en chiffre.

L E T T R E.

Quand tous vos agrémens ne m'obligeroient point à vous aimer, ma chere Cousine, les peines que vous prenez pour moi, les persécutions que vous souffrez pour être dans mes intérêts, & les hasards où cela vous expose, m'obligeroient à vous aimer toute ma vie. Jugez donc de tout ce que cela peut faire sur un cœur qui n'est ni insensible, ni ingrat: mais jugez aussi des alarmes où je suis sans cesse pour vous. L'exemple de Ricoux me fait trembler, & quand je songe que ce que j'ai de plus cher au monde est entre les mains de mes Ennemis, je suis dans des inquiétudes qui ne me donnent point de repos. Au nom de Dieu, ma pauvre Chere, ne vous commettez plus comme vous faites, j'aime mieux ne retourner jamais en France, que d'être cause que vous ayiez la moindre apprehension: c'est à moi à m'exposer, & à mettre par la guerre mes affaires en état que l'on traite avec moi, & alors, ma Che-

re Cousine, vous pourrez m'aider de votre entremise; & cependant comme les événemens sont douteux à la guerre, j'ai un coup seur pour passer ma vie avec vous, & nous lier d'intérêts encore plus que nous n'avons fait jusques ici. Ne croyez pas que Madame la Princesse soit un obstacle invincible à cela; on en rompt de plus considérables, quand on aime autant que je fais. Je ne donne en cet endroit, ma chere Cousine, aucunes bornes à mon imagination, ni à vos espérances, vous les pourrez pousser aussi loin qu'il vous plaira. Adieu.

L'espérance qu'eut Madame de Chastillon sur cette lettre de pouvoir épouser Monfieur le Prince, lui fit balancer à refuser les offres du Roi d'Angleterre; elle consulta là-dessus un de ses amis en présence de Bourdeaux. Celle-ci, de qui le mari étoit auprès de Monfieur le Prince, disoit à sa Maîtresse qu'elle étoit visionnaire de songer un moment à épouser un ombre de Roi, un misérable qui n'avoit pas de quoi vivre, & qui en se faisant moquer d'eux, la ruinerait en peu de tems: que s'il étoit possible contre toutes les apparences du monde qu'il remontât un jour sur le trône, elle pouvoit bien croire qu'étant las d'elle, il la répudioit sur le prétexte d'inégalité de condition. Son ami lui disoit au contraire, que sa vision étoit d'épouser Monfieur le Prince, qui étoit marié, & dont la femme se portoit bien: que les gens de la condition du Roi d'Angleterre pouvoient quelquefois être en mauvaise fortune, mais qu'ils ne pouvoient jamais

0357

jamais être dans cette extrême nécessité, si commune aux particuliers: qu'il étoit beau à une Demoiselle de vivre Reine, quand même elle vivroit malheureuse, & qu'elle ne devroit jamais refuser un titre honorable, quand elle ne le devroit porter que sur son tombeau. Pour vous, Mademoiselle, se retournant vers *Bordeaux*, vous avez raison de parler comme vous faites à Madame, ne considérant que vos intérêts; mais moi qui n'ai égard qu'aux siens, je lui dis ce que je dois dire. Madame de *Chastillon* leur rendit grâces de l'amitié qu'ils lui témoignèrent, & leur dit qu'elle songeroit encore à leurs raisons avant que de résoudre. Elle ne vouloit pas répondre plus positivement devant son ami, sur une affaire où elle avoit honte de prendre le parti contraire à son avis; cependant il en vint de plusieurs endroits au Roi d'Angleterre de la vie de Madame de *Chastillon*, & de sa conduite présente avec l'Abbé *Fouquet*. Il n'y a point d'homme un peu glorieux, qui dans le commencement de son amour ait assez perdu la raison, pour épouser une femme sans honneur.

Le Roi d'Angleterre partit du voisinage de *Marlou* aussi-tôt qu'il eut appris toutes ces nouvelles, & ne voulut pas hazarder, en voyant Madame de *Chastillon*, un combat qui pouvoit être douteux entre ses sens & sa raison. Madame de *Chastillon* ne sentit pas alors la perte qu'elle faisoit: le désir & l'espérance qu'elle avoit du mariage de Monsieur le Prince

Prince lui rendit toutes autres choses indifférentes.

Madame de *Chastillon* étant revenue de son Duché à *Marlou* au commencement du printemps, par l'entremise du Maréchal d'*Hocquincourt*, & quelque temps après à Paris, elle n'en fut pas ingrate. Ce petit service, & les promesses qu'il lui fit de tuer le Cardinal, & de mettre ses places entre les mains de Monsieur le Prince, touchèrent le cœur de Madame de *Chastillon* au point d'accorder au Maréchal les dernières faveurs. L'é-té se passa en cette sorte, pendant lequel l'Abbé *Fouquet*, qui entrevoyoit ce commerce, passoit souvent de méchantes heures, & il eût fait en ce tems-là ce qu'il fit ensuite, si les Amans n'aimoient à se tromper eux-mêmes, quand il s'agit de quitter ou de condamner leurs Maîtresses.

L'hyver d'après, le Duc de *Candale* à son retour de Catalogne fit mine d'être amoureux de Madame de *Chastillon*; l'Abbé *Fouquet* allarmé d'un si dangereux Rival, le fit prier par *Boligneux* de cesser de l'être. Monsieur de *Candale*, qui étoit alors véritablement amoureux de Madame d'*Olonne*, & qui ne s'étoit embarqué auprès de Madame de *Chastillon* que pour la faire servir de prétexte, accorda facilement à l'Abbé *Fouquet* ce qu'il lui faisoit demander. Mais comme avec cette Maîtresse, les Amans étoient comme une Hydre dont on ne coupoit point la tête, qu'on n'en fit renaître une autre, *la Feuillade* reprit la place

place du Duc de Candale. L'Abbé Fouquet qui le connut aussi-tôt, parla lui-même assez fièrement à la Feuillade, lequel, soit qu'il crût que son Rival étant aimé il échoueroit dans son entreprise, soit que son amour naissant lui laissât toute sa pudeur, jugea à propos de ne se point attirer sur les bras un homme si violent: il ne s'opiniâtra donc point dans cette passion. Le Marquis de Coeuvres n'eut pas tant de complaisance dans la sienné que la Feuillade, il continua de voir Madame de Chastillon malgré l'Abbé Fouquet; mais comme il n'avoit ni assez de fortune, ni assez de mérite pour lui toucher le cœur, elle ne fit que le conquêter, & ne le conserva que pour échauffer l'Abbé Fouquet, pour l'obliger à renouveler ses presens, & pour lui faire connoître qu'elle avoit des gens de qualité dans ses intérêts, qui ne souffriroient pas qu'on la maltraitât. Il fallut donc que l'Abbé Fouquet endurât ce Rival, mais il déchargea sa colere sur le pauvre Vineuil; celui-ci étoit un des premiers Amans de Madame de Chastillon, bien traité, homme de bon sens, & dont l'esprit étoit à craindre. L'Abbé Fouquet fit entendre au Cardinal qu'il étoit dangereux de le laisser à Paris; de sorte que le Cardinal qui ne voyoit alors que par les yeux de l'Abbé, fit donner une lettre de cachet à Vineuil pour aller à Tours jusques à nouvel ordre. Celui-ci ne pouvant pas dire adieu à Madame de Chastillon, lui écrivit cette lettre du dernier Octobre 1651.

LET.

LETTRE.

Quelque désir que vous m'avez témoigné que je vous rendisse visite, j'ai cru par le peu de plaisir que vous avez eu de la dernière, que je serois beaucoup mieux de m'en abstenir, puis qu'aussi-bien votre froideur m'ôte toute la joye que je recevois autrefois en vous voyant; car en vérité je suis persuadé que je ne dois prétendre aucune part en vos honnes graces, ni en votre confiance; l'engagement où vous êtes est tel, qu'il ne souffre pas que vous regardiez rien hors de là, & que vous êtes obligée de manquer à ce que vous devez par des obligations essentielles. Je crois même que vous me sauriez meilleur gré de vous oublier tout-à-fait, que de m'en souvenir en ce rencontre, & que vous approuverez de bon cœur mon détachement de votre personne & de vos intérêts. Avec tout cela, Madame, je ne veux pas que vous me perdiez, parce que je suis bien assuré que vous serez bien aise de retrouver un jour ce que vous méprisez à cette heure. Je me conserverai tout autant que peut souffrir la connoissance de l'état présent où vous êtes, & l'amitié que je vous ai promise; laquelle ne peut dissimuler que tout le genre humain donne de furieuses atteintes à votre conduite, & que vous êtes devenuë le sujet continuel de toutes les conversations du tems. On dépeint vôtres embarquement le plus bas & le plus abject où se soit jamais mise une personne de vôtres qualité; & on dit que vôtres ami exerce sur vous un empire tyrannique, & sur tout ce que

F 3.

vous.

vous approchez ; qu'il chasse tout ce qu'il lui plaît, & qu'il menace même ceux qu'il apprehende d'être ses Rivaux, comme il fait la Fucillade; & je passe sous silence des particularitez de ses visites secrettes, qui sont assez connues. Pensez, Madame, au préjudice que reçoit votre réputation de votre commerce; & faites réflexion sur ce que vous êtes, & sur ce qu'est celui qui vous ôte l'honneur; car le credit & la considération qu'il vous attire, vous sont fort peu honorables, & ce sont de faux jours qui rejussent sur vous plutôt pour vous offencer, que pour vous éclairer. Ah Madame! si les pauvres défunts avoient tant soit peu de sentiment, ils gratteroient leurs tombeaux pour en sortir, & viendroient vous faire des reproches d'une si honteuse dépendance; mais je ne crois pas que vous soyez touchée de souvenir pour eux, craignez les vivans, qui tôt ou tard seront illuminez sur votre conduite, & qui en feront sans doute le discernement nécessaire. Je ne vous représente pas toutes ces choses par un motif de jalousie; car je vous assure que je ne suis point frappé d'une passion si affligeante & si inutile que celle-là. Si je vous aimois avec empportement, je me dechainerois en invectives, qui vous feroient des torts irréparables, & je me vengerois de ceux que vous me faites avec tant d'ingratitude. Si je ne vous aimois point du tout, je raiillerois comme les autres: mais je me conserve à votre égard dans une médiocrité, qui me cause une douleur muette de l'aveuglement de votre conduite, lequel enfin vous mènera dans les derniers précipices, si vous ne pensez à vous, & que

vous

vous ne vous reteniez par votre prudence sans attendre les événemens. Je prends demain la route de Tourraine, & je vous dis adieu, Madame. Si vous recevez bien les avis que je vous donne, je continuerai à vous aimer; si c'est mal, j'essayerai de me défaire du principe qui en est la cause: cependant je ne demande point de bons offices pour mes affaires, mais seulement que vous empêchiez que l'on ne m'en vende de mauvais, dont je vous serai obligé.

L'exil de Vineuil ne mit guere l'Abbé Fouquet en repos plus qu'il n'étoit auparavant, Madame de Chastillon le faisoit enrager à tout moment: mais ce qui l'inquiettoit le plus, étoit le commerce du Maréchal d'Hocquincourt avec elle. Cela l'avoit renduë si fiere, qu'elle traitoit souvent l'Abbé Fouquet comme si elle ne l'eût pas connu; celui-ci voyoit bien que c'étoit d'où venoit sa fierté.

Dans ces entrefaites, le Maréchal d'Hocquincourt se trouvant pressé par Madame de Chastillon de lui tenir les paroles qu'il lui avoit données, & ne le voulant pas faire, fit avertir le Cardinal de tout ce qu'il avoit promis à Madame de Chastillon, par un Gentilhomme à lui qui paroïssoit le trahir, & en même tems fit donner le même avis à l'Abbé Fouquet par Mad. de Calvoisin, femme du Gouverneur de Roye: cette ruse eut tout l'effet que le Maréchal en avoit attendu; le Cardinal en prit l'allarme, & pour rompre une si dangereuse intrigue, fit négocier avec le Maréchal d'Hocquincourt. L'Abbé Fouquet de

F 4

son

son côté, que la *Calvoisin* avoit averti, pria le Cardinal de trouver bon qu'il fît arrêter Madame de *Chastillon*; & la mit en un lieu où elle n'auroit de commerce avec personne, jusques à ce qu'il jugeât à propos de la remettre en liberté. Le Cardinal y ayant consenti, l'Abbé *Fouquet* fit prendre Madame de *Chastillon* à Marlou, & conduire avec une Damoiselle à Paris, où il la fit entrer la nuit, & loger chez un nommé de *Vaux* dans la rue de Poitou. Le lendemain qu'elle fut arrivée, l'Abbé *Fouquet* tira un écrit d'elle, par ordre du Cardinal, au Maréchal d'*Hocquicourt*, par lequel elle le prioit de faire son accommodement avec le Roi, & de ne plus songer à Monsieur le Prince, ni à elle, parce que cela la mettoit en danger de sa vie; & comme quelques jours avant qu'elle fut prise, elle étoit demeurée d'accord avec le Maréchal, que s'ils venoient à être arrêtez, & qu'on exigeât d'eux des lettres, contre les mesures qu'ils avoient prises ensemble, ils n'y ajouteroient point de foi si elles n'étoient écrites d'un double C. elle ne le mit point dans cette lettre, mais bien dans une autre qu'elle écrivit au même tems au Maréchal; par laquelle elle lui mandoit de demeurer ferme dans la première résolution qu'il avoit prise de servir Monsieur le Prince & de lui donner ses places. Le Maréchal qui n'en avoit point eu d'intention, & qui ne l'avoit promis à Madame de *Chastillon*, que pour en avoir des faveurs, & pour arracher du Cardinal des grâces qu'il n'en pouvoit

avoit

avoir sans se faire craindre, supprima la lettre d'intelligence, & envoya à Monsieur le Prince celle que l'Abbé *Fouquet* avoit fait écrire à Madame de *Chastillon*, par laquelle connoissant qu'elle étoit en danger de sa vie, il lui manda de faire son traité avec la Cour, pourvu qu'il tirât Madame de *Chastillon* de prison. Le Cardinal qui croyoit le Maréchal tellement amoureux de Madame de *Chastillon*, qu'il donneroit tout ce qu'on lui demanderoit pour la mettre en liberté, la lui voulut compter pour cent mille livres, sur les cent mille écus dont il étoit demeuré d'accord avec lui; mais le Maréchal n'en voulut rien faire, & néanmoins pour ne pas passer auprès d'elle pour un fourbe, & garder toujours avec elle des mesures, il ne voulut pas mettre ses places entre les mains du Cardinal, qu'il ne sçût que la Duchesse fût en liberté; de sorte que pour le satisfaire là-dessus, on le trompa & on envoya la Duchesse chez les Pères de l'Oratoire, se faire voir à un Gentilhomme qu'il avoit envoyé exprès pour cela, avec qui elle étoit libre, après quoi elle retourna dans sa prison où elle fut encore huit jours. Pendant les trois semaines qu'elle fut prisonnière dans la rue de Poitou, l'Abbé n'étoit pas si libre qu'elle, il se rengageoit tous les jours de plus en plus; car comme avec la liberté d'aller & de venir il lui ôtoit encore celle de le tromper, en l'empêchant de voir personne, il la trouvoit mille fois plus aimable qu'auparavant. D'ailleurs la Duchesse qui

F 5

vou-

vouloit se remettre dans son estime pour se mettre en liberté, vivoit d'une maniere avec lui capable d'attendrir un Barbare; avec mille complaisances & mille douceurs qu'elle avoit pour lui, elle lui témoignoit une confiance si entiere, qu'il ne pouvoit s'empêcher de croire qu'elle ne vouloit jamais dépendre que de lui.

Les choses étant en cet état, l'Abbé surprit une lettre fort tendre, que la Duchesse écrivoit au Prince de *Condé*. Cela lui donna une si grande douleur, qu'en lui faisant des reproches, il se vouloit empoisonner avec du vis argent de derriere une glace de miroir; mais commençant à se trouver mal, il perdit l'envie de mourir pour une infidelle, & prit du Theriaque qu'il portoit d'ordinaire sur lui pour se garantir des Ennemis, que l'emploi qu'il s'étoit donné auprès du Cardinal, lui donnoit tous les jours. Horsmis d'aller de son mouvement où il lui plaisoit, la Duchesse passoit fort agreablement le tems dans sa prison; l'Abbé lui faisoit la plus grande chere du monde, il lui donnoit tous les jours des presens très-considerables en bijoux, & en pierreries; il en sortoit à deux heures après minuit, & il y rentroit à huit heures du matin: ainsi il étoit dix-huit heures de vingt-quatre avec elle.

Il n'étoit pas possible que le Cardinal ne sçût où étoit la Duchesse, & cela est plaisant, que ce grand Homme qui faisoit le destin de l'Europe, fût de moitié d'un secret amoureux avec l'Abbé *Fouquet*, où il n'avoit pas d'inté-

d'intérêt. Je croi que la raison qu'il avoit d'approuver ce commerce, étoit, que connoissant la Duchesse intrigante, il aimoit mieux qu'elle fût entre les mains de l'Abbé dont il étoit assuré, que d'un autre; & d'ailleurs que l'Abbé la tenant en chambre & la deshonorant absolument par-là, il étoit bien aise que le Prince de *Condé*, son Cousin & son Amant, en reçût une mortification extraordinaire. Mais enfin l'accommodement du Maréchal d'*Hocquincourt* étant fait, à condition que la Duchesse sortiroit de prison, il fallut la mettre en liberté. On l'envoya à Marlou, où il lui arriva quelque tems après la plus fâcheuse affaire du monde.

L'Abbé *Fouquet* étoit convenu avec elle, que tous les Samedis ils se renvoyeroient réciproquement les lettres qu'il se seroient écrites pendant la semaine, & que ce seroit lui qui les enverroit quérir par un homme qui se diroit à Mademoiselle de *Vertus*. Un jour que cet homme étoit à Marlou, il y arriva un Laquais du Maréchal d'*Hocquincourt* avec une lettre pour la Duchesse, laquelle ayant fait ses réponses, & les ayant données à une Femme de chambre pour les rendre aux Porteurs, celle-ci se méprit, & donna à l'homme de l'Abbé les réponses que sa Maîtresse faisoit au Maréchal, & au Laquais du Maréchal, le paquet destiné à l'Abbé. On peut juger dans quelles allarmes fut la Duchesse sitôt qu'elle sçut l'équivoque, & particulièrement quand on saura que dans la lettre qu'elle

qu'elle écrivoit à l'Abbé, outre mille douceurs, il y avoit encore un grand chapitre contre Madame de *Bregy* qu'elle haïssoit, parce qu'elle avoit naturellement les traits du corps & de l'esprit, que la Duchesse n'avoit que par artifice. Il est certain que celle-ci l'avoit toujours enviée, & ne lui avoit jamais pu pardonner son mérite. Dans un autre endroit elle tailloit en pièces Milord *Montaignu*, & faisoit presque par tout des plaisanteries du Maréchal les plus piquantes du monde. Quand elle songeoit encore aux lettres de l'Abbé, qu'elle lui envoyoit, dans lesquelles il y avoit des tendresses & des emportemens d'amour qui pouvoient être bons à une Maîtresse, mais qui paroïssent d'ordinaire fort ridicules aux personnes indifferentes, & que cela étoit entre les mains d'un Rival glorieux & moqué, elle étoit au desespoir; l'Abbé d'un autre côté ne passoit pas mieux son tems. Pour le Maréchal, si-tôt qu'il eut vu toutes les lettres de l'Abbé, & celle que lui écrivoit la Duchesse, il jugea qu'il pouvoit être obligé un jour de les lui rendre par sa fragilité auprès d'elle, ou par la priere de ses Amis; de sorte que pour se mettre en état de se venger d'elle quand il lui plairoit, il les fit toutes copier, & puis alla montrer les originaux au Duc de *la Rochefoucault*, & à Madame de *Piseux*, qu'il savoit être ennemie de la Duchesse. Après que l'Abbé eut été une nuit à Marlou, il revint à Paris chez le Maréchal, auquel il demanda ses lettres. Le Maréchal ne se contenta pas de

les

les lui refuser, mais il y ajouta toute la raillerie à sa manière dont il put s'aviser. Pendant que le Maréchal se réjouissoit, il tenoit ouverte la lettre de la Duchesse à l'Abbé: celui-ci qui aimoit presque autant se faire tuer, que laisser sa Maîtresse à la discretion de son Rival, comme elle étoit par cette lettre, se jeta dessus, il en déchira la moitié, qu'il alla faire voir à la Duchesse, lui disant, que le Maréchal avoit brûlé l'autre. Cependant le Maréchal en colere de l'entreprise de l'Abbé, lui dit, qu'il sortît promptement de chez lui, & que si quelque considération ne le tenoit, il le feroit jeter par les fenêtres.

Quelque tems après, la Duchesse étant revenue à Paris, crut que pour desabuser le public de mille particularitez que le Maréchal avoit dit d'elle, il falloit qu'elle fit voir à des gens de mérite & de vertu, de quelle manière elle le traiteroit. Elle choisit pour cela la maison du Marquis de *Sourches*, Grand Prévôt de France, auprès de qui & de sa femme elle vouloit particulièrement se justifier. Le rendez-vous étant pris avec le Maréchal, celui-ci s'aperçut de son dessein. Dieu te garde, ma pauvre enfant, lui dit-il en l'abordant, comme se portent mes petites fesses, sont-elles toujours bien maigres? On ne sauroit comprendre l'état où fut la Duchesse de ce discours, celui fut un coup de massue sur la tête, il ne laissa pas de lui venir en pensée de traiter le Maréchal de fol & d'insolent, mais elle crut qu'ayant debuté comme il avoit fait, il entre-

F 7

roit

roit dans un détail le plus honteux du monde pour elle, si elle le faisoit tant soit peu. Le Grand Prévôt & sa femme se regardoient l'un l'autre, & se tournant vers la Duchesse lui trouvoient les yeux baissés : véritablement elle ne changeoit pas de couleur ; mais ceux qui la connoissoient ne la croyoient pas moins embarrassée : enfin le Grand Prévôt prenant la parole, vous avez tort, dit-il, Monsieur le Maréchal, les braves hommes ne doivent jamais rompre en visière aux Dames, on leur doit savoir gré du présent qu'elles font de leur cœur, il ne les faut pas offenser quand elles le refusent. J'en conviens, dit le Maréchal, mais quand leur cœur une fois est donné, si elles changent après cela, il faut qu'elles ayent de grands ménagemens pour ceux qu'elles ont aimez, & quand elles font des railleries d'eux, elles s'exposent à de grands déplaisirs. Vous m'entendez bien, Madame, ajouta-il, se tournant vers la Duchesse, je suis assuré que vous croyez bien que j'ai raison, mais vous me surprenez par votre embarras ; vous devriez être faite à la fatigue depuis le tems que vous faites de méchans tours aux gens qui s'en vengent ; je vous avoué que je n'eusse pas cru, que vous eussiez encore tant de honte que vous en avez ; & en achevant ce discours il sortit, & laissa la Duchesse plus morte que vive. Le Grand Prévôt & sa femme essayèrent de la remettre, en disant que ce qu'avoit dit le Maréchal n'avoit fait aucune impression sur leur esprit ; cependant depuis ce jour-là, ils

n'eurent pas grand commerce avec elle.

Quinze jours après l'Abbé fut obligé d'aller à la Cour qui étoit à Compiègne ; la Duchesse qui prévoyoit le retour en France du Prince de *Condé*, par la Paix générale dont on parloit fort ; & qui ne vouloit pas qu'il la trouvât dans un attachement si honteux pour elle, & qui d'ailleurs lui étoit fort à charge, résolut de le rompre de manière qu'il n'en restât aucun vestige. Dans ce dessein elle s'en alla au logis de l'Abbé, où ayant trouvé celui de ses gens en qui il avoit le plus de confiance, elle lui demanda les clefs du cabinet de son Maître, lui disant qu'elle vouloit lui écrire ; ce Garçon sans pénétrer plus avant, & ne regardant que la passion de l'Abbé pour la Duchesse, lui donna tout aussi-tôt ce qu'elle demandoit. Comme elle se vit seule, elle rompit la serrure de la cassette, où elle savoit que l'Abbé gardoit ses lettres, & non seulement les prit toutes, mais encore d'autres du Prince de *Condé* qu'elle lui avoit sacrifiées, & les alla brûler chez Madame de *Sourches*. L'Abbé ayant trouvé à son retour ce fracas chez lui, s'en alla chez la Duchesse, & commença par la menacer de lui couper le nez, ensuite il cassa un chandelier de cristal, & un grand miroir qu'il lui avoit donné, & sortit après lui avoir dit mille injures. Pendant tout ce vacarme, une femme de chambre de la Duchesse, qui crut que l'Abbé reprendroit tout ce qu'il lui avoit donné, se saisit de la cassette de pierreries de

sa

sa Maîtresse, & l'alla porter chez Madame de *Sourches*, où le soir même la Duchesse l'envoya reprendre, pour la donner en garde à une dévote, parente de sa mere. L'Abbé qui en fut averti le lendemain, alla chez cette dévote enlever de force la cassette. La Duchesse ayant appris la perte qu'elle faisoit fut au desespoir, mais elle ne perdit pas le jugement, elle employa auprès de l'Abbé des gens qui avoient tant de credit auprès de lui, qu'il rendit la cassette, & dans cette restitution ils se racommodèrent aussi bien qu'ils avoient jamais été; & cette reconciliation fut si prompte, que Madame de *Boutteville* étant venue le lendemain consoler la Duchesse sa Fille de l'accident qui lui étoit arrivé, l'Abbé étoit déjà avec elle, qui se cacha dans un cabinet pendant cette visite, d'où il entendit toute la comedie.

Quelque tems après, la Duchesse ne voulut pas se donner toujours la peine de cacher qu'elle revoyoit l'Abbé, & crut que leur querelle ayant fait du bruit, il falloit que leur accommodement fût public: elle se fit donc presser par tous ses amis à la sollicitation de l'Abbé, de lui vouloir pardonner, & enfin en ayant fait une affaire de conscience, la Mere Superieure du Convent de la Misericorde, femme sujette aux visions Beatifiques, les fit parler & embrasser ensemble. Cette entremise décredita un peu la Révérende Mere auprès de la Reine & du Cardinal. Ils ne crurent pas qu'elle eût un commerce si parti-

culier

culier avec Dieu, puis qu'elle se laissoit tromper si facilement par les hommes.

Cependant cette reconciliation ne dura que six mois; le retour en France du Prince de *Condé*, qui s'avançoit tous les jours, fit appréhender à la Duchesse qu'il la trouvât encore sous la domination de l'Abbé, & Mesdames de *Saint Chaumont* & de *Fenquieres* ses Cousines & ses bonnes amies lui firent tant de honte, qu'elle rompit avec lui sous prétexte de dévotion. Il fut fort difficile à l'Abbé de consentir au dessein de la Duchesse, dans un autre tems il ne l'auroit pas fait, mais voyant son crédit auprès du Cardinal fort diminué, & craignant que le Prince de *Condé* qui le haïssoit d'ailleurs, & *Boutteville* qui voudroit vanger la honte qu'il avoit faite à sa Maison, ne le fissent tuer, s'il donnoit à la Duchesse le moindre sujet nouveau de plainte, il cessa de la voir & ne cessa pas de l'aimer.

H I S-

HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES.

LIVRE SECOND.

DANS ce tems-là, Madame *d'Olonne* étoit allée, comme j'ai dit, prier la Comtesse de *Fiesque* de remercier de sa part l'Abbé *Fouquet* de quelque prétendue obligation, qui proprement n'étoit rien, mais elle vouloit faire faire des réflexions à l'Abbé *Fouquet* sur ce compliment, & lui faire comprendre que quand on remercioit les gens de si peu de chose, on leur vouloit avoir de plus grandes obligations. Le même jour que Madame *d'Olonne* vid la Comtesse, elle trouva l'Abbé chez Madame de *Bonnelle*, & là elle lui fit elle-même son compliment; l'Abbé qui étoit bien aise de se faire une affaire avec Madame *d'Olonne*, pour essayer de se guérir de la passion qui lui restoit encore pour Mad. de *Chastillon*, répondit à ses civilités le plus obligeamment qu'il put; & le lendemain la Comtesse l'ayant envoyé quérir, & lui disant ce que Madame *d'Olonne* l'avoit prié de

de lui dire: J'en fai plus que vous, Madame, lui dit-il, & je reçus hier au soir d'elle-même des marques de sa reconnoissance: mais je voudrois bien savoir de vous une chose, ajouta-t-il, si le Comte de *Guiche* n'est point amoureux de Madame *d'Olonne*; car cela étant je veux éviter l'occasion de le devenir, il a eu tant d'égard pour moi en tout rencontre, que je serois ridicule d'en user mal avec lui. Non, lui dit la Comtesse; au moins Madame *d'Olonne* & lui m'ont dit chacun en leur particulier qu'ils ne songeoient point l'un à l'autre; cela étant, repliqua l'Abbé, je vous supplie, Madame, de mander à Madame *d'Olonne* que vous m'avez vu, & que sur ce que vous m'avez dit de sa part, je vous ai paru si transporté de joye, de voir comme elle recevoit ce que je faisois pour elle, que vous ne doutez pas que je ne devienne furieusement amoureux. Et là-dessus, Madame, demandez lui, je vous prie, ce qu'elle feroit si cela étoit. La Comtesse lui ayant promis, l'Abbé sortit, & le lendemain Madame *d'Olonne* ayant reçu ce Billet de la Comtesse, y fit cette réponse.

BILLET.

Vous me demandez ce que je ferois, si l'Abbé *Fouquet* étoit fort amoureux de moi: Je n'ai garde de vous le dire, mais il me plaît toujours autant qu'il me plut avant-hier. Adieu, la *Chastillanne*.

Le

Le Chevalier de Grammont étant arrivé chez la Comtesse un moment après qu'elle eut reçu ce Billet, la trouva au lit; & voyant un papier qui n'étoit qu'à moitié sous son chevet, il le prit. La Comtesse lui ayant redemandé ce papier, le Chevalier lui en rendit un autre à peu près de la même grandeur. Les gens qui étoient alors chez la Comtesse l'occupaient si fort qu'elle ne s'aperçut pas de la tromperie du Chevalier, lequel sortit presque aussi-tôt qu'il l'eut faite. Comme il vid ce que c'étoit, il ne faut pas demander s'il eut de la joye d'avoir en main quelque chose qui pût nuire à Madame d'Olonne, & faire enrager le Comte de Guiche. Il se souvenoit d'avoir été sacrifié à Marillac, & des inquiétudes que son Neveu lui avoit données sur le sujet de la Comtesse, & il étoit bien aisé que l'Abbé le tourmentât à son tour. Le bruit qu'il fit de cette lettre eut tout l'effet qu'il pouvoit souhaiter; le Comte de Guiche eut l'allarme, & consulta Vincuil; ils résolurent ensemble qu'il en parleroit lui-même à l'Abbé, & cependant il écrivit cette lettre à Madame d'Olonne.

L E T T R E.

Vous me désespérez, Madame, mais je vous aime trop pour m'emporter contre vous: peut-être que cette maniere vous touchera plus le cœur que les reproches. Cependant il faut que mon ressentiment tombe sur quelqu'un: &

je

je ne vois personne qui se le soit mieux attiré que la Comtesse. C'est elle assurément qui a embarqué l'Abbé Foucquet à songer à vous, elle est au desespoir que je l'aye quitté. Pour me faire retourner à elle, ou pour se vanger de mon changement, elle me veut donner un Rival qui me chasse, ou qui me dégoûte de vous aimer. Je ne pense pas qu'elle réussisse à l'un ni à l'autre, Madame, mais je ne laisse pas de lui savoir le même gré que si l'un & l'autre étoit arrivé, aussi se doit-elle attendre que je n'aurai plus d'égard pour elle, & qu'il n'y a rien au monde que je ne fasse pour m'en venger.

Madame d'Olonne qui n'étoit pas si assurée du Comte de Guiche, qu'elle n'appréhendât que la Comtesse le pût reprendre, les voulut brouiller au point qu'il ne pût pas y avoir apparemment de réconciliation entr'eux; & pour cet effet, elle n'eut pas plutôt reçu cette lettre, qu'elle l'envoya à la Comtesse. Celle-ci enragée contre le Comte de Guiche, manda à Vincuil de la venir trouver. Je vous ai envoyé querir pour vous dire que votre Ami est un fou, & un impertinent, avec qui je ne veux plus avoir de commerce. Voyez la lettre qu'il vient d'écrire à Madame d'Olonne, il se plaint que je pousse l'Abbé Foucquet à s'embarquer avec sa Maîtresse, & ne se souvient pas qu'il m'a dit qu'il ne songeoit plus à elle. Je vous demande

de pardon pour lui, répondit *Vineuil*, excusez un pauvre Amant, qui parce que l'on lui veut ôter sa Maîtresse, ne fait plus ce qu'il fait, ni à qui s'en prendre; si-tôt que je l'aurai fait revenir à lui, il viendra se jeter à vos pieds. Après quelques autres discours, *Vineuil* sortit, & une heure après rentra avec le Comte de *Guiche*, qui dit tant de choses à la Comtesse, qu'elle lui promit de ne se souvenir plus de sa brutalité. Le lendemain le Comte qui avoit résolu de parler à l'Abbé, l'alla trouver; & l'ayant tiré à part: si nous avons tous deux commencé en même temps, lui dit-il, d'être amoureux de Madame *d'Olonne*, il seroit ridicule de trouver étrange que vous me la disputassiez, aussi ne le ferois-je pas, & je la laisserois décider elle-même par ses faveurs de la bonne fortune de l'un ou de l'autre: mais que vous me veniez troubler dans une affaire où je suis engagé long-temps ayant vous, vous voulez bien que je vous dise que cela n'est pas honnête, & que je vous prie de me laisser en repos auprès de ma Maîtresse, sans me donner d'autres chagrins que ceux qui me viennent de ses rigueurs. Je suis ami de Madame *d'Olonne*, répondit l'Abbé, & rien autre chose, ainsi vous n'avez pas sujet de vous plaindre de moi; si je croiois pourtant que le discours que vous me venez de faire eût été conseillé par des gens qui me voulussent faire des affaires, je vous déclare que je deviendrois votre Rival dès-aujourd'hui. Je sai bien pourquoi je vous parle ainsi

ainsi, & vous me pouvez bien entendre. L'Abbé prétendoit parler de *Vardes* son ennemi mortel, & ami du Comte. Non, répondit le Comte, je ne vous entends point, mais ce que j'ai à vous dire, c'est que la jalousie m'a conseillé de vous venir prier de ne m'en donner plus. L'Abbé lui ayant promis, ils se séparèrent les meilleurs amis du monde. Quelque temps après celui-ci trouvant Madame *d'Olonne* en une visite, elle le tira en particulier, pour lui faire des confidences de bagatelles: l'Abbé aussi ne sachant que lui dire, lui conta l'éclaircissement du Comte, & de lui. Je suis bien aise, lui dit-elle, de voir que vous autres Messieurs disposez de moi comme de votre bien, me voilà donc maintenant au Comte de *Guiche*, puis que vous lui avez fait votre déclaration, que vous ne prétendiez rien à moi. Ah! Madame, répondit l'Abbé, je ne vous donne à personne, si j'étois en pouvoir de le faire, comme je m'aime mieux que qui que ce soit, je vous garderois pour moi; mais sur le soupçon qu'a le Comte de *Guiche* que j'ai de l'amour pour vous, je lui déclare que je n'y songe pas, & cela entre vous & moi, Madame, parce que je me défie de ma bonne fortune. Car... Non, non, interrompit Madame *d'Olonne*, n'achevez pas, Monsieur l'Abbé, de me parler contre votre pensée, vous savez bien que vous n'êtes pas si malheureux que vous dites. L'Abbé se trouvant

vant si pressé, ne put s'empêcher de lui répondre, qu'elle le favoit mieux que lui, que pouvant faire la fortune des Rois mêmes, il croyoit la sienne faite si elle l'en assureoit, & qu'au reste les paroles qu'il avoit données au Comte, ne l'empêcheroient pas de l'aimer, quand il verroit quelque apparence d'être aimé. Cette conversation finit par tant de douceur de la part de Madame d'Olonne, que l'Abbé oublia qu'il aimoit encore Madame de Chastillon, de sorte qu'il se résolut de s'embarquer sans inclination avec Madame d'Olonne: il crut qu'en intéressant le corps par les plaisirs, il pourroit détacher l'esprit, dont les intérêts sont si mêlez. En effet Madame d'Olonne, à qui le temps étoit fort cher, ne laissa pas languir l'Abbé; mais comme leur intelligence ne put pas durer long-temps, sans que le Comte s'en apperçût, celui-ci alla chez elle, pour lui en faire des plaintes. Comme il fut à la porte de sa chambre, il ouït qu'on faisoit quelque bruit, cela l'obligea d'écouter ce que c'étoit: il entendit Madame d'Olonne qui disoit mille douceurs à quelqu'un, sa curiosité redoublant, il regarda par le trou de la serrure, & vit sa Maîtresse faisant des caresses à son Mari, aussi tendres qu'à un Amant: cela ne lui donna pas moins d'indignation que de mépris pour elle, il s'en retourna brusquement à son logis, où ayant pris de l'encre & du papier, il écrivit ceci à Vineuil.

LET.

L E T T R E.

*V*ous ne savez pas, un nouvel Amant de Madame d'Olonne que j'ai découvert, mais quel nouvel Amant, bon Dieu! un Amant bien traité, un Rival domestique. Il n'y a plus moyen de souffrir, c'est d'Olonne que je viens de surprendre sur les genoux de sa femme qui recevoit mille caresses de cette infidèle.

*Je penserois n'être pas malheureux,
Si la Beauté dont je suis amoureux,
Pouvoit enfin se tenir satisfaite
De mille Amans avec un Favori;
Mais j'ennage que la Coquette
Aime encore jusques à son Mari.*

Car enfin, mon Cher, il n'est pas Mari, il a toutes les douceurs des Amans, il regoit d'autres caresses que celles que fait faire le devoir, & il les regoit de jour, qui n'a jamais été que le temps des Amans.

Le lendemain le Comte de Guiche étant retourné chez Madame d'Olonne, laissa pour une autre fois les reproches qu'il avoit à faire sur son mari, & ne voulut pour ce coup parler que de l'Abbé Fouquet. Madame d'Olonne qui étoit remplie de considération, quand il falloit perdre un Amant, non pas tant pour la crainte de son dépit, que parce qu'elle en ôtoit le nombre, dit au Com-

G

te

te de *Guiche* qu'il étoit le Maître de sa conduite, qu'il pouvoit lui prescrire telle maniere de vie qu'il lui plairoit. Que si l'Abbé lui donnoit de l'ombrage, non seulement elle ne le verroit plus, mais qu'il seroit témoin, s'il vouloit, de quel air elle lui parleroit. Le Comte qui n'eût jamais osé lui demander un si grand sacrifice, accepta les offres qu'elle lui en fit: le rendez-vous se prit chez Graf pour le lendemain, où Madame *d'Olonne* seule avec le Comte & l'Abbé, parla ainsi à ce dernier, après avoir tour concerté la veille. Je vous ai prié, Monsieur l'Abbé, de vous trouver ici, pour vous dire en présence de Monsieur le Comte de *Guiche*, que je n'aime & que je ne puis jamais aimer personne que lui; nous avons tous deux été bien aises que vous le sceussiez, afin que vous n'en pretendiez cause d'ignorance. Ce n'est pas, je l'avoue, que vous ayez pris jusques ici d'autre parti avec moi que celui d'ami; mais comme vous n'y entendez pas finesse, peut-être que vous n'avez pas pris garde que vos visites étoient un peu trop fréquentes, & vous sçavez que cela ne plait pas d'ordinaire à un homme aussi amoureux que l'est Monsieur le Comte, quelque confiance qu'il ait en sa Maîtresse. Pour moi je ne veux songer toute ma vie qu'à lui plaire; je vous ai voulu faire cette déclaration afin que sans y penser vous ne vous fiffiez point de méchantes affaires. Soyez mon Ami j'en serai ravie, mais le moins que nous

nous pourrons avoir de commerce ensemble ce fera le meilleur. Oui, Madame, je vous le promets, lui dit l'Abbé, j'entre fort dans les sentimens de Monsieur le Comte de *Guiche*, & j'ai passé par tous les degrez de la jalousie, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons traité ce chapitre lui & moi. Je sais bien ce que je lui ai promis, & je l'assûre que je n'y ai pas contrevenu. Il est vrai, interrompit le Comte, que je ne ferois me plaindre de vous: mais Madame a fort bien dit, que comme vous n'aviez aucun dessein, peut-être vous n'avez cru rien faire contre ce que vous m'avez promis, & les apparences seulement ont été contre vous. Hé bien! lui repliqua l'Abbé, à cela ne tienne que vous soyez heureux, je vous donne parole de ne voir Madame de dessein qu'une fois le mois; car pour les rencontres je n'en puis répondre, mais c'est à vous à prendre vos secrettes pour cela. Après mille civilités de part & d'autre, ils se séparèrent.

On s'étonnera peut-être que l'Abbé souffrit si impatiemment ses Rivaux auprès de la Duchesse de *Chastillon*, & fût si traitable avec Madame *d'Olonne*: mais la raison est qu'avec la première il y avoit de l'amour, & avec l'autre rien que de la débauche; & que le corps peut souffrir des associez, mais jamais le cœur.

Quelque temps après, *d'Olonne* averti de la mauvaise conduite de sa femme, résolut de l'envoyer à la campagne, tant pour l'em-

pêcher de faire de nouvelles sottises, que pour faire cesser les bruits que sa présence renou-
velloit tous les jours : en effet si-tôt qu'elle fut partie, on ne se souvint plus d'elle ; & mille autres copies de Madame d'Olonne, dont Paris est tout plein, firent en peu de temps oublier ce grand Original.

Il arriva même une affaire, qui sans être de la nature de celle de Madame d'Olonne, ne laissa pas de les étouffer pour un temps.

Le Comte de Vivonne, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, & pour qui naturellement Sa Majesté avoit de l'inclination, s'étant retiré à une maison qu'il avoit près de Paris, pour passer les Fêtes de Pâques avec deux de ses Amis, l'Abbé le Camus & Manchini, celui-ci Neveu du Cardinal, & l'autre un des Aumôniers du Roi ; & y ayant passé trois ou quatre jours, sinon dans une grande dévotion, au moins dans des plaisirs fort innocens, le Comte de Guiche, & Manicamp, qui s'ennuyoient à Paris, l'allèrent trouver. Si-tôt que l'Abbé le Camus les vid, les connoissant fort emportez, il persuada Manchini de retourner à Paris, & que dès le lendemain on diroit dans le monde qu'il s'étoit passé entr'eux d'étranges choses : & comme Manchini dès le soir même témoigna ce dessein, Manicamp & le Comte de Guiche proposèrent à Vivonne de prier Bussi de venir passer deux ou trois jours avec eux, lui disant que celui-là pourroit bien remplacer

les

les deux autres. Vivonne en étant demeuré d'accord, écrivit à Bussi au nom de tous, qu'il étoit prié de quitter pour quelque temps le tracas du monde, pour venir avec eux vacquer avec moins de distraction aux pensées de l'Eternité. Avant que de passer outre, il est à propos de faire voir ce que c'étoit que Vivonne & Bussi.

Le premier avoit de gros yeux bleus à fleur de tête, dont les prunelles qui étoient souvent à demi cachées sous les paupières, lui faisoient des regards languissans contre son intention ; il avoit le nez bien fait, la bouche petite & relevée, le teint beau, les cheveux blonds dorez & en quantité ; véritablement il avoit un peu trop d'embonpoint, il avoit l'esprit vif & imaginait bien, mais il songeoit trop à être plaisant, il aimoit à dire des équivoques & des mots de double sens, & pour se faire plus admirer, il les faisoit souvent au logis, & les débitoit comme des inpromptus dans les compagnies où il alloit ; il s'attachoit fort vite d'amitié aux gens sans aucun discernement, quoi qu'il leur trouvât du mérite ou non, il s'en lassoit encore plus vite. Ce qui faisoit un peu plus durer son inclination, c'étoit la flatterie, mais qui ne l'eût point admiré eût eu beau être admirable, il n'en eût pas fait grand' estime. Comme il croyoit qu'une marque de bon esprit étoit la délicatesse pour tous les ouvrages, il ne trouvoit rien à son gré de tout ce qu'il voyoit,

0371

& d'ordinaire il en jugeoit sans connoissance & sans fondement : enfin il étoit tellement aveugle de son propre mérite , qu'il n'en voyoit point en autrui ; & pour parler en Turlupin comme lui , il avoit beaucoup de suffisance , & beaucoup d'insuffisance à la fois , il étoit hardi à la guerre , & timide en amour ; cependant qui l'eût voulu croire ; il avoit mis à mal toutes les femmes qu'il avoit entreprises , & la verité est qu'il avoit échoué auprès de certaines Dames , qui jusques là n'avoient refusé personne.

Roger de Rabutin , Comte de *Buffi* , Mestre de Camp de la Cavalerie légère , avoit les yeux grands & doux , la bouche bien faite , le nez grand tirant sur l'aquilin , le front avancé , le visage ouvert , & la physionomie heureuse , les cheveux blonds , déliés & clairs : il avoit dans l'esprit de la délicatesse & de la force , de la gayeté & de l'enjouement , il parloit bien , il écrivoit juste & agréablement , il étoit né doux , mais les envieux que lui avoient fait son mérite , l'avoient aigri , en sorte qu'il se réjouissoit volontiers avec ses amis aux dépens des gens qu'il n'aimoit pas ; il étoit bon ami & régulier , il étoit brave sans ostentation , il aimoit les plaisirs plus que la fortune , mais il aimoit la gloire plus que les plaisirs : il étoit galand avec toutes les Dames , & fort civil , & la familiarité qu'il avoit avec ses meilleures amies , ne lui faisoit jamais manquer au respect qu'il

qu'il leur devoit. Cette manière d'agir faisoit juger qu'il avoit de l'amour pour elles ; & il est certain qu'il en entroit toujours un peu dans toutes les grandes amitez qu'il avoit ; il avoit bien servi à la guerre & fort long-tems , mais comme de son siècle ce n'étoit pas assez pour parvenir à de grands honneurs , que d'avoir de la naissance , de l'esprit , des services , & du courage ; avec toutes ces qualitez il étoit demeuré à moitié chemin de sa fortune , à cause qu'il n'avoit pas eu la bassesse de flatter les gens , en qui le Mazarin , souverain dispensateur des graces , avoit créance , ou qu'il n'avoit pas été en état de les lui arracher , en lui faisant peur , comme avoient fait la plupart des Maréchaux de son temps.

Buffi donc ayant reçu ce Billet de *Vivonne* , monta à cheval aussi-tôt , & l'alla trouver : il rencontra ses amis fort disposez à se réjouir , & lui qui d'ordinaire ne troublait point les fêtes , fit que la joye fut tout à fait complete. En les abordant , je suis bien aise , mes Amis , dit-il , de vous trouver détachés du monde comme vous êtes , il faut des graces particulières de Dieu pour faire son salut ; dans les embarras des Cours , l'ambition , l'envie , la médifance , l'amour , & mille autres passions y portent ordinairement les gens les mieux nez à des crimes , dont ils sont incapables dans des retraites comme celle-ci ; sauvons nous donc ensemble , mes Amis , & comme pour

152 *Hist. Amoureuse*
 être agréables à Dieu, il n'est pas nécessaire de pleurer ni de mourir de faim, rions, mes Chers, & faisons bonne chere. Ce sentiment-là étant généralement approuvé, on se prépara pour la chasse l'après-dinée, & l'on mit ordre d'avoir des concerts d'instrumens pour le lendemain. Après avoir couru quatre ou cinq heures, ces Messieurs vinrent affamez faire le plus grand repas du monde. Le souper étant fini, qui avoit duré trois heures, pendant lesquelles la Compagnie avoit été dans cette gayeté qui accompagne toujours la bonne conscience, on fit amener des chevaux pour se promener dans le parc. Ce fut là que ces quatre Amis se trouvant en liberté, pour s'encourager à mépriser davantage le monde, proposèrent de médire de tout le genre humain; mais un moment après, la réflexion fit dire à *Bussi*, qu'il falloit excepter leurs bons Amis de cette proscription générale. Cet avis ayant été approuvé, chacun demanda au reste de l'assemblée quartier pour ce qu'il aimoit: cela étant fait, & le signal donné pour le mépris des choses d'ici bas, ces bonnes Ames commencèrent le Cantique qui suit.

CANTIQUE.

*Q*ue *Deodatus* est heureux
 De baiser ce Bec amoureux,
 Qui d'une oreille à l'autre va. Alleluya.

Si

des GAULES. 153
 Si le Roi venoit à mourir,
 Monsieur ne se pourroit tenir,
 De dire en chantant libera, Alleluya.
 La Reine veut un autre V.....
 Mais on n'en a pas à credit,
 Et la Pauvrette maille n'a. Alleluya.
 Le Mazarin est bien lassé,
 De f. . . . un c. . . si bas pas percé,
 Qui sent si fort le faguena. Alleluya.
 La d'Orleans & la Vaudis,
 Se servent de godemichis,
 Car de. . . . pour elles il n'y a. Alleluya.
 La Mothe disoit l'autre jour,
 A Richelieu, faisons l'amour,
 Embrassons nous & cetera. Alleluya.
 Chemerault lui disoit, Frippon,
 Prenez moi la motte du. . . .
 Et laissez l'autre motte là. Alleluya.
 Si vous voulez savoir pourquoi,
 On f. . . la Bonneuil malgré soi,
 de son calibre n'y a. Alleluya.
 A Clerambaut disoit Gourdon,
 Mettez moi le. . . dans le. . .
 Pour voir comme cela fera. Alleluya.
 Je ne sai comme quoi Fouilloux,
 G 5. Peut.

154 *Hist. Amoureuse*
Peut avoir . . . tant de coups,
Sans avoir une fois mis bas. Alleluya.

Quand Dalluy ne la . . . pas bien,
Elle lui dit . . . tu villain,
La a passé par là. Alleluya.

De Méneville & de Brion,
S'il sort jamais un Embrion,
Fils de son Père il ne sera. Alleluya.

Quand Marsillac au monde vint,
Pour deffaire les Philistins,
Machoire d'Asne il apporta. Alleluya.

On peut juger qu'ayant débuté par-là, tout fut compris dans le Cantique, à la réserve des amis de ces quatre Messieurs; mais comme le nombre en étoit petit, le Cantique fut grand, tel, que pour ne rien oublier, il faudroit pour lui seul faire un volume. Une partie de la nuit s'étant passée en ces plaisirs champêtres, on résolut de s'aller reposer; chacun donc se quitta fort satisfait de voir le progrès que l'on commençoit de faire dans la dévotion. Le lendemain Vivonne & Buffi s'étant levez plus matin que les autres, allèrent dans la chambre de Manicamp; mais ne l'ayant pas trouvé, & le croyant dans le Parc à la promenade, ils allèrent dans la chambre du Comte de Guiche, avec lequel ils le trouvèrent couché: vous voyez, mes amis, leur dit Manicamp, que je tâche de profiter des
cho-

choses que vous dites hier touchant le mépris du monde, j'ai déjà gagné sur moi d'en mépriser la moitié, & j'espère que dans peu de temps, hors mes amis particuliers, je ne ferai pas grand cas de l'autre. Souvent on arrive à même fin par différentes voyes, lui répondit Buffy, pour moi je ne condamne point vos manieres, chacun se sauve à sa guise, mais je n'irai point à la beatitude par le chemin que vous tenez. Je m'étonne, dit Manicamp, que vous parliez comme vous faites, & que Madame de Sevigny ne vous ait pas rebuté d'aimer les femmes. Mais à propos de Madame de Sevigny, dit Vivonne, je vous prie de nous dire pourquoi vous rompi-tes avec elle; car on en parle différemment, les uns disent que vous étiez jaloux du Comte du Lude, & les autres que vous la sacrifiâtes à Madame de Monglas, & personne n'a cru comme vous l'aviez dit tous deux, que ce fût une raison d'intérêt. Quand je vous aurai fait voir, repliqua Buffy, qu'il y a six ans que j'aime Madame de Monglas, vous croirez bien qu'il n'entroit point d'amour dans la rupture qui se fit l'année passée entre Madame de Sevigny & moi. Ah, mon Cher, interrompit Vivonne, que nous vous serions obligés, si vous vouliez prendre la peine de nous conter une histoire amoureuse. Mais auparavant dites nous, s'il vous plait, ce que c'est que Madame de Sevigny; car je n'ai jamais vu deux personnes s'accorder sur son sujet: c'est la définir en peu de mots que ce que vous
G. 6. dites

0374

dites-là , répondit Buffy, on ne s'accorde point sur son sujet , parce qu'elle est inégale , & qu'une seule personne n'est pas assez longtemps bien avec elle , pour remarquer le changement de son humeur ; mais moi qui l'ai toujours vûe dès son enfance , je vous en veux faire un fidele rapport.



H I S.

HISTOIRE
De Madame
DE SEVIGNY.

MADAME de *Sevigny*, continua-t-il, a d'ordinaire le plus beau teint du monde, les yeux petits & brillans, la bouche platte, mais de belle couleur; le front avancé, le nez seul semblable à soi, ni long ni petit, carré par le bout, la mâchoire comme le bout du nez, & tout cela qui en détail n'est pas beau, est à tout prendre assez agreable: elle a la taille belle sans avoir bon air, elle a la jambe bien faite, la gorge, les bras & les mains mal taillés, elle a les cheveux blonds, déliez & épais, elle a bien dansé, & a l'oreille encore juste, elle a la voix agreable, elle fait un peu chanter: voilà pour le dehors à peu près comme elle est faite. Il n'y a point de femme qui ait plus d'esprit qu'elle, & fort peu qui en ayent autant; sa maniere est divertissante, il y en a qui disent que pour une femme de qualité son caractère est un peu trop badin. Du temps que je la voyois, je trouvois ce jugement-là ridicule, & je sauvois son burlesque sous le nom de gayeté; aujourd'hui qu'en ne la voyant plus son grand feu ne m'ébloüit pas, je demeure

meure d'accord qu'elle veut être trop plaisante: si on a de l'esprit, & particulièrement de cette sorte d'esprit qui est enjoué, on n'a qu'à la voir, on ne perd rien avec: elle vous entend, elle entre juste en tout ce que vous dites, elle vous devine, & vous mène d'ordinaire bien plus loin que vous ne pensez aller; quelquefois aussi on lui fait bien voir du pais, la chaleur de la plaisanterie l'emporte, & en cet état elle reçoit avec joye tout ce qu'on lui veut dire de libre, pourveu qu'il soit enveloppé; elle y répond même avec usure, & croit qu'il y iroit du sien, si elle n'alloit pas au delà de ce qu'on lui a dit; avec tant de feu, il n'est pas étrange que le discernement soit médiocre: ces deux choses étant d'ordinaire incompatibles, la nature ne peut faire de miracle en sa faveur; un sot éveillé l'emportera toujours auprès d'elle sur un honnête homme sérieux. La gayeté des gens la préoccupe, elle ne jugera pas si on entend ce qu'elle dit, la plus grande marque d'esprit qu'on lui peut donner, c'est d'avoir de l'admiration pour elle; elle aime l'encens, elle aime d'être aimée, & pour cela elle sème afin de recueillir, elle donne de la louange pour en recevoir, elle aime généralement tous les hommes, quelque âge, quelque naissance, & quelque mérite qu'ils aient, & de quelque profession qu'ils soient tout lui est bon, depuis le Manteau Roial jusques à la Soutanne, depuis le Sceptre jusques à l'écritoire. Entre les hommes elle aime mieux un Amant qu'un ami.

ami, & parmi les Amans les gays que les tristes, les mélancoliques flattent sa vanité, les éveillez son inclination; elle se divertit avec ceux-ci, & se flatte de l'opinion qu'elle a bien du merite d'avoir pu causer de la langueur à ceux-là.

Elle est d'un temperament froid, au moins si on en croit feu son Mari, aussi lui avoit-il l'obligation de sa vertu comme il disoit; toute sa chaleur est à l'esprit. A la vérité elle récompense bien la froideur de son temperament; si l'on s'en rapporte à ses actions, je croi que la foi conjugale n'a point été violée; si l'on regarde l'intention c'est une autre chose. Pour en parler franchement, je croi que son Mari s'est tiré d'affaire devant les hommes, mais je le tiens cocu devant Dieu: cette Belle qui veut être à tous les plaisirs, a trouvé un moyen seur, à ce qu'il lui semble, pour se réjouir sans qu'il en coûte rien à sa réputation: elle s'est faite amie à quatre ou cinq Prudes, avec lesquelles elle va en tous les lieux du monde, elle ne regarde pas tant ce qu'elle fait qu'avec qui elle est; en ce faisant, elle se persuade que la compagnie honnête rectifie toutes ses actions, & pour moi je pense que l'heure du Berger, qui ne se rencontre d'ordinaire que tête à tête avec toutes les femmes, se trouveroit plutôt avec celle-ci au milieu de sa famille. Quelquefois elle refuse hautement une partie de promenade publique, pour s'établir à l'égard du monde dans une opinion de grande régularité.

larité, & quelque temps après croyant marcher à couvert sur le refus qu'elle aura fait éclatter, elle fera quatre ou cinq parties de promenades particulières. Elle aime naturellement les plaisirs; deux choses l'obligent quelquefois de s'en priver, la politique & l'inégalité, & c'est par l'une ou par l'autre de ces raisons-là que bien souvent elle va au Sermon le lendemain d'une assemblée. Avec quelques façons qu'elle donne de temps en temps au public, elle croit préoccuper tout le monde, & s'imagine qu'en faisant un peu de bien & un peu de mal, tout ce que l'on pourroit dire, c'est que l'un portant l'autre elle est honnête Femme. Les flatteurs dont sa petite Cour est pleine, lui en parlent bien d'autre manière, ils ne manquent jamais de lui dire qu'on ne sauroit mieux accorder qu'elle fait la sagesse avec le monde, & le plaisir avec la vertu. Pour avoir de l'esprit & de la qualité, elle se laisse un peu trop éblouir aux grandeurs de la Cour; le jour que la Reine lui aura parlé, & peut-être demandé seulement avec qui elle sera venue, elle sera transportée de joye, & long-temps après elle trouvera moyen d'apprendre à tous ceux desquels elle se voudra attirer le respect; la manière obligeante avec laquelle la Reine lui aura parlé. Un soir que le Roi venoit de la faire danser, s'étant remise à sa place, qui étoit auprès de moi, il faut avouer, me dit-elle, que le Roi a de grandes qualitez, je crois qu'il obscurcira la gloire de tous ses pré-

dé-

décesseurs. Je ne pus m'empêcher de lui rire au nez, voyant à quel propos elle lui donnoit ces louanges, & lui répondre, on n'en peut pas douter, Madame, après ce qu'il vient de faire pour vous; elle étoit alors si satisfaite de Sa Majesté, que je la vis sur le point, pour lui témoigner sa reconnoissance, de crier vive le Roi.

Il y a des gens qui ne mettent que les choses saintes pour bornes à leur amitié, & qui feroient tout pour leurs amis à la réserve d'offenser Dieu. Ces gens-là s'appellent amis jusques aux Autels: l'amitié de Madame de *Sevigny* a d'autres limites, cette Belle n'est amie que jusques à la bourse, il n'y a qu'elle de jolie femme au monde, qui se soit deshonorée par l'ingratitude, il faut que la nécessité lui fasse grand' peur, puisque pour en éviter l'ombre, elle n'apprehende pas la honte. Ceux qui la veulent excuser, disent qu'elle défère en cela au conseil de gens qui savent ce que c'est que la faim, & qui se souviennent encore de leur pauvreté. Qu'elle tienne cela d'autrui, ou qu'elle ne le doive qu'à elle-même, il n'y a rien de si naturel, que ce qui paroît dans son Oeconomie.

La plus grande application qu'ait Madame de *Sevigny*, est à paroître tout ce qu'elle n'est pas; depuis le tems qu'elle s'y étudie, elle a déjà appris à tromper ceux qui ne l'avoient guère connuë, ou qui ne s'appliquent pas à la connoître: mais comme il y a des gens qui ont pris en elle plus d'intérêt que d'autres, ils

0377

ils l'ont découverte, & se sont apperçus malheureusement pour elle, que tout ce qui reluit n'est pas or.

Madame de *Sevigny* est inégale jusques aux prunelles des yeux, & jusques aux paupieres, elle a les yeux de différentes couleurs, & les yeux étant les miroirs de l'ame, ces inégalitez sont comme un avis que donne la nature à ceux qui l'approchent, de ne pas faire un grand fondement sur son amitié.

Je ne fai si c'est parce que ses bras ne sont pas beaux, qu'elle ne les tient pas trop chers, ou qu'elle ne s'imagine pas faire une faveur, la chose étant si générale, mais enfin les prend & les baise qui veut; je pense que c'est assez pour lui persuader qu'il n'y a point de mal, qu'elle croit qu'on n'y a point de plaisir. Il n'y a plus que l'usage qui la pourroit contraindre, mais elle ne balance pas à le choquer plutôt que les hommes, sachant bien qu'ayant fait les modes, quand il leur plaira, la bienfiance ne sera plus renfermée dans des bornes si étroites.

Voilà, mes Chers, le portrait de Madame de *Sevigny*: son bien qui accommodoit fort le mien, parce que c'étoit un parti de ma maison, obligea mon Pere à souhaiter que je l'épousasse; mais quoi que je ne la connusse pas alors si bien que je fais aujourd'hui, je ne répondis point au dessein de mon Pere; certaine maniere étourdie dont je la voyois agir, me la faisoit appréhender; & je la trouvois la plus jolie fille du monde pour être
fem-

femme d'un autre. Ce sentiment-là m'aida fort à ne la point épouser; mais comme elle fut mariée un peu de tems après moi, j'en devins amoureux, & la plus forte raison qui m'obligea d'en faire ma Maîtresse, fut celle qui m'avoit empêché de souhaiter d'être son Mari.

Comme j'étois son proche Parent, j'avois un fort grand accez chez elle, & je voyois les chagrins que son Mari lui donnoit tous les jours, elle s'en plaignoit à moi bien souvent, & me prioit de lui faire honte de mille attachemens ridicules qu'il avoit: je la servis en cela quelque tems fort heureusement, mais enfin le naturel de son Mari l'emportant sur mes conseils, de propos délibéré je me mis dans la tête d'être amoureux d'elle, plus par la commodité de la conjoncture, que par la force de mon inclination. Un jour donc que *Sevigny* m'avoit dit qu'il avoit passé la veille la plus agréable nuit du monde, non seulement pour lui, mais pour la Dame avec qui il l'avoit passée: vous pouvez croire, ajouta-t-il, que ce n'est pas avec votre cousine; c'est avec *Nimon*. Tant pis pour vous, lui dis-je, ma cousine vaut mille fois mieux; & je suis assuré que si elle n'étoit votre femme, elle seroit votre Maîtresse. Cela pourroit bien être, répondit-il. Je ne l'eus pas quitté que j'allai tout compter à Madame de *Sevigny*: il y a bien de quoi se vanter à lui, me dit-elle, en rougissant de dépit. Ne faites pas semblant de savoir cela, lui répondis-je; car
vous

vous en voyez la conséquence. Je croi que vous êtes fol, reprit-elle, de me donner cet avis, ou que vous croyez que je sois folle. Vous le feriez bien plus, Madame, lui repliquai-je, si vous ne lui rendiez pas la pareille, que si vous lui redissiez ce que je vous ai dit: vengez vous, ma belle Cousine, je serai de moitié de la vengeance; car enfin vos intérêts me sont aussi chers que les miens propres. Tout beau, Monsieur le Comte, me dit-elle, je ne suis pas si fâchée que vous le pensez. Le lendemain ayant trouvé *Sevigny* au Cours, il se mit avec moi dans mon Carrosse: aussi-tôt qu'il y fût, je pense, dit-il, que vous avez dit à votre cousine ce que je vous contai hier de *Ninon* parce qu'elle m'en a touché quelque chose: moi, lui repliquai-je, je ne lui en ai point parlé, Monsieur. Mais comme elle a de l'esprit, elle m'a dit tant de choses sur le chapitre de la jalousie, qu'elle rencontre quelquesfois la vérité. *Sevigny* s'étant rendu à une si bonne raison, me remit sur le chapitre de sa bonne fortune; & après m'avoir dit mille avantages qu'il y avoit d'être amoureux, il conclut par me dire qu'il le vouloit être toute sa vie, & même qu'il l'étoit alors de *Ninon* autant qu'on le pouvoit être, qu'il s'en alloit passer la nuit à *Saint Cloud* avec elle & avec *Vassé*, qui leur donnoit une fête, & duquel ils se moquoient ensemble. Je lui redis ce que je lui avois dit mille fois, que quoi que sa femme fût sage, il en pourroit faire tant, qu'en-

qu'enfin il la desespéreroit, & que quelque honnête homme venant amoureux d'elle, dans le tems qu'il lui feroit de méchans tours, elle pourroit peut-être chercher des douceurs dans l'amour & dans la vengeance, qu'elle n'auroit pas envisagé dans l'amour seulement, & là-dessus nous étant séparés, je me retirai chez moi, & j'écrivis cette lettre à sa femme.

LETTRE.

JE n'avois pas tort hier, Madame, de me désoler de votre imprudence, vous avez dit à votre mari ce que je vous dis: vous voyez bien que ce n'est pas pour mes intérêts que je vous fais ce reproche; car tout ce qui ni'en peut arriver, est de perdre son amitié; & pour vous, Madame, il y a bien plus à craindre. J'ai pourtant été assez heureux pour le desabuser: au reste, Madame, il est tellement persuadé qu'on ne peut être honnête homme sans être toujours amoureux, que je desespere de vous voir jamais contente, si vous n'aspirez qu'à être aimée de lui: mais que cela ne vous allarme pas, Madame, comme j'ai commencé de vous servir, je ne vous abandonnerai pas en l'état où vous êtes: vous savez que la jalousie a quelquesfois plus de vertu pour retenir un cœur que les charmes, & que le mérite; je vous conseille d'en donner à votre mari, ma belle Cousine, & pour cela je m'offre à vous. Si vous le faites revenir par-là, je vous aime assez pour recommencer mon premier personnage de votre agent auprès de lui, & me faire sacrifier encore pour vous rendre heu-

heureuse, & s'il faut qu'il vous échappe, aimez moi, ma Cousine, & je vous aiderai à vous venger de lui en vous aimant toute ma vie.

Le Page à qui je donnai cette lettre l'étant allé porter à Madame de *Sevigny*, la trouva endormie, & comme il attendoit qu'on l'éveillât, *Sevigny* arriva de la Campagne: celui-ci ayant sçu de mon Page que je n'avois point instruit là-dessus, ne prévoyant pas que le mari dût arriver si-tôt; ayant sçu, dis-je, qu'il avoit une lettre à rendre de ma part à sa femme, la lui demanda sans rien soupçonner, & l'ayant luë à l'heure même, lui dit de s'en retourner, & qu'il n'y avoit nulle réponse à faire. Vous pouvez juger comme je le reçus, je fus sur le point de le tuer, voyant le danger où il avoit exposé ma cousine, & je ne dormis pas une heure cette nuit-là. *Sevigny* de son côté ne la passa pas meilleure que moi, & le lendemain après de grands reproches qu'il fit à sa femme, il lui défendit de me voir, elle me le manda, & qu'avec un peu de patience tout cela s'accorderoit un jour.

Six mois après *Sevigny* fut tué en duel par le Chevalier d'*Albret*, sa femme parut inconsolable de sa mort; les sujets qu'elle avoit de le haïr étant connus de tout le monde, on crut que sa douleur n'étoit que grimace. Pour moi qui avois plus de familiarité avec elle que les autres, je n'attendis pas si long-tems qu'eux à lui parler de choses agréables, & bien-tôt après je lui parlai d'amour, mais sans façon, &

& comme si je n'eusse jamais fait autre chose: elle me fit une de ces réponses d'Oracle, que les femmes font d'ordinaire dans les commencemens, que ma passion qui étoit assez tranquille me fit paroître peu favorable; peut-être aussi l'étoit-elle, je n'en fai rien. Que si Madame de *Sevigny* n'avoit pas intention de m'aimer, on ne peut pas avoir plus de complaisance pour elle que j'en eus en ce rencontre. Cependant comme j'étois son plus proche parent du côté le plus honorable, elle me fit mille avances pour être son ami, & moi qui lui trouvois une maniere d'esprit qui me réjouïssoit, je ne fus pas fâché de demeurer sur ce pied-là auprès d'elle. Je la voyois presque tous les jours, je lui écrivois, je lui parlois d'amour en riant, je me brouillois avec mes plus proches, pour servir de mon credit & de mon bien ceux qu'elle me recommandoit: enfin si elle eût eu besoin de tout ce que j'ai au monde, je lui aurois eu grande obligation de me donner lieu de l'en assister. Comme mon amitié ressembloit assez à l'amour, Madame de *Sevigny* en fut assez satisfaite, tant que je n'aimai point ailleurs; mais le hazard, comme je vous dirai ensuite, m'ayant fait aimer Madame de *Precy*, ma cousine ne me témoigna plus tant de tendresse qu'elle faisoit, lors qu'elle croyoit que je n'aimois rien qu'elle. De tems en tems nous avions de petites brouilleries, qui véritablement s'accordoient, mais qui laissoient dans mon cœur, & je croi dans le sien, des se-

semences de divisions au premier sujet que nous en aurions l'un ou l'autre, & qui même étoient capables d'aigrir des choses indifférentes. Enfin s'étant présenté une occasion où j'avois besoin de Madame de *Sevigny*, & où sans son assistance j'étois en danger de perdre ma fortune, cette ingrate m'abandonna, & me fit en amitié la plus grande infidélité du monde. Voilà, mes Chers, ce qui me fit rompre avec elle, & bien loin de la sacrifier à Madame de *Monglas*, comme on a dit, celle-ci, que j'aimois il y avoit déjà long-tems, m'empêcha de faire tout l'éclat que méritoit une telle ingratitude. *Bussy* ayant cessé de parler, qu'est-ce que c'est donc, lui dit *Vivonne*, que tout ce que l'on dit du Comte du *Lude* & de Madame de *Sevigny*? a-t-il été bien avec elle? Avant que de vous répondre à ceci, reprit *Bussy*, il faut que vous sachiez ce que c'est que le Comte du *Lude*.

Il a le visage petit & laid, beaucoup de cheveux, la taille belle: il étoit né pour être fort gras; mais la crainte d'être incommodé & désagréable, lui a fait prendre des soins si extraordinaires pour s'amaigrir, qu'enfin il en est venu à bout; véritablement sa belle taille lui a coûté quelque chose de sa santé, il s'est gâté l'estomac par les diètes qu'il a faites, & le vinaigre dont il a usé. Il est adroit à cheval, il danse bien, il fait bien des armes, il est brave, il s'est fort bien battu contre *Vardes*, & on lui a fait injustice quand on a douté de sa valeur; le fondement de cette

mé-

médifance est que toute la jeunesse de sa volée ayant pris parti dans la guerre, il s'est contenté de faire une Campagne en Volontaire; mais cela vient de ce qu'il est paresseux, & aime ses plaisirs; en un mot il a du courage, & n'a point d'ambition, il a l'esprit doux, il est agréable avec les femmes, il en a toujours été bien traité, & il ne les aime pas long-tems. Les raisons que l'on voit de ses bonnes fortunes, outre la réputation d'être discret, sont la bonne mine, & d'avoir de grandes parties pour l'amour; mais ce qui le fait réussir par tout seurement, c'est qu'il pleure quand il veut, & que rien ne persuade tant les femmes qu'on aime, que les larmes. Cependant soit, qu'il lui soit arrivé des malheurs tête à tête, soit que ses envieux veulent que ce soit sa faute de n'avoir point d'enfans, il ne deshonne pas trop les gens qu'il aime. Madame de *Sevigny* est une de celles pour qui il a eu de l'amour, mais sa passion finissant lorsque cette Belle commençoit d'y répondre, ces contretems l'ont sauvé, ils ne se sont pu rencontrer; & comme il l'a toujours vûe depuis, quoi que sans attachement, on n'a pas laissé de dire qu'elle l'avoit aimé: & bien que cela ne soit pas vrai, c'étoit toujours le plus vraisemblable à dire. Il a été pourtant le foible de Madame de *Sevigny*, & celui pour qui elle a eu plus d'inclination, quelque plaisanterie qu'elle en ait voulu faire. Cela me fait resouvenir d'un couplet de *Chanson* qu'elle fit, où elle faisoit parler ainsi Madame de *Sourdy*, qui étoit grosse.

H

On

0381

On dit que vous avez tous yeux,
Ce qui rend un homme amoureux;
J'entends un honnête homme,
Et non pas comme celui que je sai,
Qui ne fait point le mal que j'ai.

Personne au monde n'a plus de gayeté, plus de feu, ni l'esprit plus agreable qu'elle. Menage en étant devenu amoureux, & sa naissance, son âge, & sa figure, l'obligeant de cacher son amour autant qu'il pouvoit, se trouva un jour chez elle, dans le tems qu'elle vouloit sortir pour aller faire quelque emplette. Sa Damoiselle n'étant pas en état de la suivre, elle dit à Menage de monter dans son Carosse avec elle, & qu'elle ne craignoit point que personne en parlât. Celui-ci badinant en apparence, mais en effet étant fâché, lui répondit qu'il lui étoit bien rude de voir qu'elle n'étoit pas contente des rigueurs qu'elle avoit depuis si long-tems pour lui, mais qu'elle le méprisât encore au point de croire qu'on ne pouvoit dire rien de lui & d'elle. Mettez-vous, lui dit-elle, mettez-vous dans mon Carosse, si vous me fâchez je vous irai voir chez vous. Comme Bussy achevoit ces dernieres paroles, on vint dire à ces Messieurs que l'on avoit servi sur table: ils allèrent dîner, & le repas s'étant passé avec la gayeté ordinaire, ils s'en allèrent dans le Parc, où ils ne furent pas plûtôt, qu'ils prièrent Bussy de leur raconter l'Histoire de Madame de Monglas & de lui; ce que leur ayant accordé, il commença de cette maniere.

HIS

HISTOIRE
De Madame
DE MONGLAS
ET DE BUSSY.

Cinq ans avant la brouillerie de Madame de Sevigny & de moi, m'étant trouvé au commencement de l'hyver à Paris, fort ami de la Feuillade & de Darcy, nous nous mîmes tous trois dans la tête d'être amoureux: & parce que nous ne voulions pas que nos affaires nous séparassent les uns des autres, nous jettâmes les yeux sur tout ce qu'il y avoit de jolies femmes, pour voir si nous n'en pourrions point trouver trois qui fussent aussi amies que nous, ou qui le pussent devenir. Nous ne cherchâmes pas long-tems sans rencontrer ce qu'il nous falloit. Mesdames de Monglas, de Precy, & de l'Isle étoient fort amies & fort aimables; mais comme peut-être eussions-nous eu de la peine à nous accorder sur le choix, & que le mérite de ces Dames n'étoit pas si égal, que nos inclinations nous portassent à les aimer également, nous convinmes de faire trois billets

H 2

de

de leurs trois noms, de les mettre dans une bourse, & de nous en tenir en les tirant à ce que le sort en ordonneroit. Madame de *Monglas* échut à *la Feuillade*, Madame de *l'Isle* à *Darcy*, & Madame de *Precy* à moi. La fortune en ce rencontre montra bien qu'elle est aveugle; car elle fit une faveur à *la Feuillade* dont il ne connut pas si bien le prix que j'eusse fait, mais il falut me contenter de ce qu'elle m'avoit donné: & comme je n'avois vu que cinq ou six fois Madame de *Monglas*, je crus que les soins que j'allois rendre à Madame de *Precy*, effaceroient de mon ame l'ébauche d'une passion.

Nous nous embarquâmes donc auprès de nos Maîtresses: *la Feuillade* ayant témoigné quinze jours ou trois semaines de l'amour à Madame de *Monglas* par des assiduités, se résolut enfin de lui en parler. D'abord il trouva une femme qui sans faire trop la sévère lui parut si naturellement ennemie des engagements, qu'il faillit à desespérer de réussir auprès d'elle, ou du moins d'y réussir promptement; il ne se rebuta point, & quelque tems après il la trouva plus incertaine, & enfin il la pressa tant, & lui parut si amoureux, qu'elle lui permit d'espérer d'être aimé quelque jour. Mais avant que de passer outre, il est à propos de faire la peinture de Madame de *Monglas* & de *la Feuillade*.

Madame de *Monglas* a les yeux petits, noirs & brillans, la bouche agreable, le nez un peu

peu retrouffé, les dens belles & nettes, le teint trop vif, les traits fins & delicats, & le tour du visage agreable, elle a les cheveux noirs, longs & épais; elle est propre au dernier point, & l'air qu'elle souffle est plus pur que celui qu'elle respire; elle a la gorge la mieux taillée du monde, les bras & les mains faits au tour, elle n'est ni grande ni petite; mais d'une taille fort aisée, & qui sera toujours agreable, si elle la peut sauver de l'incommodité de l'embonpoint. Madame de *Monglas* a l'esprit vif & pénétrant, comme son teint, jusques à l'excès, elle parle & elle écrit avec une facilité surprenante; & le plus naturellement du monde; elle est souvent distraite en conversation, & on ne lui peut dire guere de choses d'assez grande conséquence pour occuper toute son attention; elle vous prie de lui apprendre quelquesfois une nouvelle; & comme vous commencez la narration, elle oublie sa curiosité; & le feu dont elle est pleine, fait qu'elle vous interrompt pour vous parler d'autre chose.

Madame de *Monglas* aime la musique & les vers, elle en fait d'assez jolis, elle chante mieux que femme de France de sa qualité; personne ne danse mieux qu'elle, elle craint la solitude, elle est bonne amie, jusques à prendre brutalement le parti de ceux qu'elle aime, quand on en veut mal parler devant elle, & jusques à leur donner tout son bien s'ils en avoient besoin: elle garde religieusement leurs secrets, elle fait fort bien vivre avec

tout le monde, elle est civile comme il faut que le soit une femme de qualité: Et quoi qu'elle aime assez à ne fâcher personne, sa civilité tient plus de la gloire que de la flatterie, cela fait qu'elle ne gagne pas les cœurs si tôt que beaucoup d'autres plus insinuanes; mais quand on connoit sa fermeté, on s'attache bien plus fortement à elle.

La Feuillade n'est pas tout-à-fait pour homme, ce que Madame de *Monglas* est pour femme, ce sont des mérites différens; celui-ci néanmoins a quelque faux brillant, qui peut éblouir d'abord les étourdis, mais qui ne trompe pas les gens qui font des réflexions. Il a les yeux bleus & vifs, la bouche grande, le nez court, les cheveux frisez & un peu ardens, la taille assez belle, les genoux en dedans, il a trop de vivacité, il parle fort, & veut toujours être plaisant, mais il ne fait pas toujours ce qu'il veut, cela s'entend avec les honnêtes gens; car pour le peuple & les esprits médiocres, avec qui il ne faut qu'avoir toujours la bouche ouverte pour rire ou pour parler, il est admirable: il a l'esprit léger, & le cœur dur jusques à l'ingratitude, il est envieux, & c'est lui faire outrage, que d'avoir de la prospérité: il est vain & fanfaron, & à son avènement dans le monde, il nous avoit si souvent dit qu'il étoit brave, qu'on faisoit conscience d'en douter; cependant on fait conscience aujourd'hui de le croire.

Je vous ai dit que Madame de *Monglas*, persuadée qu'il avoit une violente passion pour

pour elle, lui avoit laissé croire qu'il pouvoit espérer d'être aimé. Tout autre que *la Feuillade* eût fait de cette affaire la plus agréable affaire du monde, mais il étoit logé comme je vous ai dit, & n'aimoit que par boutades; il en faisoit assez pour échauffer sa Maîtresse, & trop peu pour lui faire prendre parti. Quand je disois à cette Belle qu'il l'aimoit fort, parce que *la Feuillade* m'avoit prié devant elle de parler pour lui en son absence, elle se moquoit de moi, & me faisoit remarquer quelques endroits de son procédé qui détruisoient les bons offices que je lui voulois rendre. Je ne laissois pas de l'excuser, & ne pouvant toujours sauver sa conduite, je justifiois au moins ses intentions. Nous étions à peu près en ces termes *Darcy* & moi avec Madame de *Precy* & de *l'Isle*, c'est-à-dire, qu'elles vouloient bien que nous les aimassions, mais véritablement nous faisons mieux notre devoir auprès d'elles, que *la Feuillade* auprès de Madame de *Monglas*. Enfin trois mois s'étant passés, pendant lesquels cette Belle se trouvoit plus engagée par les choses que je lui avois dites en faveur de *la Feuillade*, que par l'amour qu'il lui avoit témoigné, il falut que cet Amant allât servir à l'Armée à un Régiment d'Infanterie qu'il avoit. Cet adieu lui fit sentir qu'elle avoit dans le cœur pour *la Feuillade* un peu plus de bonté qu'elle n'avoit cru jusques-là: elle lui en laissa voir quelque chose; mais quoi que c'en fût assez pour rendre un honnête homme heureux,

cela ne pouvoit pas choquer la vertu la plus sévère. *La Feuillade* en partant lui fit mille protestations de l'aimer toute sa vie, quand même elle s'opiniâtreroit toujours à ne point répondre à sa passion, & lui & moi la pressâmes tant de lui accorder la permission de lui écrire, qu'elle y consentit.

Quelque tems avant ce départ, m'apercevant que le commerce que j'avois pour mon ami avec sa Maîtresse, m'avoit plus touché le cœur pour elle, en me la faisant connoître de plus près, & que les efforts que j'avois fait pour aimer Madame de *Precy* ne m'avoient point guéri de Madame de *Monglas*, je résolus de ne la plus voir si souvent, pour n'être pas partagé sans cesse entre l'honneur & l'amour propre. Tant que *la Feuillade* fut à Paris, sa Maîtresse ne prit pas garde que je la voyois moins qu'à l'ordinaire: mais lors qu'il fut parti, elle connut du changement en ma maniere de vivre, & cela la mit en peine, croyant que ma retraite étoit une marque du refroidissement de *la Feuillade*, de qui même après son départ elle n'avoit reçu aucune nouvelle. Quelques jours après m'ayant envoyé prier de l'aller trouver: que vous ai-je fait, Monsieur, me dit-elle, que je ne vous vois plus? Votre ami a-t-il quelque part à vos absences? Non, lui dis-je, Madame, cela ne regarde que moi. Comment, dit-elle, vous ai-je donné quelque sujet de vous plaindre? Non, Madame, lui repliquai je, je ne me saurois plaindre que de la fortune; l'embar-

ras

ras avec lequel je dis cela, l'obligea de me presser de lui en dire davantage. Hé quoi! ajouta-t-elle, me cacherez-vous vos affaires à moi, qui vous fais voir tout ce que j'ai dans le cœur? Si cela étoit, je me plaindrois de vous. Ha que vous êtes pressante! lui répondis-je, est-ce avoir de la discrétion, que d'arracher le secret à son ami? Et ne devriez-vous pas croire que je ne vous dois pas dire le mien; puis que je ne vous le dis pas en l'état où je suis avec vous? ou plutôt ne le devriez-vous pas deviner, Madame, puisque... Ah n'achevez pas, m'interrompit-elle, j'ai peur de vous entendre, j'ai peur d'avoir sujet de me fâcher & de perdre l'estime que je fais de vous. Non, non, Madame, lui dis-je, ne craignez rien, je suis en l'état que vous ne voulez pas apprendre, & je ne laisse pas de faire mon devoir: mais puisque nous en sommes venus si avant, je m'en vai vous dire tout le reste. Aussi-tôt que je vous vis, Madame, je vous trouvai fort aimable, & chaque fois que je vous voyois ensuite, vous me paroissiez plus belle que la dernière; je ne sentoispourtant encore rien d'assez pressant dans ces commencemens pour m'obliger de vous chercher, mais j'étois fort aise quand je vous rencontrois. La première chose à quoi je m'aperçus que je vous aimois, Madame, ce fut au chagrin que me donnoit votre absence, & comme j'étois sur le point de m'abandonner à ma passion, & de songer aux moyens de vous la faire connoître, Dar-

H. 5

22

cy, la Feuillade & moi, tirâmes au sort, auprès de qui, de vous, de Madame de Precy, & de Madame de l'Isle, chacun de nous s'attacheroit. Quoi que ce que j'avois pour vous dans le cœur, Madame, fût encore bien foible, je n'aurois pas mis au hazard une chose de cette conséquence, si je n'eusse été jusques-là fort heureux; mais enfin ma fortune changea pour ce coup; car vous échutés à la Feuillade, & j'aurois bien plus gagné de perdre toute ma vie, qu'en ce malheureux moment: toute ma consolation fut, comme j'ai dit, que l'attachement que j'allois avoir pour Madame de Precy, que j'avois autrefois aimée, m'arracheroit du cœur ce que j'y avois de commencé pour vous, mais inutilement, Madame. Vous jugez bien que le commerce que l'intérêt de mon ami m'obligeoit d'avoir avec vous, me donnant lieu de vous connoître plus particulièrement, & de remarquer en vous des principes admirables pour l'amour, je ne pus me défendre d'une passion, que votre beauté seulement avoit fait naître. Lors que la Feuillade me pria de le servir, je sentis quelque chose au delà de la joye qu'on a d'ordinaire de servir son ami, & je m'aperçus bien-tôt après, que sans le vouloir tromper j'étois ravi de me mêler de ses affaires, pour avoir seulement le plaisir de vous voir de plus près. Mais faisant réflexion qu'il pouvoit à la fin me donner d'effroyables peines, cela, Madame, m'a obligé de vous voir moins souvent; & quoi que vous n'y ayez pas pris garde,

de, que depuis le départ de la Feuillade, il y a déjà plus de quinze jours, que j'ai retranché de mes visites. Ce n'est pas, Madame, que vous n'ayez pu remarquer jusques ici, que j'ai servi mon ami, comme je me fusse servi moi-même, je l'ai justifié quelquefois lors qu'il étoit aparemment coupable, & que je pouvois, si j'eusse voulu, le ruiner auprès de vous sans paroître infidèle, laissant faire le ressentiment de mille fautes que vous prétendiez qu'il faisoit contre l'amour qu'il vous avoit témoigné. Mais je vous avoué que mon devoir me coûte trop en vous voyant, pour ne pas épargner, en ne vous voyant plus, tous les efforts qu'il faut que je fasse auprès de vous. Au reste, Madame, je ne vous aurois jamais dit les raisons de ma retraite, si vous ne me les aviez jamais demandées. Il n'y a rien de plus honnête, Monsieur, me repliqua Madame de Monglas, que ce que vous faites aujourd'hui: mais il faut achever de faire votre devoir, vous devriez mander à votre ami l'état de toutes choses, afin qu'il ne soit pas surpris quand il apprendra peut-être par d'autres voyes que vous ne me voyez presque plus, & qu'il ne s'attende pas inutilement à vos bons offices auprès de moi; & là-dessus Madame de Monglas m'ayant fait apporter de l'encre & du papier, j'écrivis cette lettre.

L E T T R E

de Bussy à la Feuillade.

Puisque de la manière que j'en use, l'amour que j'ai pour votre Maîtresse, n'offense ni mon honneur, ni l'amitié que je vous dois, je puis bien sans honte vous l'apprendre : & au contraire je me deshonorerai en vous le cachant. Sachez que je n'ai pu voir long-tems Madame de Monglas sans l'aimer; que m'en étant aperçu j'ai cessé de la voir, & que m'envoyant chercher aujourd'hui pour savoir de moi d'où pouvoit venir le sujet d'une si prompte retraite, je lui ai dit que je l'aimois; mais que pour ne rien faire contre mon devoir je ne la verrois plus. J'ai cru vous en devoir donner avis, afin que vous preniez d'autres mesures auprès d'elle, & que vous voyez dans le malheur qui m'est arrivé de devenir votre Rival, que je ne suis point indigne de votre amitié, ni de votre estime.

Ayant lu cette lettre à Madame de Monglas, hé bien, Madame, lui dis-je, ce procédé là est-il net? Ah! Monsieur, repliqua-t-elle, il n'y a rien de si beau: mais quoi que je croye que vous avez la plus belle ame du monde, il seroit bien difficile que vous mêlant des affaires de votre Rival, trouvant mille raisons de vous rendre l'un à l'autre de mauvais offices, & croyant profiter de nos brouilleries, vous resistassiez,

dans

dans l'amour que vous avez pour moi, à la tentation de nous mettre mal ensemble: & comme vous avez de l'esprit, il ne seroit pas mal aisé de faire en sorte qu'il parût que l'un ou l'autre eût tort, & de rejeter sur l'un de nous deux, ou sur la fortune, le malheur dont vous seul seriez la cause. Quand même votre Ami cesseroit de m'aimer par sa propre inconstance, après ce que je sai de vous, je croirois toujours, si vous vous mêliez de nos affaires, que ce seroit par vos artifices: vous avez donc bien raison, Monsieur, de ne me plus voir, & quoi que je perde infiniment en ce rencontre, je ne puis m'empêcher de louer cette action. Après quelques autres discours sur cette matiere, je fortis pour envoyer la lettre que j'avois écrite à la Feuillade, & dix jours après voici la réponse que j'en reçus.

R E S P O N S E

de la Feuillade à Bussy.

Vous avez fait votre devoir, mon Cher, & je vai faire le mien; j'ai plus de confiance en vous que vous-même, je vous prie donc de voir toujours Madame de Monglas, & de me servir auprès d'elle. Quand on est aussi délicat sur l'intérêt que vous me le paroissez, on est assurément incapable de trahir ses amis: mais quand le mérite de Madame de Monglas

vous

vous auroit tellement aveuglé, que vous ne seriez plus en état de vous en retirer, je vous excuserois volontiers sur les nécessitez qu'il y a de l'aimer quand on la connoît parfaitement.

Avec cette lettre il y en avoit encore une pour Madame de Monglas, la voici.

L E T T R E

de la Feuillade à Madame de Monglas.

JE ne suis pas surpris, Madame, d'apprendre que mon Ami vous aime, je m'étonne-vois bien plus qu'un honnête homme qui vous void, & qui vous parle tous les jours, conservât son cœur auprès de tant de mérite. Il me mande qu'il ne veut plus vous voir de peur de succomber à l'inclination qu'il a pour vous, & moi je le prie de ne se pas retirer, sur l'assurance que j'ai qu'il aura plus de force qu'il ne pense, & que quand même il ne pourroit plus résister, vous ne donneriez pas votre cœur à un Traître, après l'avoir refusé au plus fidèle Amant du monde.

Aussi tôt que j'eus reçu ces deux lettres, je les allai porter à Madame de Monglas. Mais pour ne pas nuire à mon Ami, de qui la Maîtresse étoit fort délicate, j'effaçai toute la fin de la lettre qu'il m'écrivoit, depuis l'endroit où il me mandoit, que quand le mérite de Madame de
Mon-

Monglas m'auroit tellement aveuglé, que je ne serois pas en état de me retirer, il m'excuseroit sur la nécessité qu'il y avoit de l'aimer, quand on la connoissoit bien. J'eus peur qu'elle ne jugeât comme moi, que cet endroit ne fût fort galant, mais peu tendre. Vous avez raison, répondit le Comte de Guiche, & non seulement cet endroit, mais les deux lettres me paroissent bien écrites, mais indifférentes. La suite, repliqua Bussy, ne vous desabusera pas.

Vous saurez donc, continua-t-il, que Madame de Monglas voiant cette rature, me demanda que c'étoit: je lui dis que la Feuillade me parloit d'une affaire de conséquence qui me regardoit. Puis qu'il souhaite, me dit-elle, que vous continuiez de me voir, j'y consens; mais, Monsieur, c'est à condition que vous ne me parlerez jamais des sentimens que vous avez pour moi. Je le ferai puisque vous le voulez, lui repliquai-je: ce n'est pas que je ne vous en dussé parler sans vous devoir être suspect; car quoi que je vous aime plus que ma vie, si pour reconnoître mon amour vous méprisiez celui de mon ami, en cessant de vous estimer, je cesserois de vous aimer aussi: ce n'est pas assurément à cause que vous êtes belle, Madame, c'est encore parce que vous n'êtes pas coquette, que je vous aime. Je le croi, Monsieur, me dit-elle, mais puis que vous ne désirez ni ne prétendez rien, ne m'aimez plus; car qu'est-ce qu'un amour sans désirs &
sans

sans espérances? Je ne prétends rien, lui dis-je, mais j'espère & je désire. Et que pourriez-vous désirer? reprit-elle. Je souhaite, repliquai-je, que *la Ecuillade* ne vous aime plus, & que cela vous soit indifférent. Et quand cela seroit, reprit-elle, croiriez-vous en être plus heureux? Je ne sai si je le ferois, Madame, lui dis-je, mais au moins en serois-je plus près que je ne suis, & là-dessus je fis ce couplet de *Chanson*.

*Si vous aimer seulement
Est un assez grand tourment ;
Vous pouvez juger du mal,
Que l'on a quand il faut être
Confident de son Rival.*

Ce qui me consolait un peu dans la vûë de toutes les peines que me donnoit un amour sans esperances, c'est que j'étois sur le point d'avoir la Charge de Maître de Camp Général de la Cavalerie, & que cette Charge m'obligeant d'aller bien-tôt à l'Armée, l'honneur me gueriroit d'un amour qui n'étoit pas heureux. Quelques jours avant que de partir, je voulus adoucir le chagrin que me donnoit la violence que je me faisois à cacher ma passion, & pour cet effet je donnai à Madame de *Sevigny* une fête si belle & si extraordinaire, que vous serez assurément bien aise que je vous en fasse la description.

Premierement figurez-vous dans le jardin du Temple, que vous connoissez, un bois que deux

deux allées croisent: à l'endroit où elles se rencontrent, il y avoit un assez grand rond d'arbres, aux branches desquels on avoit attaché cent chandeliers de cristal; dans un des côtés de ce rond, on avoit dressé un theatre magnifique, dont la décoration méritoit bien d'être éclairée comme elle étoit, & l'éclat de mille bougies que les feuilles des arbres empêchoient de s'échapper, rendoit une lumiere si vive en cet endroit, que le Soleil ne l'eût pas éclairé davantage: aussi par cette même raison les environs en étoient si obscurs, que les yeux ne servoient de rien: la nuit étoit la plus tranquille du monde; d'abord la Comédie commença, qui fut trouvée fort plaifante: après ce divertissement vint quatre violons, qui aiant joué des ritournelles, jouèrent des branles, des courantes, & de petites danses. La Compagnie n'étoit pas si grande qu'elle étoit bien choisie; les uns dansoient, les autres voyoient danser, & les autres de qui les affaires étoient plus avancées, se promenoient avec leurs Maîtresses dans des allées où l'on se touchoit sans se voir: cela dura jusques au jour, & comme si le Ciel eût agi de concert avec moi, l'Aurore parut quand les bougies cessèrent d'éclairer. Cette fête réussit si bien, qu'on en manda les particularités par tout, & à l'heure qu'il est, on en parle avec admiration; il y en eut qui crurent que Madame de *Sevigny* en ce rencontre, n'étoit que le prétexte de Madame de *Precy*, mais la verité fut, que je donnai cette fête à Ma-

186. *Hist. Amoureuse*
 à Madame de *Monglas*, sans lui oser dire,
 & je croi qu'elle s'en douta, sans m'en rien
 témoigner. Cependant je badinois avec elle
 devant le monde, je lui disois toujours quel-
 ques douceurs en riant, & je lui fis ce cou-
 plet de sarabands, que vous avez oui dire
 assurément.

*De tous côtés
 On vous désire,
 Mais quand vos yeux ôtent les libertez,
 On veut aussi que votre ame soupire.
 Sur votre cœur j'ai fait une entreprise,
 Et ma franchise
 Ne tient à rien;
 Mais j'ai bien peur, adorable *Belize*,
 Que votre cœur soit plus dur que le mien.*

Vous jugez bien, qu'ayant ces sentimens
 pour Madame de *Monglas*, mes soins pour
 Madame de *Precy* étoient médiocres: je vi-
 vois pourtant le mieux du monde avec elle,
 & mon peu d'empressement s'accordoit fort
 bien avec sa tiédeur. Cependant lors qu'elle
 commença à soupçonner que j'aimois Mad-
 ame de *Monglas*, elle se rechauffa pour moi;
 & fut fâchée quand elle vid que je ne faisois
 pas de même pour elle. J'admirai là-dessus
 le caprice des Dames, elles ont du chagrin
 de perdre un Amant qu'elles ne veulent pas
 aimer; mais avec tout cela, ce que faisoit Ma-
 dame de *Precy* n'étoit pas si surprenant, que
 ce que faisoit Madame de *l'Isle*; j'avois parlé
 d'a-

des GAULES. 187
 d'amour à la premiere, & il n'étoit pas fort
 étrange qu'elle y prît quelque intérêt; mais
 pour Madame de *l'Isle*; à qui je n'avois ja-
 mais témoigné que de l'amitié, je ne puis
 assez m'étonner de la maniere dont vous allez
 entendre qu'elle en usa. Si-tôt qu'elle soup-
 çonna mon amour pour Madame de *Monglas*,
 il n'y a pas de ruses dont elle ne se servit pour
 s'en bien éclaircir; elle me disoit quelquefois
 en riant, que j'en étoit amoureux; tantôt
 elle m'en disoit du bien, & parce que je
 craignois qu'elle ne voulût par là découvrir
 ce que j'avois dans le cœur, j'étois assez réser-
 vé sur les louanges; une autre fois elle en di-
 soit du mal, & moi qui étois bien aise d'ap-
 prendre à Madame de *Monglas* qu'elle étoit
 trompée de s'attendre à l'amitié de Madame
 de *l'Isle*, ayant trouvé celle-ci en mille autres
 rencontres trahissant Madame de *Monglas*, je
 la laissois dire, & lui donnois une audience
 fort favorable, pour lui faire croire que j'y
 prenois plaisir: enfin ne pouvant plus souffrir
 un soir l'emportement qu'elle avoit contre el-
 le, j'en avertis Madame de *Monglas*, ce qui
 fut cause qu'elles rompirent ensemble, &
 que dans la fuite, cette Belle eut toutes les
 raisons du monde de croire que j'avois vé-
 ritablement de l'amour pour elle.

0390

MAXIMES
D'AMOUR,
AVEC
UNE LETTRE

Ecritte au Duc

DE SAINT AGNAN,
PAR LE
COMTE DE BUSSY.

0391

MAXIMES
D'AMOUR.
QUESTIONS.
SENTIMENS ET PRECEPTES.

PREMIERE PARTIE.

De l'Amour qui espère.

Savoir ce que c'est que l'amour ?

*Vous qui vivez comme des bêtes,
Quand vous soupirez nuit & jour,
Et ne savez ce que vous faites,
Amans, quand vous faites l'amour,
Votre ignorance est extrême.
Mais sachez pour en sortir,
Que l'amour est un desir,
D'être aimé de ce qu'on aime.*

De quelle maniere il faut que les Dames
se conduisent, pour ne se pas perdre de répu-
tation en aimant.

*Beau sexe où tant de grace abonde,
Qui charmez la moitié du monde,
Aimez.*

Aimez, mais d'un amour couvert,
 Qui ne soit jamais sans mystère.
 Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
 C'est la manière de le faire.

S'il y a des secrets pour être aimé?

Si vous voulez rendre sensible
 L'objet dont vous êtes charmé,
 (Pourvu que dans le cœur il n'ait rien d'imprimé)
 La recette en est infallible:
 Aimez & vous serez aimé.

Si l'on peut espérer à la fin de se faire
 aimer d'une coquette?

Si vous aimez une coquette,
 Qui soit insensible à vos maux,
 Qui vous flatte, puis vous maltraite,
 Et vous accable de rivaux:
 Ne vous rebutez point, quelque sot s'iroit pendre,
 Ne vous rebutez pas, vous la verrez changer,
 Attendez l'heure du Berger,
 Tout vient à tems qui peut attendre.

Quel est l'effet des larmes en amour?

Pleurez, Amans, aux pieds de vos Maîtresses,
 Si vous voulez attirer leurs tendresses.
 Qui pleure quand il faut des pleurs,
 En amour est maître des cœurs.

Sur

Sur le même sujet.

Amans qui n'avez point de charmes,
 Ni de grace à vous exprimer,
 Si vous voulez vous faire aimer,
 Apprenez à verser des larmes:
 Les fots qui pleurent à propos
 Sont souvent préférés aux diseurs de bons mots.

Si l'on peut discerner le vrai d'avec le
 faux amant?

Lorsque l'on veut examiner,
 (Sans prendre intérêt dans l'affaire)
 Le faux amant & le sincère,
 Il est aisé de deviner.
 Il n'en est pas de même,
 Belle Iris, quand on aime:
 Et voulez-vous savoir comment
 En ce cas-là l'aveuglement
 D'ordinaire est extrême,
 Et qu'un trompeur à point nommé,
 Persuade quand il soupire?
 C'est qu'on désire d'être aimé,
 Et qu'on croit tout ce qu'on désire.

Si les grands plaisirs de l'amour sont dans
 la tête ou dans les sens?

Je ne borne pas aux désirs
 La passion la plus honnête,
 Mais en amour les grands plaisirs
 Sont dans la tête.

I

Quels

Quelles sont les véritables marques d'une grande passion ?

*Vous demandez chaque jour
Quelles sont d'un grand amour
Les preuves indubitables.
Les soins, les empressements,
Sont les marques véritables
Des véritables amans.*

S'il se faut voir long-tems pour s'aimer ?

C'est dans les premiers jours qu'on se sent enflamer,

Quand on attend plus tard, il n'en va pas de même ;

*Si l'on voit quelque tems les gens sans les aimer,
Rarement on les aime.*

Sur le même sujet.

*Vous nous dites d'un ton de Maître,
Que pour aimer il faut connoître ;
Voulez-vous savoir justement,
Ce qu'enseigne l'expérience ?
L'amour vient de l'aveuglement,
L'amitié de la connoissance.*

Si l'on a toujours l'idée présente de son amant, ou de sa Maîtresse en leur absence ?

*Lorsque l'on aime extrêmement,
Et qu'on languit dans une absence ;
Iris, on songe incessamment
A la cause de sa souffrance ;
Mais si par fois on s'en dispense,*

(S)

(Si l'on peut citer des dictons)

On en revient bien-tôt à ses moutons.

Lequel est le plus difficile de passer de l'amitié à l'amour, ou de retourner de l'amour à l'amitié ?

*Je tiens qu'il est fort difficile,
Quand on a tendrement soupiré plus d'un jour,
De faire à l'amitié retour,
Mais on n'en voit pas un de mille,
D'une longue amitié passer jusqu'à l'amour.*

Quelle difference il y a de l'amour des hommes à celui des femmes ?

*L'amour de la maîtresse a de la violence,
Je le sai par expérience,
Je le pourrois justifier.
Iris, s'il a de la constance,
Je ne dis pas ce que j'en pense ;
Mais vous ne me sauriez nier,
Que l'amant n'aime le dernier.*

Si l'est vrai que l'amour rend les gens fous ?

*Vous qui prônez incessamment,
Qu'on est fou quand on est amant ;
Apprenez, en une parole,
Ce que l'amour est en effet :
Il est fou dans une ame folle,
Et sage dans un cœur bien-fait.*

Sur le même sujet.

*Je suis contre ce sentiment
 Qu'on est fou, quand on est amant :
 On peut fort bien lorsque l'on aime,
 Avoir encor de la raison ;
 Mais lorsqu'en tous lieux & qu'en toute saison
 La prudence est extrême,
 L'amour n'est pas de même.*

Si une grande amitié est compatible avec un grand amour, pour deux personnes différentes ?

*Lorsque l'amour nous remplit bien,
 Hors cela nous ne sentons rien :
 Quand on a pour Tirsis une extrême tendresse,
 On n'aime Philis qu'à demi :
 Enfin sur ce chapitre, on ôte à sa Maîtresse,
 Tout ce qu'on donne à son ami.*

Si l'on peut apprendre à aimer par règles, comme l'on apprend les autres choses ?

*Quand à m'aimer je vous convie,
 Vous m'en demandez des leçons ;
 Il n'y faut pas tant de façons,
 Ayez-en seulement envie,
 L'amour saura bien vous former ;
 Aimez, & vous saurez aimer.*

En quel endroit on aime mieux, à la Ville, ou à la Campagne ?

D'or

*D'ordinaire à la Cour les cœurs sont tourmentez
 De l'amour & de la fortune :
 A la Ville souvent on voit trop de beantez,
 Pour être fort constant pour une.
 Mais rien ne fait diversion,
 Aux Champs, à noire passion.*

Pourquoi l'on voit si souvent des femmes de mérite, aimer de mal honnêtes gens, & d'honnêtes gens aimer des femmes sans mérite ?

*Lorsque l'on commence d'aimer,
 On cache le désagréable ;
 On montre ce qu'on a d'aimable ;
 On veut plaire, on veut enflamer ;
 La plus aigre est douce & traitable.
 Mais après que l'un l'autre on a pu se charmer,
 On ne se contraint plus, pas même aux bienseances :
 Ensuite chacun se déplaît :
 Mais de peur, en rompant, de perdre ses avances,
 On en demeure où l'on en est.*

Quelle est la plus aimable Maîtresse de la prude ou de la coquette ?

*Sylvandre dans l'incertitude,
 Quelle il aimeroit mieux, la coquette ou la prude,
 Et ne pouvant enfin se résoudre à choisir,
 Me demanda quelle victoire
 Serait plus selon mon desir.
 Voulez-vous, lui dis-je, me croire,
 La prude donne plus de gloire,
 La coquette plus de plaisir.*

S'il faut prendre au pied de la lettre tout ce que disent les amans ?

L'hyperbole plaît aux amans,
Tout est siècle pour eux, ou bien tout est momens,
Et jamais au milieu leur calcul ne demeure:
Ils vont tous dans l'extrémité,
Ils disent que leur bien ne dure qu'un quart
d'heure,
Et leur mal une éternité.

Si un grand amour peut compatir avec une grande gayeté ?

Tirsis, quand tu viens voir Caliste,
Tu lui parois toujours content :
Cependant il est très constant,
Que qui dit amoureux, dit triste.
Prends donc un air plus sérieux,
Fais voir ton amour dans tes yeux ;
Car tant que l'on te verra rire,
On ne croira jamais que tu désire.

Sur le même sujet.

Je ne veux pas, Iris, que sans cesse on soupire,
Mais lorsqu'un grand amour a bien surpris
un cœur,
Quoi qu'on soit plus content, on aime moins à rire,
Et le véritable air est celui de langueur.

Quels sont les temperamens les plus propres à l'amour ?

Tous

Tous les temperamens sont propres à l'amour,
Mais véritablement les uns plus que les autres.
Amans plains de langueur, ne changez pas les
vôtres,

Avec les gens de feu, vous perdrez au retour.
De ceux-ci la chaleur a plus de violence,
Mais d'ordinaire ils ont moins de persévérance :
Et quand ils aimeroient aussi fidèlement,
Toujours font-ils l'amour moins agreablement.
Je leur conseillerois en changeant leur nature,
De prendre, afin de plaire, en de certains momens,
De la langueur au moins le ton & la figure :
Car en se contraignant dans les commencemens,
Enfin ils pourroient fort bien prendre,
Et l'air & la manière tendre.

S'il est vrai qu'un amant ne soit jamais content ?

Lorsque l'on commence d'aimer,
Pour l'objet aimé l'on soupire ;
Si-tôt qu'on a pu l'enflamer,
La crainte de le perdre est un cruel martyre ;
De sorte qu'il est vrai de dire,
Qu'on n'est jamais content quand on est amoureux ;
Mais que qui n'aime pas est encor moins heureux.

Si le desir de plaire n'est pas une fuite du dessein d'aimer ?

Vous voulez qu'on vous trouve belle ;
Cependant vous êtes cruelle,

Et vous nous assurez qu'on ne peut vous charmer,
Je ne vous croi pas trop sincère;
Car enfin lorsque l'on veut plaire,
C'est signe que l'on veut aimer.

Lequel est le plus seur à une Dame pour
se faire fort aimer, d'être facile, ou difficile
à se rendre?

Si vous voulez nos cœurs jusqu'à l'éternité,
Et ne trouver jamais la fin de nos tendresses;
Faites vous bien valoir par la difficulté;
Car ce qui fait durer nos feux pour nos Maîtresses,
(Outre leur complaisance, & leur fidélité)
C'est la peine & le tems qu'elles nous ont coûté.

Ce qu'on doit croire du dépit d'un amant?

Lorsqu'à nos vœux la belle Iris contraire,
Se rit des maux que l'on souffre en l'aimant,
On fait dessein au fort de sa colère,
De la quitter, & l'on en fait serment;
Mais des sermens que le dépit fait faire,
Contre un objet qu'on aime chèrement,
Autant en emporte le vent.

Si le plus de mérite est préférable au plus
d'amour?

Vous souhaitez que je vous dise,
Qui je choisirois pour amant,
D'un homme d'un petit génie,
Qui m'aimeroit infiniment,
Ou d'un homme à mérite rare

Qui

Qui m'aimeroit par manière d'aquit?
Puisqu'il faut que je me déclare,
Je baiserois les mains au bel esprit.
En voici la raison, Carité,
Raison plus claire que le jour,
Il est bon en amour d'avoir bien du mérite,
Mais nécessairement il y faut de l'amour.

Si l'on peut aimer sans espérance?

Lorsque vous trouvez un amant,
Qui vous dit que sous votre empire,
Son cœur incessamment soupire,
Sans espoir de soulagement:
Sans une modeste apparence,
Il vous veut surprendre en effet:
Car pour aimer sans espérance,
Personne ne l'a jamais fait.

Comment une femme en doit user lorsqu'un
homme qu'elle ne veut pas aimer lui
écrit?

Quand quelque galant vous écrit,
Dont vous méprisez la conquête,
Vous croyez être fort honnête,
De lui mander que ce qu'il dit
Ne fait que vous rompre la tête.
Apprenez que c'est une erreur,
Et qu'en de telles conjonctures,
Iris, c'est faire une faveur,
Que de répondre des injures.

S'il convient à un homme d'être un peu
bizarre avant que d'être aimé?

I s.

Je

Je tiens qu'on a peu de raison,
 D'être tyran étant Patron:
 Le bon succès en est fort rare;
 Mais il faut qu'on soit insensé,
 Pour vouloir faire le bizarre,
 Avants qu'on soit récompensé.

Si c'est une nécessité qu'il faille aimer une fois en sa vie ?

Il faut avoir un jour,
 Belle Iris, de l'amour,
 Ou, comme un bien fort désirable,
 Ou, comme un mal inévitable.

Si l'on peut avoir une forte passion pour deux personnes en même tems ?

Tout ce que nous a voulu dire,
 L'Auteur de la Philis de Scire,
 N'est rien qu'un jeu de son esprit:
 Car je tiens qu'il est impossible
 D'être pour deux objets en même tems sensible;
 Qui partage l'amour, aussi-tôt le détruit.

Quel est l'équipage nécessaire à un amant ?

Vous qui sous l'amoureux empire,
 Voulez vous donner tout entier,
 Ayez, & soye, & plume, & cire,
 De bonne ancre, & de bon papier:
 Car un amant dont l'écritoire
 N'est pas toujours en bon état,
 C'est un homme cherchant la gloire,
 Qui va sans armes au combat.

MAXIMES
 D'AMOUR,
 QUESTIONS,
 SENTIMENS ET PRECEPTES.

SECONDE PARTIE.

De l'Amour qui jouit.

Savoir quelle est la force de la sympathie ?

Iris, quand du destin la volonté suprême,
 A fait de notre amour l'isfaillible complot,
 Si-tôt que l'on se voit, le cœur dit que l'on s'aime,
 Et l'on le croit au premier mot.

Ce qui témoigne le plus d'amour, de l'extrême jalousie, ou de l'extrême confiance ?

Quoi, serez-vous toujours contente ?
 Ne vous plaindrez-vous point de moi ?
 Ah! votre flâme, Iris, n'est pas fort violente,
 Car un grand amour nous tourmente,
 Et souvent sans raison nous donne de l'effroi.
 Enfin l'extrême confiance,
 Tient beaucoup de l'indifférence.

Sur le même sujet.

*Je craindrois fort une Maîtresse,
 Dont la fausse délicatesse,
 Et le cœur trop rempli d'amour,
 Me tourmenteroient nuit & jour.
 C'est un grand bourreau de la vie
 Que l'excès de la jalousie;
 Mais je tiens qu'en seroit encor plus tourmenté
 De l'extrême tranquillité.*

Comment il faut que les honnêtes gens
 soient jaloux, & quand il faut qu'ils rom-
 pent ?

*Je veux qu'à sa Maîtresse un amant se confie,
 Et que pour toute jalousie
 Il soit quelquefois allarmé
 De n'être pas assez aimé.
 Mais si la Dame est inquiète,
 Que l'amant la trouve coquette;
 Cela sans en pouvoir douter,
 Je le condamne à la quitter.*

Si c'est un grand mal à un amant que le
 mari de sa Maîtresse soit un peu jaloux ?

*Bien loin de me mettre en courroux
 Contre votre mari jaloux,
 Je l'aime, Iris, plus que ma vie.
 C'est l'Intendant de mes plaisirs.
 Il donne par sa jalousie*

Sur le même sujet.

*Quand pour rompre notre commerce,
 Votre esprit jaloux nous traverse,
 Tirsis, vous réveillez nos soins
 Qui s'endormoient dans le ménage.
 Si nous nous voyons un peu moins,
 Nous nous aimons bien davantage.*

Sur le même sujet.

*Ce que j'ai de plaisirs avecque ma Sylvie,
 Je le dois à la jalousie
 D'un mari, qui par là rechauffe mon amour.
 Le pouvoir que j'avois de la voir chaque jour,
 Me rendoit Langés auprès d'elle;
 Mais si tôt qu'il m'eut dit de ne plus voir la belle,
 Je la vis en secret, & je devins Saucour.*

S'il faut donner des jalousies ?

*C'est un méchant moyen, Sylvie,
 Que d'employer la jalousie,
 Pour retenir le cœur de son amant.
 Aimez-le bien, point d'autre stratagème.
 Car pour donner du plaisir en aimant,
 Il faut qu'un cœur se garde de lui-même.*

Quelle est la raison entre autres pourquoi
 les passions finissent, & le bon moien de s'ai-
 mer toujours ?

Je tiens que la possession
Fréquente, commode, & tranquille ;
Est la mort à la Cour, aux Champs, & dans
la Ville

De la plus grande passion.
Amans donc qui mourez d'envie,
De vous aimer toujours ; un peu de jalousie,
D'absence & de difficultez,
Vous feront passer entêtez,
Tout le reste de votre vie.

Sur quoi il faut rompre avec sa Maîtresse ?

On pardonne l'étourderie,
On peut même oublier mainte coquetterie,
(Quoique ce soient d'amour les vrais péchez
mortels :)
Mais l'infidélité jamais on ne l'oublie,
Et comme on est ami jusqu'aux Autels,
On est amant jusqu'à la perçdie.

Ce qu'on doit faire quand on s'aperçoit
qu'on est moins aimé ?

Vous dites qu'il se faut attendre
D'être moins aimé chaque jour,
Et que pour voir affoiblir un amour,
On n'est doit pas être moins tendre :
Pour moi je tiens que c'est abus,
Et conseille alors l'inconstance,
Ne trouvant point de différence
Entre aimer moins, ou n'aimer plus.

S'il ne se faut rien pardonner en amour ?

On

On seroit fort brutal de ne pardonner rien
Aux gens qu'on aime bien.
Au contraire il est vraisemblable
Qu'après avoir été coupable,
On sera desormais de faillir moins capable.
Mais, Iris, quand on voit qu'on retombe toujours,
On doit compter alors sur de foibles amours,
Et sur de telles conjectures,
On peut prendre d'autres mesures.

Pour quelles raisons & de quelle maniere
on cesse d'aimer ?

Je veux dire comment l'on peut quitter un jour,
Afin que les fots n'en abusent :
L'infidélité rompt l'amour,
Et les petites fautes l'usent.

De quelle maniere il faut qu'une Maîtresse
se rompe avec son amant qui l'aime encore ?

Si vous voulez rompre vos chaînes,
D'accord avecque votre amant,
Vous le pouvez fort aisément
Sans donner ni souffrir de peines.
Mais si vous avez projeté
De faire une infidélité,
Ou de quitter par lassitude,
Un amant encore entêté ;
Iris, il y faut de l'étude.
Faites naître quelque embarras,
Chargez vous, de peur d'un fracas,
En diseuse de patenôtres.

Mais

Mais ne faites point de faux pas ;
Et sur tout qu'il ne pense pas
Que vous l'abandonnez pour d'autres.

De quelle maniere on en doit user sur les
presens qu'on s'est fait après qu'on a rompu
avec aigreur ?

Lorsque le commerce amoureux,
Finit enfin avec rudesse ;
Si l'amant du tems de ses feux
A fait des dons à sa Maîtresse,
Il ne doit rien redemander,
Ni la Maîtresse rien garder.

Comment on en doit user avec une Maîtresse
désignée, quoi que sage au fond ?

Je ne dis pas, Iris, qu'un amant délicat
Rompe avec sa Maîtresse, & même avec éclat,
Lorsque pour un rival l'infidelle soupire,

Cela s'en va sans dire :
Mais si tout le monde en médit,
Encore que son amant connoisse
L'injustice au fond de ce bruit,
Qui ne vient que de l'air dont elle se conduit,
Il faut que sa délicatesse,
La force à quitter sa Maîtresse.

Si une Dame doit redemander ses lettres
après qu'on a rompu avec elle ?

Demander vos poullets quand vous avez rompu,
N'est

N'est pas d'un personne habila,
Cette demande est inutile.
Car on n'a jamais tout rendu.
Il vaut bien mieux, Iris, obliger au silence,
Par une entiere confiance.

Si l'on peut avec raison refuser d'écrire à
un amant à qui on a accordé les dernieres
faveurs ?

Quand une Dame en se donnant soi-même,
Par une desiance extrême
Refuse à son amant des lettres de sa main,
Elle fait voir, tant elle est bête,
Qu'elle s'apprête
A le quitter du jour au lendemain ;
Et merite en suivant cette fausse maxime,
De rencontrer un amant qui la prime,
Et qui découvrant son secret,
Se fasse prendre sur le fait.

De quelle consequence sont les lettres
en amour ?

Amans aimez, qui n'avez d'autre envie,
Que de passer en aimant votre vie,
Ecrivez & matin & soir :
Ecrivez quand vous allez voir ;
Et quoi que vous alliez dire : Ah ! que je vous
aime,
Ecrivez - le, & donnez votre lettre vous même.
Ecrivez la nuit, & le jour.

Les

Les lettres font vivre l'Amour.

Si une Dame doit demander à son amant
qu'il brûle les lettres ou qu'il les lui renvoie ?

*A votre amant ne demandez jamais,
Qu'il vous renvoie ou brûle vos poulets :*

*On doit estimer quand on aime,
Et l'on a tort de s'engager,
Quand la défiance est extrême,
Ou seulement qu'on peut songer,
Iris, qu'un amant peut changer.*

Comment un amant en doit user sur les
lettres qu'il reçoit de sa Maîtresse ?

*Gardez, Amant plein de tendresse,
Les lettres de votre Maîtresse,
Non pour en abuser un jour ;
Mais comme gages de l'amour :
Et là-dessus prenez bien garde,
Que la belle ne vous regarde
Comme un impérieux vainqueur,
Qui dans une injuste contrainte,
La voudroit tenir par la crainte,
Plûtôt que par son propre cœur :
Et pour lui mieux lever toutes les défiances,
Laissez entre ses mains dans vos moindres ab-
sences,
Ses faveurs, ses lettres d'amour,
Le tout jusqu'à votre retour.*

Si

Si la Maîtresse doit garder les lettres de
son amant ou les brûler ?

*Vous que l'amour rend si sensible,
Iris, conservez chèrement,
(A moins qu'il vous soit impossible)
Tous les poulets de votre amant.
Quoi, bons Dieux, brûler une lettre,
De l'objet qui tient notre foi :
Je la brûlerois plutôt sur moi
Si je ne savois où la mettre.*

Si une Maîtresse doit écrire des lettres
emportées à son amant, quand il lui en de-
mande ?

*Iris, on ne refuse rien
A l'amant que l'on aime bien :
Au contraire on lui donne avecque complaisance,
Les choses où d'abord on avoit répugnance.
Que si depuis le temps qu'on a pu s'engager,
On a connu qu'il est indiscret ou léger,
On a de le quitter une plus juste cause,
Bien que ce soit un grand malheur
Que de refuser quelque chose,
A qui l'on a donné son cœur.*

S'il est vrai, comme quelques-uns disent,
que l'amour s'use dans un cœur sans qu'on
en sçache la raison ?
Quand un amant vous dit que l'amour malgré soi
s'est usé dans son cœur, & qu'il ne sait pourquoi,
il

Il vous dit une menterie.
 Mais la raison qu'a cet amant,
 De finir sa galanterie,
 Vaut si peu, qu'il n'a pas assez d'effronterie
 Pour vous la dire librement.
 Il craindrait de vous faire une trop grande offense,
 S'il vous disoit que l'inconstance
 Vient de sa propre volonté;
 Si bien qu'il croit vous moins déplaire,
 En vous parlant de cette affaire,
 Comme d'une nécessité.
 Mais cependant la vérité,
 Iris, est, comme en soi même
 On sait toujours pourquoi l'on aime,
 Pour peu qu'on l'ait examiné,
 Aussi jamais on ne se quitte,
 Sans raison ou grande ou petite.

Si dans un grand fujet de plaintes, un
 amant peut s'emporter avec excès en parlant
 à sa Maîtresse?

Lorsqu'une Maîtresse coquette,
 Vous forcera de vous aigrir,
 Il ne faut pas vous retenir,
 Mais dedans quelque état que le dépit vous mette,
 Fuyez les termes insolens.
 Qu'avec respect votre colère éclatte.
 Je ne défend pas qu'on la batte,
 Car c'est à faire aux paisans,
 Et je parle aux honnêtes gens.

De quelle maniere il se faut conduire avec
 la personne qu'on aime, quand on lui a donné
 fujet de se plaindre?

Lors-

Lorsque l'on a fâché la personne qu'on aime,
 Il faut avec un soin extrême,
 Tâcher de se raccommo-der;
 Si la chose peut succéder,
 Il faut redoubler de caresses,
 D'empressements & de tendresses;
 Et considérer un amant
 Comme un pauvre convalescent,
 De qui la santé délicate
 Mérite bien que l'on le flate.

De quelle maniere il faut que les amans
 aiment en usent avec les Maîtresses qui n'ont
 pas assez de resolution pour chasser leurs ri-
 vaux?

Auprès de la belle Climene,
 Dont vous aurez gagné le cœur;
 Si quelque rival vous fait peine,
 Pour vous en délivrer employez la douceur;
 Priez-la de vous en defaire.
 Tâchez, c'est là qu'il faut pleurer,
 Ou plutôt que de lui déplaire
 Offrez-lui de vous retirer.
 Je suis fort trompé si la belle,
 Pour n'aimer que vous seul, ne chasse l'autre
 amant:

Mais quand cette beauté voudroit être infidelle,
 Vous travailleriez vainement
 A la garder en dépit d'elle.

Pourquoi les amans se plaignent toujours
 Ce qui fait que dans nos amours
 Nous nous plaignons quasi toujours,

C'est

C'est ma faute, Iris, ou la vôtre;
Examinons un peu nos feux,
Et nous verrons que l'un des deux,
A toujours plus d'amour que l'autre.

Pourquoi on aime mieux après les réconciliations?

Après les raccommodemens,
On voit croître toujours la flâme des amans,
Et se surpasser elle même:
Nous l'avons cent fois éprouvé;
C'est qu'on avoit perdu quelque temps ce qu'on aime,
Et qu'on est trop heureux de l'avoir retrouvé.

Si quand on se racomme en amour, on doit garder quelque chose sur le cœur?

Au moment qu'on se racomme
Sur quelque différent d'amour,
Iris, il est vrai, c'est la mode
D'oublier tout jusqu'à ce jour;
Et je la trouve assez commode.
Mais lorsque de faillir on a recommencé,
On rappelle tout le passé.

Comment les choses se passent d'ordinaire dans les brouilleries?

Vous prétendez être offensé
Et voulez qu'on vous satisfasse,
Tirsis, c'est à vous mal pensé,
Il faut plutôt demander grace.

Fai

J'ai veu du moins jusqu'à ce jour,
Qu'en pareil cas on la demande,
Et je sai que c'est en amour,
Que les battus payent l'amende.

Si les amans qui se plaignent avec emportement n'aiment plus?

Pauvres amans qui criez nuit & jour,
Et qui vous plaignez d'une ingrâte,
Je ne croi pas votre cœur sans amour,
Quoique votre fureur éclate.
On voit toujours l'amour dans le dépit
Et jamais dans l'indifférence:
Et lorsque l'on fait tant de bruit,
On aime encore plus qu'on ne pense.

Si la régularité de l'amour contraint les amans?

Iris, la régularité,
Que donne une amoureuse flâme,
Ne détruit point la liberté.
Par exemple, quand une Dame
Donne un rendez-vous quelque jour,
Elle y va pleine de tendresse,
Non pas pour tenir sa promesse,
Mais pour contenter son amour.

S'il est bon à une Maîtresse d'obliger son amant à faire servir une autre de prétexte?

Quand pour cacher ses amourettes,

La

La Dame ordonne à son amant,
 De conter ailleurs des fleurettes,
 Elle raisonne faussement;
 Car si celle à qui l'on s'adresse
 Egale en beauté la Maîtresse,
 Celle-ci beaucoup risquera.
 Si la Maîtresse est la plus belle,
 Jamais personne ne croira,
 Que son amant soit infidelle.

A quoi principalement une Dame peut
 connoître si son amant est toujours amou-
 reux?

Lorsqu'un aimant aimé vous deviendra suspect,
 Que pour quelques raisons vous douterez qu'il
 aime,
 Examinez s'il a toujours un grand respect,
 Et croyez en ce cas que sa flâme est extrême.

A quoi l'on peut connoître si l'on est aimé

Si pendant une longue absence,
 L'objet qui cause tous vos feux,
 Ne perd jamais une occurrence:
 De vous reconfirmer ses vœux:
 S'il est aise de vous revoir,
 (Mais de cette aise naturelle
 Qu'on ne peut montrer sans l'avoir)
 Assurez-vous qu'il est fidelle.

Ce qui prouve bien qu'un amant aimé,
 aime?

Lors

Lorsqu'un Amant près de sa Dame,
 Qui brule aussi des mêmes feux,
 Lui parle toujours de sa flâme,
 Il faut qu'il soit fort amoureux.

Lequel de l'Amant ou de la Maîtresse se
 donnent de plus grandes marques d'amour?

Quand blessez des mêmes coups,
 Nos ardeurs sont mutuelles,
 Les Dames sont plus pour nous
 Que nous ne faisons pour elles;
 Nous ne pouvons pour ces belles
 Rien faire équivalant un de leurs billets doux.

S'il suffit entre les Amans, de se faire les
 plaisirs qu'ils se sont promis?

A son Amant aimé donner ce qu'il demande,
 La faveur n'est pas grande,
 Mais, Iris, pour lui faire un extrême plaisir,
 Il le faut prévenir:
 Car enfin je soutiens devant toute la terre,
 Qu'on se fait peu valoir,
 En amour ainsi qu'à la guerre,
 Quand on ne fait que son devoir.

Si quand on aime quelqu'un, on peut di-
 re tout de bon à un autre: Que ne puis-je
 être à deux, sans me rendre infidelle, ou que
 ne suis-je à moi pour me donner à vous?

Ou l'on se moque d'une belle,

K

*A qui l'on tient ces propos doux,
 Que ne puis-je être à deux, sans me rendre infidèle,
 Ou que ne suis-je à moi, pour me donner à vous;
 On si l'on parle sans feintise,
 Ou veut reprendre sa franchise,
 Et faire quelque méchant tour;
 Car enfin si-tôt qu'on souhaite
 De partager ou quitter son amour,
 Je tiens l'affaire déjà faite.*

*Laquelle on devoit le mieux aimer d'une
 Maîtresse médiocrement tendre, mais égale,
 ou d'une inégale, qui auroit quelquefois plus
 de tendresse?*

*J'aimerois mieux un peu moins de caresses,
 Avec beaucoup d'égalité,
 Que d'être un jour accablé de tendresses,
 Et l'autre de sévérité.*

*Pourquoi de deux Amans qui s'aiment
 bien, il y en a toujours un qui aime plus
 que l'autre?*

*Vous demandez d'où vient qu'il est comme im-
 possible,
 Qu'on se puisse jamais aimer également,
 C'est que l'un plus que l'autre à l'amour est sensi-
 ble,*

Et cela, belle Iris, vient du temperament.

*S'il pourroit y avoir une galanterie qui
 durât toujours?*

Vous demandez, belle Sylvie,

Si

*Si l'on ne peut s'aimer tout le temps de sa vie.
 Quoi qu'il soit rarement d'éternelles amours,
 Si deux esprits bien faits faisoient galanterie,
 Ils s'aimeroient toujours.*

*Si une Dame peut être gaye en l'absence
 de son Amant?*

*Il est ridicule de voir
 Un chagrin public en l'absence;
 Ne parler que de desespoir;
 Mais aussi, belle Iris, je pense
 Qu'il est contre l'honnêteté,
 De pancher à la gayete.*

*Si l'absence fait vivre, ou mourir l'a-
 mour?*

*On parle fort diversement
 Des effets que produit l'absence:
 L'un dit qu'elle est contraire à la persévérance,
 Et l'autre qu'elle fait aimer plus longuement.
 Pour moi voici ce que j'en pense.
 L'absence est à l'amour, ce qu'est au feu le vent,
 Il éteint le petit, il allume le grand.*

Ce que fait l'absence en amour?

*La longue absence en amour ne vaut rien,
 Mais si l'on veut que son feu s'éternise,
 Il faut se voir & quitter par reprise.
 Un peu d'absence fait grand bien.*

K 2

Sur

Sur la même question.

*Lorsqu'un Amant, au bout de quelque temps,
Revoit l'objet qui rend ses vœux contens,
Je vous apprens, Iris, (ne vous déplaïse)
Qu'il n'a pas dans le cœur de plus fortes amours;
Mais qu'il est mille fois plus aïse
Que s'il le voyoit tous les jours.*

Sur la même question.

*En amour, comme en mariage,
Iris, quand on s'est rapproché,
Après quelque petit voyage,
Le cœur n'en est pas plus touché,
Mais les sens le sont davantage.*

Comme il en faut user dans les absences,
quand il arrive quelque sujet de se plaindre
les uns des autres?

*S'il arrive dans vos absences
Des sujets d'éclaircissement:
Amans, faites vos diligences
Pour vous éclaircir promptement.
Mais si vous n'osez pas librement vous écrire,
Jusqu'à votre retour, il faut là tout laisser,
Plûtôt que de ne pas tout dire,
Et par là vous embarrasser.*

Si les Amans se doivent laisser aller à leur
douleur, quand ils se disent adieu, ou s'ils

des GAULES. 221
ne se le doivent point dire, pour s'épargner
des chagrins?

*L'amour ne perd rien de ses droits,
On lui doit aux adieux, des soupirs & des larmes;
Et quand deux Amans quelquefois
Se sont en se quittant déguisé leurs allarmes,
Il tire, en redoublant leurs mortels déplaisirs,
Un tribut plus amer de pleurs & de soupirs.*

Si l'Amant n'est pas obligé comme la
Maîtresse, de lui garder son corps, aussi bien
que son cœur?

*Je sai fort bien que la débauche,
Tantôt à droit, tantôt à gauche,
Deshonore infailliblement
La Maîtresse plus que l'Amant.
Cependant je tiens pour maxime,
Qu'à tous deux en amour, c'est un aussi grand
crime,
Et que le commerce des sens,
Où l'on n'a point d'engagemens,
N'est pas moins contre la tendresse
De l'Amant que de la Maîtresse.*

Sur le même sujet.

*Vous vous trompez fort lourdement,
Quand vous prêchez comme Evangile,
Qu'à vous seul, trop injuste Amant,
Il est permis d'être fragile.
Phylis auroit raison de vous répondre ainsi,
Et moi je suis fragile aussi.*

Si c'est par la faute d'une Dame qu'un Amant s'opiniâtre à l'aimer, ou s'il dépend d'elle de s'en défaire?

*La Dame, Iris, la moins légère,
Ne sauroit jamais si bien faire,
Que lorsqu'il plaît à quelque Amant,
On ne lui parle tendrement.
Mais quand cet Amant persévère,
Elle y donne consentement.*

Si l'on se peut donner des leçons en amour?

*Encor que l'amour seul apprenne à bien aimer,
Il n'est pourtant pas mal que les Amans s'instruisent;
Ils feront donc fort bien, si par fois ils se disent
Ce qu'ils croiront utile à se bien enflâmer.*

Si dans les éclaircissemens d'amour il faut entrer dans quelque détail.

*Quand après quelque sâcherie,
On vient à l'éclaircissement,
Il faut parler profondément
Du sujet de la brouillerie:
Car d'en parler en général,
Cela ne guerit point le mal.*

Combien la sincérité est nécessaire en amour?
De

*De la sincérité j'entend qu'on fasse vœu,
En honnête galanterie;
J'excuse volontiers, & bien plutôt j'oublie
Un crime dont on fait l'aveu,
Qu'une bagatelle qu'on nie.*

Si on peut bien aimer & n'être pas sincère?

*Une honnête Maîtresse, & qui tâche de plaire,
Est sur toutes choses sincère,
Elle craint plus lorsqu'elle ment,
D'être elle-même sa partie,
Que de déplaire à son Amant,
S'il la trouvoit en menterie.*

Sur la même question.

*Une honnête Maîtresse aime la vérité,
Et prend toujours plaisir à la sincérité.
Mais si pour s'excuser auprès de ce qu'elle aime,
Elle parle une fois moins véritablement;
Elle craint plus en ce moment,
Ce qu'elle se dit à soi-même,
Que ce que lui dit son Amant.*

Si une Maîtresse peut avoir quelque raison de cacher à son Amant qu'on lui a parlé, ou écrit d'amour?

*C'est m'offenser, Iris, que de ne me pas dire,
Lorsque pour vous quelqu'un soupire;*

*Si c'est une faute en amour,
De n'être pas toujours sincère,
Avec des gens pour qui l'on doit aimer le jour,
Encor que le secret ne leur importe guère.
Vous jugez bien quel crime c'est,
De ne m'en pas dire un, où j'ai tant d'intérêt.*

Lequel est le plus opposé à l'amour, de la haine ou de l'indifférence?

*Hair après avoir aimé, donne espérance
Que l'on pourra d'aimer recommencer un jour.
Je trouve bien plus de distance
De l'amour à l'indifférence,
Que de la haine à l'amour.*

S'il y a des fautes en amour qu'on puisse traiter de bagatelles?

*Tout ce qui détruit la constance,
Tout ce qui peut l'amour nourrir,
Tout ce qui le peut amoindrir,
Tout ce qui le peut agrandir,
Tout est d'extrême conséquence.
Enfin pour le faire court,
Rien n'est bagatelle en amour.*

Si l'on se doit tutoyer en amour, ou non?

*Au commencement d'une affaire
On n'a jamais manqué de se traiter de vous,
Puis après il dépend de nous,
De le faire toujours, ou faire le contraire.*

L'un

*L'un & l'autre est indifférent,
Je n'en voudrois aucun prescrire, ni défendre,
Le, vous, me paroît plus galant,
Mais je trouve le, toi, plus tendre.*

S'il y a des rencontres où un Amant doit hazarder sa réputation pour sa Maîtresse?

*Si quelque fantasque Maîtresse,
Par caprice ou par vanité,
Vous vouloit obliger de faire une bassesse,
Qui choquât votre honneur & votre probité;
Donnez-vous garde de la croire;
Rompez plutôt, il en est temps;
Et sachez que l'amour ne va qu'après la gloire
Dans le cœur des honnêtes gens.
Si pourtant l'aimable Sylvie
Avoit besoin de votre vie,
Pour la tirer d'un mal, ou lui faire un grand bien
Alors ne ménagez plus rien.*

S'il y a des rencontres où une Dame doit hazarder sa réputation pour son Amant?

*S'il falloit hazarder sa réputation,
Pour ôter quelque impression,
Qui d'un Amant jaloux, pourroit troubler la tête;
Il seroit mal d'avoir un moment hésité:
Et ce seroit alors qu'il seroit fort honnête,
De n'avoir point d'honnêteté.*

Si l'on peut vouloir mourir pour sauver la personne qu'on aime?

K 5

Iris

*Iris, lorsque vous n'aimez pas,
 Ne croyez point à ces paroles,
 Pour vous je courrois au trépas:
 Ma foi ce sont des hyperboles.
 Mais lorsque votre cœur ressent les mêmes coups,
 Je comprends bien par moi que l'on mourroit pour
 vous.*

Ce qu'on préféreroit ou la mort ou l'infidélité de son Amant?

*Vous demandez avec instance,
 Ce que je choisirois plutôt en mon Amant,
 De la mort ou de l'inconstance.
 Croyez-vous qu'en cela je balance un moment?
 J'aimerois mieux mourir, Sylvie,
 Que s'il avoit perdu le jour;
 Mais je l'aimerois mieux sans vie
 Que sans amour.*

S'il faut que les Amans cherchent à se voir le plus qu'ils peuvent & le plus commodément?

*Vous qui ne croyez pas, imbecilles Amans,
 Voir jamais assez vos Maîtresses,
 Vous pourriez bien par vos empressements
 Trouver la fin de vos tendresses:
 Laissez donc des difficultez,
 Ne levez point tous les obstacles,
 Autrement sans de grands miracles,
 Vous serez bien tôt dégoutés.*

Si

Si les Amans qui se voyent commodément en particulier, doivent chercher encore à se voir souvent en public?

*Il faut voir souvent sa Maîtresse,
 Loin des témoins, hors de la presse,
 Mais en public fort rarement,
 Et voici mon raisonnement.
 Si sa flâme a trop de lumière,
 Le mari voit, ou la mère;
 Et ce malheur peut être grand.
 Si son air est indifférent,
 L'Amant peut croire qu'en la belle,
 L'indifférence est naturelle.*

S'il faut épouser sa Maîtresse publiquement, clandestinement, ou ne la point épouser du tout?

*Qui veut épouser sa Maîtresse,
 Veut la pouvoir haïr un jour;
 Le péché fait vivre l'amour,
 Et l'hymen mourir la tendresse:
 Mais si l'on craint fort le péché,
 Il faut que l'hymen soit caché.*

S'il est possible que les Amans qui se marient, s'aiment encore long temps après?

*L'amour n'est fait que de mystère,
 De respects, de difficultez;
 L'hymen est plein d'autoritez,*

K 6

Pant

Peut tout, & ne daigne rien taire;
Assembler l'hymen & l'amour,
C'est mêler la nuit & le jour.

Sur la même question.

Croyez-moi, belle Iris, je m'y connois un peu,
L'amour dans l'hymen perd son feu:
Et quand vous m'alléguez, que Celadon soupire,
Et fait encore le serviteur,
C'est par honte de s'en dédire:
Il n'aime plus que par honneur.

Sur la même question.

Votre extrême ardeur sans cesse,
De vous épouser me presse;
Ne blamez point mon refus,
Iris, en voici la cause:
Epouser & n'aimer plus,
En amour c'est même chose.

Sur la même question.

Si vous avez bien envie
D'aimer toujours Emilie,
Laissez-là le Sacrement;
Vouloir épouser la belle,
C'est vouloir rompre avec elle
Un peu plus honnêtement,
Que par votre changement.

Si la mauvaise fortune ou la perte de la
beauté, peuvent rendre excusable le change-
ment des Amans?

Lors-

Lorsque deux vrais Amans se sont trouvez aimables,
Rien de leur passion ne les peut affranchir.
Devenir laids, Iris, devenir misérables,
Tout cela ne fait que blanchir.

Comment une Maîtresse en doit user, quand
son Amant est malheureux, & que leur amour
a fait du bruit?

Quand votre amour, Iris, a fait un peu de bruit,
Et que votre galant tombe en quelque disgrâce,
Un desespoir seroit de fort mauvaise grace,
Il seroit mal à vous de pleurer jour & nuit;
Mais, Iris, votre indifférence
Choqueroit plus la bienséance.

Ce que les malheurs peuvent faire sur l'es-
prit d'un Amant fort amoureux & fort aimé?

Tant qu'un Amant fort amoureux
Est sevré du cœur de sa Maîtresse,
La fortune la plus traitresse,
Ne le peut rendre malheureux.
Sa prison ne sauroit ébranler sa constance,
Il la sent aussi peu que s'il étoit brutal;
Et même son exil ne lui paroît un mal,
Que parce qu'il est une absence.

Si l'on peut avoir toujours de l'amour
pour une Dame, sans en recevoir les dernie-
res faveurs?

K 7

Bel-

Belle Iris, lorsque je vous presse
 De m'accorder les grands plaisirs,
 Vous me dites qu'aux desirs
 Je devois borner ma tendresse,
 Que mille gens n'aiment pas autrement.
 Chacun, Iris, aime comme il l'entend,
 Mais quant à moi, j'ai moins de continence;
 Et quand l'amour dure sans jouissance,
 Je croi que c'est la faute de l'Amant.

Si l'amour peut durer, lorsqu'il n'y a point
 de jouissance, ou lorsque la brutalité est ex-
 trême?

Chacun aime à sa guise,
 Adorable Belise.
 L'un veut aimer, mais chastement;
 L'autre sans s'attacher veut de l'emportement:
 Tous ces gens là prennent l'amour à gauche,
 Et lui donnent un méchant tour:
 On se lasse à la fin d'espérer nuit & jour,
 On se lasse encor plus de la seule débauche;
 Mais il nous faut mêler la débauche à l'amour.

Si l'amour se détruit par la jouissance?

Je comprends fort bien qu'un Amant,
 Qui trouve des défauts après la jouissance,
 Se guérit assez promptement.
 Mais quand un corps bien fait, quand de la com-
 plaisance
 Se trouve avec un cœur rempli de passion,
 En ce cas la reconnaissance

Se joint à l'inclination,
 Et l'on tire de la constance,
 D'une longue possession.

Lequel est le plus honnête à une Dame de
 se retenir ou de se laisser aller à sa passion?

Quand vous aimez passablement,
 On vous accuse de folie;
 Quand vous aimez infiniment,
 Iris, on en parle autrement:
 Le seul excès vous justifie.

Sur la même question.

Pour être une Maîtresse aimable,
 Il faut que votre flamme augmente nuit & jour,
 Et l'excès ailleurs condamnable,
 Est la mesure raisonnable,
 Que l'on doit donner à l'amour.

Sur la même question.

Vous me dites que votre feu
 Est assez grand, belle Climene,
 Vous ignorez donc, inhumaine,
 Qu'en amour assez est trop peu.
 Cependant la chose est certaine:
 Et si sur ce chapitre on croit les mieux censez,
 Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez.

S'il faut dire tout ce qu'on fait à la person-
 ne qu'on aime, ou avoir quelque chose de
 réservé pour elle?

Une Maîtresse à son Amant,
 (Encor que quelques-uns en parlent autrement,)
 Doit de tous ses secrets un entier sacrifice;
 Et lors qu'un de ses amis fait,
 Qu'elle a découvert son secret,
 Il faut qu'il se fasse justice.
 Quand on se donne, il doit juger,
 Qu'on n'a plus rien à ménager.

L'usage qu'une femme doit faire de la pudeur & de l'emportement?

Il faut qu'une Maîtresse honnête
 Ait, pour être selon son cœur,
 De l'emportement tête à tête,
 Par tout ailleurs de la pudeur:
 Que les apparences soient belles,
 Car on ne juge que par elles.

De quelle maniere il faut que les Amans qui s'aiment se parlent entre-eux?

Amans, quand vous vous parlerez,
 Dans tout ce que vous vous direz,
 Jamais un seul mot de rudesse.
 Dans la voix même, point d'aigreur:
 Car l'amour naît par la tendresse,
 Et s'entretient par la douceur.

Ce qu'il faut faire pour empêcher sa passion de finir?

Si vous voulez, Iris, que votre affaire dure,
 Ne vous relâchez point dans sa prospérité.

Et

Et pour amuser la nature,
 Qui se plaît à la nouveauté,
 Recommencez vos soins, jusques aux bagatelles:
 En amour, c'est la vérité,
 Les recommencemens valent choses nouvelles.

D'où vient que les amours ne durent pas long-temps?

Ce qui fait que les Amans
 N'aiment jamais fort long-temps,
 C'est que les premiers jours qu'une affaire commence,
 On a de la complaisance,
 De la tendresse & du soin,
 Et qu'ensuite on s'en dispense
 Dans la longue jouissance
 Qu'en en a bien plus besoin.

De quelle maniere il faut que les Dames qui ont un amant en usent avec les gens qui leur ont témoigné de l'amour, & qu'elles ne veulent pas aimer?

Iris, les honnêtes Maîtresses
 Traitent d'un plus grand sérieux
 Ceux qui leur ont offert des vœux,
 Que ceux qui n'ont point eu pour elles de tendresses.

Car des civilitez pour les indifférens
 Sont des faveurs pour les Amans.

Si l'amour change les tempéramens?

Je ne croi pas qu'un Amant
 Change son tempérament,

Pour

234 *Hist. Amoureuse*
Pour se rendre tout semblable
A ce qu'il trouve d'aimable.
L'amour du matin au soir
Ne va pas du blanc au noir;
Mais si l'humeur sérieuse
Ne prend l'autre extrémité,
Du moins cette impérieuse
A moins de sévérité.

Si lorsqu'on est éperduément amoureux,
on trouve quelque chose de plus beau que sa
Maîtresse?

Il est vrai, je vous le confesse,
Vous l'emportez sur ma Maîtresse;
Vous avez de plus beaux cheveux,
Rien n'est comparable à vos yeux.
Mais quoi qu'enfin vous soyez bien plus belle,
Vous ne me plaisez pas tant qu'elle.

S'il est bon d'avoir un confident en amour?

Un confident, Tivris, n'est pas fort nécessaire:
Si l'on s'en peut passer, on ne fait pas trop mal.
Mais si vous en prenez, qu'il vous soit inégal;
Car autrement pour l'ordinaire,
Un confident devient rival.

Laquelle est la plus grande de la première
ou de la seconde passion?

Le premier amour est extrême,
Mais les feux ne sont pas constans;
Et la seconde fois qu'on aime,
On aime moins, mais plus long-temps.

Si

Si l'on peut être en repos, quand on doute
de l'état auquel on est, avec la personne qu'on
aime?

L'incertitude est le plus grand des maux:
Quand vous aurez sur votre affaire
Un éclaircissement à faire,
Jusqu'à ce qu'il soit fait, n'ayez point de repos.

Si l'on ne voit pas bien, quand on commen-
ce d'aimer, que l'amour ne durera pas tou-
jours?

Encor qu'il soit fort peu d'éternelles amours,
Il n'est point d'honnête Maîtresse
Qui croye, en s'embarquant, voir finir sa tendresse;
On se flatte, & l'on croit qu'on aimera toujours.

Auquel on se doit prendre de son rival ou de
sa Maîtresse de l'infidélité de celle-ci?

Quand un rival nous presse
Et nous fait trop de mal,
C'est contre une Maîtresse
Qu'il faut être brutal,
Et non contre un rival.

Si l'on peut aimer long-temps une Maî-
tresse coquette?

Je veux au cœur de ma Maîtresse,
La dernière délicatesse;
Je suis sur ce sujet de l'avis de César;
Et ce n'est pas assez, Iris, à mon égard,
Qu'elle soit au fonds innocente,
Je veux que du soupçon,
Elle soit même exemte.

De

De quelle maniere il faut que les Amans aiment se conduisent avec les maris de leurs Maîtresses ?

*Il se voit des maris qu'on peut apprivoiser,
Il en est d'autres peu dociles;
Vous, Amans, qui serez habiles,
Verrez comme il en faut user.
Mais enfin de quelque maniere
Que les pauvres cocus soient faits,
Ou d'humeur douce, ou d'humeur fiere,
Avec eux en public ne vous couplez jamais.*

Si une femme peut être bonne fortune deux fois en sa vie ?

*Prude, insensible à l'amoureuse ardeur,
Grace à ton extrême froideur,
Cesse de nous vanter ta vertu non commune;
Je n'estime pas moins l'autre temperament,
Pourvu qu'il aime honnêtement.
On est toujours bonne fortune,
Quand on aime bien son Amant.*

Si quand on s'aime, la Maîtresse peut prétendre que son Amant fasse des choses pour elle, qu'elle ne feroit pas pour lui ?

*Tant que sans être aimez, nous ne sommes qu'amans,
C'est à nous seuls, Iris, à souffrir les tourmens;
Mais après que notre Maîtresse,
A pris pour nous de la tendresse,
Tous les soins doivent être égaux;*

De

De même que les biens, on partage les maux.

S'il est vrai que l'amour frappe un cœur comme un coup de foudre, qu'on ne peut éviter ?

*Pour excuser votre foiblesse,
Vous dites que l'amour vous blesse,
Que tous ses coups sont imprévus:
Climene, c'est un pur abus.
Je croi qu'une aimable presence,
Peut, nous trouvant sans resistance,
Insensiblement nous charmer;
Mais je tiens pour chose certaine,
Que vous n'aimons jamais, Climene,
Que nous ne voulions bien aimer.*

Si l'on peut aimer sans estimer ?

*Quand on méprise ce qu'on aime,
La passion est dans les sens,
Et, sa chaleur fût elle extrême,
On ne sauroit aimer long-temps.*

De quelle maniere les Amans en doivent user ensemble sur l'intérêt ?

*Celle qui me vendra la dernière faveur,
N'aura j'amaï mon cœur.
Mais après avoir eu des faveurs de Carite,
Par la force de mon merite,
Si cette belle avoit besoin,
Ou de mon bien, ou de ma vie,
Je n'aurois pas de plus grand soin,*

Que

Que de contenter son envie.
Les amans sur le bien, sont comme les Chartreux,
Tout doit être commun entre eux.

Si la délicatesse des Amans & des Maîtresses
sur leur conduite, doit être égale ?

Vous devez à votre conduite
Des soins qui me sont superflus :
Quand on dit que j'aime Carite,
Iris, je vous contente en ne la voyant plus.
Mais lorsque le bruit court que vous aimez Orante,
Vous me montrez en vain que vous êtes innocente.
Si le public n'en voit autant,
Je ne puis pas être content.

Sur le même sujet.

Apprenez de moi, s'il vous plait,
De nos devoirs la différence :
Je ne puis vous blesser, Iris, que par l'effet ;
Vous pouvez m'offenser par la seule apparence.

Si les Dames peuvent être excusables de
faire les avances ?

Je mépriserois une Dame,
De qui le cœur rempli de flâme,
Paroitroit le premier charmé.
L'avance en vous est condamnable,
Et si quelque raison la peut rendre excusable,
C'est quand vos cœurs, Iris, n'ont jamais rien aimé.
S'il est vrai que l'amour égale les condi-
tions ?

L'a-

L'amour égale sous sa loi,
La Bergere avec le Roi,
Si-tôt qu'il en fait sa Maîtresse,
Si-tôt qu'elle a pu l'engager,
La Bergere devient Princesse,
Ou le Prince devient Berger.

Qui a le plus de plaisir dans une affaire ré-
glée, ou celui qui aime le plus, ou celui qui
aime le moins ?

Lorsque deux cœurs unis brûlent des mêmes feux,
Vous croyez peut-être, Sylvie,
Que des deux le moins amoureux
Goûte en paix la plus douce vie ;
Ce n'est pas là mon sentiment,
Et je croi plutôt que l'Amant,
Dont l'ame d'amour toute pleine
A de plus violens desirs,
Resseut quelquefois plus de peine,
Mais bien souvent plus de plaisirs.

Si le plus amoureux est toujours le plus
content ?

Belle Iris, le plus amoureux
N'est pas toujours le plus heureux :
La moindre négligence blesse
Son extrême délicatesse :
Quoiqu'on fasse pour lui de bien,
Quoi qu'à lui plaire on se dispose,
Si l'on manque à la moindre chose,
Il ne compte cela pour rien.
Cependant quand il voit qu'assurément on l'aime,
Son plaisir est extrême,

Et

*Et pour avoir, Iris, beaucoup moins de tourment,
Il ne voudroit jamais aimer moins tendrement.*

S'il faut tenir sa Maîtresse par d'autres choses que par elle-même?

*Je ne comprends pas qu'un Amant,
Par une jalouste extrême,
Veuille empêcher celle qu'il aime,
De voir le monde librement.
Je tiens que c'est une foiblesse,
Et je croirois que ma Maîtresse
Me garderoit alors sa foi
Par la nécessité de ne voir rien que moi.*

Si une Dame qui fait fort valoir les faveurs qu'elle fait à son amant, lui persuade qu'elle l'aime beaucoup?

*Afin d'augmenter sa chaleur,
Vous faites valoir la faveur,
Que vous donnez à Teagene;
Mais d'un autre côté c'est trahir votre feu;
Car en lui témoignant, Climene,
Que vous la donnez avec peine,
Vous montrez que vous aimez peu.*

Quel est le plus seur moyen de s'aimer long-temps & agréablement?

*Pour qu'une affaire dure, & toujours dans les ris,
Il faut que la Maîtresse, Iris,
Avec ces gens, qui vont prônant par tout leurs
flâmes,
Ait un peu de rusticité,*

*Et qu'aussi le galant avec toutes les Dames,
N'ait que de la civilité.*

Si l'on peut avoir deux grandes passions en sa vie?

*Je demeure d'accord, adorable Sylvie,
Que l'on rencontre rarement,
Quelqu'un aimant deux fois fortement en sa vie,
Parce qu'on voit malaisément
Quelqu'un aimer bien tendrement:
Mais à ceux de qui le cœur tendre,
Ne sauroit vivre sans amour,
Il est aisé de se reprendre,
Et plus fort que le premier jour.*

Ce que cela fait sur le cœur d'un Amant aimé, que sa Maîtresse soit accablée des caresses de son mari?

*Que jour & nuit votre Epoux
Fasse l'amant auprès de vous;
Cela n'est point à la mode.
Pour moi j'en souffre nuit & jour:
Car enfin, Iris, son amour,
Ou vous plaît, ou vous incommode.*

Comment un mari doit faire pour se faire aimer d'une jolie femme qu'il a épousée, sans l'avoir connue auparavant?

*Damon, tu te plains que ta femme
Ne répond pas bien à ta flâme;
Te moques-tu des gens d'espérer ces douceurs?*

L

Elle

Elle commence à te connaître,
 Sous le titre de son Maître:
 Ce n'est pas sous ce nom que l'on gagne les cœurs.
 Prends l'air d'amant, sers-toi de cette amorce,
 Cela te fera des apas:
 On peut prendre le corps par force,
 Mais le cœur ne s'insulte pas.

S'il suffit à un Amant d'avoir souvent donné des marques de son amour à la personne qu'il aime, sans se fâcher de recommencer tous les jours?

Belle Iris, lorsque je vous presse
 De me donner à tout moment
 Des marques de votre tendresse,
 Vous me répondez brusquement,
 N'êtes-vous pas encor content
 De tout ce que j'ai pu vous dire,
 De ce que j'ai pu vous écrire,
 A tous les quarts-d'heures du jour,
 Sur le sujet de mon amour?
 Non, belle Iris, je parle avec franchise,
 Le passé chez l'Amour ne se compte pour rien;
 Il veut qu'à toute heure on lui dise
 Ce qu'il sait déjà fort bien.

Si les Amans doivent être en allarme de voir leurs Maîtresses extrêmement caressées par leurs maris?

L'autre jour près de Climene,
 Je voyois son mari sans cesse sur ses bras:
 Cette belle vit ma peine,
 Et me dit ceci tout bas:

Re

Remets le calme en ton ame,
 Et sache que l'empressement
 D'un mari que hait sa femme,
 Fait plus aimer son amant.

Lequel il vaudroit mieux pour une fille qui se marieroit sans amour, que son mari en eût beaucoup pour elle ou point du tout?

Dieu vous veuille garder, la Belle,
 D'un grand amour de votre époux:
 Il seroit mal qu'il vous fût infidèle;
 Mais il seroit plus mal qu'il fût jaloux de vous,
 Et l'amour le rendroit jaloux.

Si un mari fort laid a raison de souhaiter que sa femme le regarde?

Tu te plains incessamment
 De ne point attirer les regards d'Enemond:
 Laisse la, pauvre innocent,
 Plûtôt que toi, regarder tout le monde.
 Qu'elle envisage son devoir,
 Par là tu te pourras sauver du cocuage;
 Mais si c'est toi qu'elle envisage,
 Cela n'est pas en son pouvoir.

Ce qui est préférable en une belle Maîtresse, ou le cœur, ou le corps?

Un brutal pour ton cœur ne feroit nuls efforts,
 Il aimeroit mieux la personne;
 Mais pour moi je n'aime ton corps
 Qu'autant que ton cœur me le donne.

L 2

S

Si une femme peut aimer son mari, quoi qu'il vive bien avec elle, quand elle aime son amant ?

*Philis, disoit un jour à l'aimable Climene,
N'aimez-vous pas bien votre époux ?
Il est complaisant, il est doux.
Non, dit-elle. Et d'où vient, dit Philis, votre haine ?
Vous avez un si bon cœur,
Tant de justice & de douceur,
Vous avez tant de pente à la reconnoissance.
Il est vrai, dit Climene, il seroit mon ami
S'il n'étoit pas mon mari ;
Mais je n'ai rien pour lui que de la complaisance :
Avecque lui je vis honnêtement,
Je ne l'aime qu'en apparence,
Et dans le fonds du cœur je le hais fortement,
Comme un rival de mon amant.*

Ce que fait la présence & l'absence de ce qu'on aime ?

*Absent d'Iris, mon chagrin est extrême,
La voir est mon plus grand bien :
Il n'est rien tel que d'être avecque ce qu'on aime,
Tout le reste n'est rien.*

TRA

TRADUCTION
DE PLUSIEURS
EPIGRAMMES CHOISIES
DE MARTIAL.

DAMON veut épouser Climene.
Pour en venir à bout il fait tout ce qu'il peut.
Elle en vaut peut-être la peine ?
Elle a de la beauté ? Non, c'est chose certaine
Qu'elle est laide, riche, & mal faine :
Mais c'est pour cela qu'il la veut.

Arria presentant à Petus son mari
Le poignard de son sang encore tout rougi,
Lui dit : C'est la verité pure,
Je n'ai pas senti ma blessure :
Mais crois-moi, (car je te le jure)
Le coup qui te fera mourir,
C'est celui que je vais sentir.

Le passé nous est échappé.
Le present est à nous, & c'est la seule chose
Dont un honnête homme dispose.
Puisque l'un n'est donc plus ; que l'autre est
incertain,
Vivons dès-aujourd'hui, sans attendre à de-
main.

L 3.

Des.

Des Epigrammes que voici,
L'une est mediocre, l'autre est bonne;
Beaucoup ne valent rien : mais qu'on ne s'en
étonne,

Tous les Livres sont faits ainsi.

Je ne vous aime point, Hylas,
Je n'en saurois dire la cause:
Je sai seulement une chose;
C'est que je ne vous aime pas.

Aminte en son particulier
Ne pleure point la perte de son pere.
En public on l'entend crier,
Aminte se desespera.
Qui cherche avec trop de soin
De paroître inconsolable,
De douleur est incapable.
La douleur est veritable
De qui pleure sans témoin.

Vous êtes d'une étrange humeur,
Le secret ne vous sauroit plaire;
Iris, vous aimez l'adultere
Encor moins que le spectateur.
Prenez plaisir au mystere,
Il passe celui des sens.
Faites l'amour, j'y consens;
Mais cachez-vous pour le faire.

Les vers que tu nous dis, Oronte, sont les
miens: (tiens.
Mais quand tu les dis mal, ils deviennent les
Vos

Vous voudriez savoir, Belise,
Quelle humeur auroit plus d'appas
Pour me priver de ma franchise.
Je veux une Philis entre le haut & bas,
Qui ne fasse point trop valoir la marchandise;
Mais aussi qui ne tombe pas
Au premier mot que l'on lui dise.

Vous avez bien de la beauté,
Vous êtes en la fleur de l'âge;
Mais vous gêtez cet avantage
Par l'excès de la vanité.
Tant que vous vous croirez des beautez le
modelle;
Vous ne serez jeune ni belle.

Tandis qu'en pleine liberté
Vous avez laissé votre femme,
Elle a gardé la chasteté,
Sans jamais brûler d'autre flamme.
Vous la faites garder, soupçonnant l'avenir:
Mais en le voulant prévenir,
Tirsis, vous causez l'adultere.
Ah! que d'esprit vous êtes plein!
Il vous coûte bien cher à faire
De votre femme une putain.

Sais-tu bien pourquoi j'aime mieux
Te donner un Louis que de t'en prêter deux?
C'est, mon Cher, qu'en une parole
J'aime mieux perdre une pistole.

En Damon tout est mystere,
De tout il fait des secrets.
Il dit tout bas, que le Soleil éclaire,
Que le temps est chaud, qu'il est frais,
Cette manie est sans pareille,
Il en fait son unique emploi,
Il trouve tant de goût à parler à l'oreille,
Qu'il feroit à l'oreille un éloge du Roi.

Pendant que le bruit est fort grand,
Nevole veut plaider sa cause.
On fait silence maintenant;
Nevole, dites quelque chose.

Le Peintre en peignant ta Venus,
N'étoit pas en trop bonne verve,
Peut être sommes-nous deçus,
Il a voulu flatter Minerve.

Tu dis que ta maison est nette,
Que tu ne dois pas un denier,
Il est vrai: n'a point de dette,
Qui n'a pas de quoi payer.

Je voulus hier emprunter
De Polemon quinze pistoles;
Il employa mille paroles
A me vouloir persuader
De prendre un autre train de vie:
Que si d'être Avocat il me venoit envie,
Je n'aurois jamais mon pareil.
Ta bonté, lui dis-je, est trop grande,
Donne-moi ce que je demande;
Je ne demande pas conseil.

Qu'avez-vous donc fait à Versailles,
Me disoit Cloris l'autre jour?
Car enfin quatre mois de Cour
Ne vous ont pas valu la maille.
Hé mon Dieu! lui dis-je, Cloris,
J'ai plus gagné que l'on ne pense.
On ne peut estimer le prix
De quatre mois de votre absence.

Vous voulez que je vous revere,
Tirsis, je voulois vous aimer;
Hé bien, il faudra pour vous plaire,
A vos desirs me conformer.
Mais sachez, si je vous revere,
Que je ne vous aimerai guere.

Tu ne me rencontres jamais
Sans demander ce que je fais.
Je juge à ce discours que tu fais d'ordinaire,
Que tu n'as autre chose à faire.

Tu travaille, & tu veux paroître surprenant
En disant des choses nouvelles.
C'est être bien impertinent,
Que de peiner aux bagatelles.

Je ne compte pour rien tous les plaisirs passez.
En avoir à toute heure est toute mon envie.
Personne ne se presse assez
De passer doucement la vie.
Si mes vœux étoient exaucez,
J'aurois une santé tranquille.

Un valet à tout faire, & sur rien difficile,
Bonne chere, mais sans excès,
Une femme pas trop habile,
La nuit sans insomnie, & le jour sans procès.

~~~~~

Dieux! que vous êtes importun  
Par vos vers que vous voulez lire!  
Vous en accablez un chacun;  
Oronte, on n'y peut plus suffire.  
Voulez-vous savoir combien  
Vous êtes insupportable?  
Etant un homme de bien,  
D'un bon cœur, juste, équitable,  
On vous fuit comme le diable.

~~~~~

De crainte des méchans succès,
Tirfis commence tout, & n'acheve jamais.
Je crains qu'en commençant l'œuvre du ma-
riage,

Il n'achève pas son ouvrage.

~~~~~

Couper le nez à son rival,  
N'est pas aller à la source du mal.

~~~~~

Quand je te conterai ma peine,
Point de pitié, belle Chimene.
Sois rigoureuse, j'y consens:
Mais ne la fois pas trop long-temps.

~~~~~

Je cherche à Paris une femme,  
(Et je la cherche vainement)  
Qui soit insensible à la flamme  
D'un aimable & discret Amant.

~~~~~

Comme s'il étoit défendu,
Ou que l'action fût infame,
On ne trouve pas une Dame
Qui rebute un homme assidu.
Il n'est donc point d'honnête femme en ville,
Dites-vous? Il en est dix mille.
Que fait donc la femme de bien?
En deux vers je vais vous l'apprendre.
Elle ne donne jamais rien;
Mais elle se laisse tout prendre.

~~~~~

Damon, ce n'est pas d'aujourd'hui  
Qu'aux vivans la gloire on refuse.  
Du vivant de Virgile on méprisoit sa Muse;  
Et du temps de Menandre on se moquoit de  
lui.

Mes Vers pourtant, si vous m'en voulez  
croire,

De vous faire estimer ne vous empressez pas.  
Je quitte ma part de la gloire  
Qui ne vient qu'après le trépas.

~~~~~

Un larron vous dérobera,
Le feu consumera vos maisons, vos richesses,
Un débiteur vous plaidera,
Vous serez filouté par toutes vos maîtresses.
Vous perdrez sûrement ce que vous aurez mis
Ou chez la blonde ou chez la brune.
Ce que l'on donne à ses amis
Ne dépend plus de la fortune;
Vous n'aurez à vous d'assuré
Que ce que vous aurez donné.

~~~~~  
 Damon nous disoit aujourd'hui,  
 Qu'il ne soupoit jamais chez lui.  
 Il disoit vrai, car en sa vie  
 Il n'a soupé si l'on ne le convie.

~~~~~  
 Seraphine, il faut que tu fache
 Les caprices de mon esprit.
 Quand on me cherche je me cache,
 Et je cherche quand on me fuit.

~~~~~  
 Une Maîtresse, cher Adrasse,  
 Qui tient à son Amant tout ce qu'elle a promis,  
 Est bien plus honnête & plus chaste  
 Que la femme de sept maris.

~~~~~  
 Ne vous attachez point aux choses trop aimables,
 Les regrets de leur perte en sont bien plus cuisans,
 Et les choses estimables
 Ne durent pas long-temps.

~~~~~  
 Sur tes obligeantes paroles  
 Je t'ai demandé cent pistoles,  
 Dont je te veux montrer l'emploi,  
 Depuis dix jours tu te tourmente,  
 Tu t'enquiers, je languis moi-même dans l'attente:  
 Au nom de Dieu, refuse-moi.

Tel

~~~~~  
 Telle est la loi du fort, nul excès n'est durable:
 S'il passe le commun, il passe promptement.
 Ainsi pour éviter des chagrins en aimant,
 Il faudroit n'aimer rien d'extremement aimable.

~~~~~  
 Donne-moi des baisers pressez.  
 Tu demandes si c'est assez,  
 Que le nombre à mille se monte?  
 Hélas! tu ne sens pas mon feu.  
 Qui peut en demander par compte,  
 Philis, il en desire peu.

~~~~~  
 Rien ne vous égaloit pendant vos jeunes ans.
 Des femmes d'aujourd'hui Philis est la plus belle.

Bon Dieu! Qu'est-ce que fait le temps?
 J'ai soupiré pour vous, je soupire pour elle.

~~~~~  
 Tout le monde estime mes vers;  
 On les apprend, on les recite,  
 Persuadé de leur mérite.  
 Le seul Tircis, dont l'esprit de travers  
 Honore tout ce qu'il critique,  
 Est enragé quand on les lit,  
 S'étonne, pâlit, & rougit.  
 Tircis à sa façon fait mon panégyrique.

~~~~~  
 Tu t'affliges toujours, & rien ne te console.
 Cependant ta fortune est en fort bon état.
 N'as-tu pas peur que cette folle
 Ne te traite comme un ingrat?

L. 7

Sais

Sais-tu pourquoi je te refuse
 Les ouvrages de ma Muse?
 C'est que tu me rendrois les tiens,
 Si je te donnois les miens.

Luc aime les enfans, Paul aime les barbons.
 Quel mal vous font, Tirsis, leurs inclinations?
 Lycidas mange tout avecque sa du Tange:
 Laissez-le tout manger, pourvu qu'il ne vous
 mange.

Damon passe les nuits en chansons, en repas:
 Que vous importe-t-il, si vous ne veillez pas?
 Vous ne vous occupez qu'aux affaires des au-
 tres.

Et vous ne songez point aux vôtres.
 D'un sou vous n'aurez pas credit;
 Vous devez jusqu'à votre habit.
 La conduite de votre femme
 Est épouvantable, est infame:
 Votre fille a plus d'un Amant;
 C'est cela qui devoit vous donner du tour-
 ment;

J'aurois encor cent choses à vous dire,
 Qui vous touchent extrêmement:
 Mais ce qui vous touche, beau sire,
 Ne me regarde nullement.

En premier lieu je vous prie
 De me prêter de l'argent;
 Sinon, Tirsis, je vous supplie
 De me refuser promptement.

Sur

Sur cela mon desir est tout contraire au vôtre:
 Pour moi j'aime fort le prêteur:
 Je ne hais point le refuseur:
 Mais vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Vous n'avez jamais achevé;
 Jamais lenteur ne fut comme la vôtre.
 Après avoir fait le poil d'un côté,
 Il faut toujours recommencer de l'autre.

Par vos acquêts que pouvez-vous préten-
 dre?

De vos Louis vous trouverez le bout.
 Lycidas, vous achetez tout;
 Vous pourriez bien enfin tout vendre.

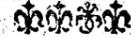
Vous avez de l'esprit, vous avez la peau douce:
 Je voudrois vous toucher toujours, & vous
 ouir.

Mais lorsque je vous voi, tout mon desir
 s'émouffe,
 Et je ne veux plus rien que fuir.

Dans la longue absence d'Atys
 Rien ne se fait dans ses affaires,
 Tout va toujours de mal en pis;
 Et (ce qui ne se comprend guere)
 Sa femme accouche cependant.
 En veux-tu savoir le mystere?
 C'est qu'Atys est sans Intendant,
 Et non sa femme sans Amant.

L'ef-

L'esprit nous sert fort dans la vie,
Sans cela nous n'y faisons rien:
Cependant cet esprit nous attire l'envie
Plus que les honneurs ni le bien.



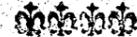
Quand j'ai battu mon Cuisinier
Pour un détestable dîner,
Tu dis que pour rien je m'échappe.
Si le sujet t'en paroît trop léger,
Pour quel sujet veux-tu que je le frappe?



Tu n'estimes les gens que des siècles passés.
Pardonne mon aveu sincère & légitime:
Je ne t'estime pas assez,
Pour vouloir par ma mort mériter ton estime.



Phillis, on ne vous voit jamais
Sans quelque laide ou vieille Demoiselle,
Ce n'est pas mal savoir vos intérêts;
Par là vous êtes jeune & belle.



Je suis l'incomparable à dire des sornettes
Que vous n'admirez pas, mais que vous aimez
bien.

Que de plus grands esprits se servent de trom-
pettes;

Pour moi faiseur de chansonnettes,
Pour moi plaisant diseur de rien,
Je ne me fers que de musettes.

LET-

LET T R E

*Du Comte de Bussi au Duc
de St. Agnan.*

MONSIEUR,

Les témoignages que les gens de bien doi-
vent à la vérité, à leurs amis, & à leur ré-
putation, m'obligent aujourd'hui, Monsieur,
de vous éclaircir de ma conduite & du sujet
de ma disgrâce. Ne vous attendez pas à une
justification, je suis trop sincère pour m'ex-
cuser quand j'ai tort: c'est tout ce que je
pourrai gagner sur la douleur que j'ai de ma
faute, & le dépit contre moi-même, de ne me
pas faire devant vous plus coupable que je suis.

Pour entrer donc en matière, je vous dirai
Monsieur, qu'il y a cinq ans que ne sachant
à quoi me divertir à la Campagne où j'étois,
je justifiai bien le proverbe que l'oisiveté est
mère de tout vice; car je me mis à écrire une
Histoire, ou plutôt un Roman Satirique,
véritablement sans dessein d'en faire aucun
mauvais usage contre les intéressés, mais seu-
lement pour m'occuper alors, & tout au plus
pour le montrer à quelques-uns de mes bons
amis, leur en donner du plaisir, & m'attirer
de leur part quelque louange de bien écrire.

Cependant avec l'innocence de mes inten-
tions

tions, je ne laisse pas de couper la gorge à des gens qui ne m'avoient jamais fait de mal, ainsi que vous allez voir par la suite.

Comme les véritables événemens ne sont jamais assez extraordinaires pour divertir beaucoup, j'eus recours à l'invention que je crus qui plairoit davantage; & sans avoir le moindre scrupule de l'offense que je faisois aux interessez, parce que je ne faisois cela quasi que pour moi, j'écrivis mille choses que je n'avois jamais oui dire. Je fis des gens heureux qui n'étoient pas seulement écoulez, & d'autres mêmes qui n'avoient jamais songé de l'être: Et parce qu'il eût été ridicule de choisir deux femmes sans naissance & sans mérite pour les principales Heroïnes de mon Roman, j'en pris deux, auxquelles nulles bonnes qualitez ne manquoient, & qui même en avoient tant, que l'envie pouvoit aider à rendre croyable tout le mal que j'en pouvois inventer.

Etant de retour à Paris je lus cette Histoire à cinq de mes amies, l'une desquelles m'ayant pressé de la lui laisser pour deux fois vingt-quatre heures, je ne m'en pus jamais défendre: il est vrai que quelques jours après l'on me dit qu'on l'avoit vuë dans le monde, j'en fus au désespoir, & je suis assuré que celle à qui je l'avois prêtée & qui l'avoit fait copier, l'avoit fait par une simple curiosité sans intention de me nuire; mais elle avoit eu pour quelqu'autre la même fragilité que j'avois eu pour elle. Je l'allai trouver aussi-tôt, & je lui

en

en fis mes plaintes: au lieu de m'avouer ingénument son imprudence, & de concerter avec moi des moyens d'y remédier, elle mena effrontément qu'elle eût jamais tiré copie de cette Histoire, me soutenant qu'elle n'étoit pas publique, & que si elle l'étoit, il falloit que je l'eusse prêtée à d'autres qu'à elle. L'assurance avec laquelle elle me parla, & le desir que j'ai d'ordinaire que mes amis n'aient jamais tort avec moi, ôtèrent mes soupçons. Cependant je ne sai comme elle fit; mais enfin le bruit de cette Histoire cessa pour quelque temps, après lequel une de ses amies s'étant brouillée avec elle, me montra une copie de ce manuscrit qu'elle avoit fait sur la sienne. Ce fut alors que le dépit d'avoir été si souvent trompé par une de mes amies, qui me faisoit outrager deux femmes de qualité par sa trahison, me fit emporter contre elle. Et comme on ne se fait jamais assez de justice pour souffrir sans vengeance le ressentiment des gens qu'on a offenzé, elle ajouta ou retrancha dans cette Histoire ce qu'il lui plaisoit pour m'attirer la haine de la plupart de ceux dont je parlois: & cela est si vrai, que les premières copies qui furent vuës n'étoient pas falsifiées; mais si-tôt que les autres parurent, comme chacun court à la Satyre la plus forte, on trouva les véritables fades; & l'on les supprima comme fausses.

Je ne pretends pas m'excuser par là; car quoi qu'effectivement je n'aie dit que du bien des gens que cette honnête amie a mal-

trai-

traité, je suis pourtant cause du mal qu'elle en a dit. Non contente d'avoir empoisonné cette Histoire en beaucoup d'endroits, elle en composa ensuite d'autres toutes entières sur mille particularitez qu'elle avoit sçues de moi dans le temps que nous étions amis, lesquelles particularitez elle affaisonna de tout le venin dont elle se put aviser.

Cependant lors que je sçus qu'une Histoire couroit sous mon nom, & que même mes ennemis l'avoient donnée au Roi, quoi que je n'eusse qu'à nier, j'aimai mieux faire voir l'Original à Sa Majesté, & me charger de ma véritable faute, que de me laisser soupçonner d'une que je n'avois pas commise. Vous savez, Monsieur, qu'au retour du voyage de Chartres, pendant lequel le Roi avoit lu cette Histoire, je vous priai de donner à Sa Majesté mon Original écrit de ma main & relié. Il prit la peine de le lire, mais quoi qu'il trouvât une grande différence entre lui & la Copie, il ne laissa pas de juger que l'offense que je faisois à deux femmes de qualité, & celle que j'étois cause qu'on avoit faite à d'autres, méritoient châtement. Il me fit donc arrêter, & donnant cet exemple au Public, il satisfit en même temps au ressentiment des gens intéressés, & à sa propre justice.

Mes ennemis me voyans à la Bastille, crurent que n'étant pas en état de me défendre, ils pouvoient impunément m'accuser; ils dirent donc au Roi que j'avois écrit contre lui: mais Sa Majesté, qui ne condamne jamais per-

son-

sonne sans l'entendre, les surprit fort en m'envoyant interroger par le Lieutenant Criminel: je me disposai sans hésiter un moment à répondre devant lui, & sans vouloir faire la moindre protestation, ne croyant pas en être moins Gentilhomme, & croyant par là rendre plus de respect au Roi: après qu'il m'eut fait connoître l'Original écrit de ma main de l'Histoire dont je vous viens de parler, il me demanda si je n'avois rien écrit contre le Roi? Je lui répondis qu'il me surprenoit fort de faire une question comme celle-là à un homme comme moi. Il me dit qu'il avoit ordre de me le demander: je répondis donc que non, & qu'il n'y avoit pas trop d'apparence qu'ayant servi 27. ans sans avoir eu aucune grace, étant depuis douze ans Mestre de Camp Général de la Cavallerie légère, attendant tous les jours quelque récompense de sa Majesté, je voulusse lui manquer de respect. Que pour détruire ce vraisemblable-là, il falloit ou de mon écriture ou des témoins irréprochables. Que si l'on me produisoit l'un ou l'autre en la moindre chose qui choquât le respect que je devois au Roi & à toute la famille Royale, je me soumettois à perdre la vie; mais que je suppliois aussi Sa Majesté d'ordonner le même châtement contre ceux qui m'accuseroient sans me pouvoir convaincre. Je signai cela, & le Lieutenant Criminel me disant qu'il l'alloit porter au Roi, je le priai de dire à Sa Majesté que je lui demandois très-humblement pardon d'avoir été af-

sez

sez malheureux pour lui déplaire.

Depuis ce temps-là n'ayant vu ni le Lieutenant Criminel, ni aucun autre Juge, j'ai bien cru qu'une si noire & si ridicule calomnie n'avoit fait aucune impression dans un esprit aussi clairvoyant, & aussi difficile à surprendre que celui du Roi.

Mais, Monsieur, personne ne connoit si bien que vous la fausseté de cette accusation; car outre que vous voyez comme tout le monde, le peu d'apparence qu'il y a, c'est que vous avez été plusieurs fois témoin de la tendresse (si j'ose dire ainsi) du profond respect, de l'estime extraordinaire, & même de l'admiration que j'ai pour le Roi. Je vous ai souvent dit que je le voyois tous les jours, que je l'étudiois, & que tous les jours il me surprenoit par des qualitez merveilleuses que je découvris en lui. Vous pouvez vous souvenir, Monsieur, qu'un jour transporté de mon zèle, je vous dis que puisque la paix ne me permettoit plus de hasarder ma vie pour son service, je voulois le servir d'une autre maniere, & que comme un des Capitaines d'Alexandre avoit écrit l'histoire de son Maître, il me sembloit qu'il étoit juste qu'un des principaux Officiers des Armées du Roi écrivît une aussi belle vie que la sienne. Je vous priai de le dire à Sa Majesté, Monsieur, & quelque temps après, vous me dites la réponse qu'elle vous avoit fait, dans laquelle sa modestie me parut admirable. Après cela, Monsieur, peut-on m'attaquer sur le manque de respect à mon Maître.

Maître? & ne croyez-vous pas que si mes ennemis avoient sù tous les témoignages particuliers que je vous ai si souvent donnez de mon zèle extraordinaire pour la personne de Sa Majesté, & que vous avez eu la bonté de lui faire connoître: ne croyez-vous pas, dis-je, qu'ils auroient cherché d'autres foibles en moi que celui-là? Je n'en doute point, Monsieur, mais Dieu a confondu leur malice, vous verrez qu'ils n'auront fait autre chose que de m'avoir donné un honnête prétexte en vous écrivant ceci, de faire souvenir le Roi de tous les sentimens où vous m'avez vu pour Sa Majesté.

Cependant, Monsieur, j'attens avec une extrême resignation à ses volonteZ la grace de ma liberté, & j'ai d'ailleurs un si grand déplaisir d'avoir offensé des personnes qui ne m'en avoient jamais donné de sujet, que si ma prison ne leur paroïssoit pas une assez rude pénitence, je serai toujours prêt de faire tout ce qu'elles souhaiteront de moi pour leur entière satisfaction, leur étant infiniment obligé, quand elles me pardonneront, & ne leur sachant pas mauvais gré quand elles ne le feront pas.

Je sai bien qu'il y a dans mon procédé plus d'imprudence que de malice, mais l'innocence de mes intentions ne console pas les gens que j'assassine, puis qu'ils sont aussi-bien assassinés que si j'en avois eu le dessein.

Ce que l'on peut dire en deux mots de tout ceci, c'est que le public en me condamnant doit

264 *Hist. Amoureuse*
 doit me plaindre, mais que les offensez peuvent me haïr avec raison.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai cru vous devoir apprendre de mes affaires, pour vous montrer par le libre aveu que je fais de ma faute, & le grand repentir que j'en ai, combien je suis éloigné d'en commettre jamais de pareilles, ni de fâcher qui que ce soit mal à propos.

Mais vous allez encore mieux voir par le raisonnement que je vai faire, combien je suis persuadé qu'il ne faut jamais rien écrire contre personne; car si l'on n'écrit que pour soi, c'est comme si l'on le pensoit, il faut s'en tenir là & ceci est bien le plus seur. Si c'est pour le montrer à quelqu'un, il est infaillible qu'on le sçaura tôt ou tard: si la chose est mal écrite, elle fera des ennemis; cela est tout au moins inutile s'il est secret; & dangereux, s'il est public: mais ce que je devois dire devant toutes choses, c'est qu'en attirant la colère de Dieu & celle du Roi, cela expose aux querelles, aux prisons & autres disgraces. Si je ne vous connoissois bien, Monsieur, j'apprehenderois qu'en vous paroissant aussi coupable que je le suis, cela ne me fit perdre votre estime & votre amitié, mais je ne suis point en peine, parce que je sai que vous savez qu'il y a des gens plus long-temps jeunes que d'autres; & que si j'ai été de ceux-là, les mauvais succez & les châtimens que j'ai eu vous doivent empêcher de douter que je sois fort changé.

F I N.